NAZIONALE
B. Prov.
III
1251
BIBLIOTECA
VITT. EM III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXX/

Palchetto

Num.° d' ordine

B. Pub. III. 1851
N1
9
1
93

SBN
C12856

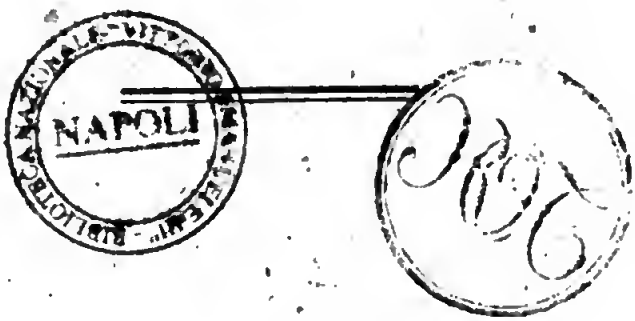
OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.



TOME XV.

A BERLIN,

CHEZ VOSS ET FILS ET DECKER ET FILS.

1788.

CORRESPONDANCE.

SUITE DES LETTRES

DE

MONSIEUR D'ALEMBERT

AU ROI.

SIRE,

Je ſuis abſolument de l'avis de V. M., & nullement de celui du charlatan Poſidonius; je penſe que la goutte eſt un grand mal, non ſeulement pour ceux qui la ſouffrent, mais même pour ceux qui s'intéreſſent aux ſouffrans. Celle dont V. M. a été ſi cruellement attaquée, m'a cauſé les plus vives alarmes, même depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de recevoir d'elle; il a couru les plus mauvais bruits à ce ſujet, & ce n'a été qu'à force d'informations que je ſuis parvenu à calmer un peu mes inquiétudes. Cependant, Sire, je n'en ſerai entièrement délivré, que quand V. M. aura bien voulu me faire donner des nouvelles de ſon état, (car je n'oſe lui en demander à elle-même,) & ne me laiſſer plus aucun doute ſur le rétabliſſement d'une ſanté auſſi précieuſe à mon cœur.

J'ai reçu une lettre de *divus Etallondus*, comme V. M. l'appelle; il me paroît pénétré de reconnoiſſance des bontés de V. M., & bien réſolu de ne rien négliger pour s'en rendre digne. J'eſpére que ſon application, ſa conduite & ſes mœurs, prouveront à V. M. ou plutôt aux fanatiques abſurdes & atroces à qui vous avez arraché cette malheureuſe victime, qu'on peut être digne des bienfaits & de l'eſtime d'un grand Roi, quoiqu'on ait paſſé à 18 ans devant une proceſſion de capucins en temps de pluie, ſans avoir l'honneur de ſaluer.

Sur l'eſpérance que V. M. veut bien me donner, d'avoir égard dans une autre circonſtance à la requête que j'ai eu l'honneur de lui préſenter en faveur de Mr Béguelin, je prends la liberté de recommander de nouveau à ſes bontés cet homme eſtimable, que j'en crois digne par la ſageſſe de ſa conduite, & par ſon aſſiduité au travail. J'avois eu l'honneur auſſi d'offrir à V. M. de lui chercher quelqu'un pour ſuccéder à Mr Marggraff, dans le cas où l'académie viendroit à perdre cet habile chimiſte. Comme je ne fais acception de perſonne, quand il eſt queſtion de ſervir V. M., & de faire le

bien de ſon académie, j'ai appris il y a peu de temps qu'il y avoit à Stockholm un très-habile chimiſte, nommé Mr Schéele, membre de l'académie des ſciences de cette ville, & qui, ſans m'être d'ailleurs connu, me paroît fort eſtimé par les plus habiles chimiſtes de la France. V. M. pourroit faire prendre à ce ſujet des informations, & faire l'acquiſition de ce ſavant, qui peut-être ne ſeroit pas difficile. On m'a dit auſſi que Mr Michaelis de Gœttingue, avec lequel je n'ai d'ailleurs aucune relation, mais qui eſt un ſavant très-diſtingué, & que V. M. déſiroit il y a douze ans d'attirer à Berlin, ſeroit aujourd'hui plus diſpoſé à cette transplantation, par quelques dégoûts qui diminuent ſon attachement pour le pays de Hanovre. C'eſt encore un avis que mon zèle ſeul me dicte, & dont V. M. fera l'uſage qu'elle jugera à propos, ſuivant ſa ſageſſe & ſes lumières.

Je reçus il y a quelques jours, Sire, une lettre de Madame la Marquiſe d'Argens, qui me paroît pénétrée de douleur du mécontentement que lui a, dit-elle, marqué V. M. de ce que le mauſolée de ſon mari eſt à Aix, & non pas à Toulon. Elle me mande que l'évê-

que de Toulon n'a pas voulu que ce monument fût érigé dans ſon diocèſe, quoique la manière dont eſt mort le Marquis, muni des ſacremens de l'Égliſe romaine, ait dû calmer les ſcrupules des ames les plus timorées. Sa veuve n'auroit pu, ce me ſemble, oppoſer de réſiſtance à cette vexation, ſans avoir contr'elle toute la horde des pénitens bleus, blancs, rouges &c. dont ce malheureux pays eſt inondé, & ſans compromettre en quelque ſorte V. M. vis-à-vis des prêtres provençaux, qui ne valent pas mieux que les autres, & qui, grâce à leur ſoleil, ſont encore plus près de la folie & des ſottiſes.

Nos évêques viennent de demander au Roi que les enfans des proteſtans ſoient déclarés bâtards, & que les vœux monaſtiques puiſſent ſe faire à ſeize ans. Voilà des demandes bien dignes de nos évêques. Le Roi y a répondu avec ſageſſe, & toute la nation eſpère que ce prince ſe rendra ſur ces deux points aux vœux que tous les bons citoyens font depuis long-temps, qu'on accorde à tous les François ſans diſtinction l'*état civil*, & qu'on ne puiſſe pas diſpoſer de ſa liberté à un âge où on ne peut pas diſpoſer de ſon bien.

On nous annonce de grandes réformes dans l'état militaire, & ſurtout dans la maiſon du Roi, qui étoit jusqu'ici un objet de grande dépenſe ſans aucune utilité. Les intéreſſés, qui ſont en grand nombre, jettent déjà les hauts cris, mais la nation bénit le prince & ſon miniſtre.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire les vœux que je fais pour V. M. dans l'année qui va commencer. Puiſſe-t-elle y en ajouter encore beaucoup d'autres, & recevoir longtemps l'hommage des ſentimens de reſpect, de reconnoiſſance & d'admiration avec leſquels je ſuis &c.

A Paris, ce 15 Décembre 1775, anniverſaire de la bataille de Keſſelsdorf.

SIRE,

Je ne ſais s'il y a quelque ſympathie phyſique entre V. M., & moi ſon ſerviteur indigne, qui lui ſuis d'ailleurs ſi attaché par la ſympathie morale; mais les 14 accès de goutte de V. M. ont été ſuivis chez moi d'un long accès de rhu-

matisme, que j'ai eu ſucceſſivement dans toutes les parties de mon foible corps, & qui a totalement détruit le peu d'amélioration que je commençois à éprouver dans ma frêle machine. Il eſt vrai que nous avons éprouvé, pendant plus de trois ſemaines, un hiver affreux, tel que nous n'en avons point eu ici de mémoire d'homme; celui de 1709 a été moindre d'un degré, du moins ſi on s'en rapporte aux obſervations qui paroiſſent les plus exactes; heureuſement il ne réſultera pas la même calamité du froid de 1776, parce que la terre étoit couverte de neige, & que nous n'avons point eu cette année, comme en 1709, un faux dégel qui ait tout perdu. Mais il y a eu des malheureux qui ſont morts de froid & de faim. Notre jeune Roi, qui eſt la bienfaiſance & la juſtice même, a ſauvé de la mort tous ceux qu'il a pu connoître, & n'a point mis de borne à ſa charité. On nous aſſure que le froid a été à proportion auſſi vif dans le nord. Je crains bien que s'il a été tel à Berlin, V. M. n'en ait cruellement reſſenti les effets. Je la ſupplie de vouloir bien me raſſurer elle-même ſur ſa ſanté, quoique toutes les nouvel-

les que j'en apprends soient très-consolantes pour moi.

Il est faux que Voltaire soit devenu Marquis, et Intendant du pays de Gex, comme on l'a dit à V. M. Il n'est pas plus Marquis et Intendant qu'auparavant. Mais il a profité de la circonstance d'un Contrôleur général vertueux et zélé pour le bien, pour demander que le pays de Gex où il habite ne soit plus dévoré par les financiers; et il a obtenu cette grâce, qui fait en même temps l'avantage du Roi et celui du peuple. Du reste, il se porte bien, et j'espère que malgré son âge de 82 ans, les lettres et l'humanité le conserveront encore. Quelle perte, Sire, comme l'observe très-bien V. M., quand nous aurons le malheur de la faire! Je n'en détourne ma pensée, et quand je dis tous les matins, comme je le dis depuis deux ans, *Domine, salvum fac Regem*, j'y ajoute un mot de prière pour un autre Roi, que je vous laisse; Sire, à deviner, et un petit *oremus* pour le philosophe de Ferney.

Puisque V. M. veut bien avoir quelque égard à la recommandation que j'ai pris la liberté de lui faire pour M. Béguelin, je prends

celle de lui demander de nouveau ses bontés pour cet homme de mérite, lorsqu'elle trouvera occasion de les lui faire éprouver.

Je lui demande aussi les mêmes bontés pour M. d'Étallonde, et avec d'autant plus de confiance, que je sais combien V. M. y est disposée, et combien ce jeune homme le mérite. V. M. a bien raison ; on ne peut penser à l'affaire malheureuse de ce jeune homme, sans être en colère contre ces persécuteurs en soutane et en robe longue, dont le zèle cruel a causé son malheur.

Voilà nos Messieurs du Parlement qui recommencent leur train ; les voilà qui font de belles remontrances contre les édits les plus justes, les plus faits pour soulager le peuple. Les voilà qui font brûler de plats ouvrages, oubliés depuis six ans, et à qui ils donnent de la vie par leur condamnation. Les voilà qui poursuivent un malheureux auteur, parce que son libraire n'a pas voulu donner pour rien, à un sot janséniste du parlement, toute l'édition d'un livre ignoré, mais qui déplaît à ce plat janséniste, quoique revêtu d'une approbation. Enfin les voilà qui commencent à nous faire regretter la cuisine

de Meaupou. Du moins ces bonnes gens d'alors avoient le mérite de ne rien dire.

Il me semble que les affaires des Anglois vont mal en Amérique. Quoiqu'une guerre à deux mille lieues m'intéresse moins que celle de 1756, j'ai toujours peur que cette tache d'huile ne s'étende, et ne nous arrive. J'ai besoin d'être rassuré par V. M. sur ce fléau.

Notre littérature, toujours assez pauvre, l'est beaucoup en ce moment-ci. Il ne paroît rien qui mérite même la critique; et nous remplissons, comme nous pouvons, les places vacantes à l'académie françoise, de la même manière que le festin du père de famille dans l'évangile, par les estropiés et les boiteux de la littérature. Mais elle doit se consoler, tant que Fréderic et Voltaire vivront.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, l'assurance de tous les sentimens qui sont depuis si long-temps dans mon cœur pour V. M.; de l'admiration profonde, de la reconnoissance éternelle, et de la tendre vénération avec laquelle je serai toute ma vie, etc.

A Paris, ce 23 Février 1776.

SIRE,

QUOIQUE les dernières nouvelles que V. M. a bien voulu me donner elle-même de sa santé et de son état ayent calmé mes inquiétudes, cependant il n'a pas tenu au public, et surtout au public de ce pays-ci, que je n'en eusse encore d'assez sérieuses; mais j'ai mieux aimé en croire V. M. que le public, et je m'en suis d'autant mieux trouvé, que le public a fini par où il auroit dû commencer, c'est-à-dire par se taire. Jouissez, Sire, de votre santé et de votre gloire, et jouissez-en long-temps encore pour la consolation de votre fidelle Anaxagoras. Il en a plus que jamais besoin dans ce moment, ayant sous ses yeux le spectacle d'une ancienne amie, avec laquelle il demeure depuis douze ans, et qui dépérit d'une maladie de langueur. Cette raison, Sire, sans parler de ma santé, ni de quelques affaires qui exigent ma présence, m'empêchera d'aller, comme je le désirois, mettre aux pieds de V. M. tous les sentimens dont je suis pénétré pour elle. Ma pauvre machine est d'ailleurs si ébranlée, et par les secousses de cet

hiver, & par les affections morales qui s'y joignent, qu'elle eſt hors d'état de ſe déplacer. Elle ſe borne donc à regret aux vœux qu'elle fait pour V. M., ne pouvant aller les lui préſenter elle-même.

Je ne ſais ſi V. M. eſt informée qu'on a imprimé dans quelques gazettes d'Allemagne, & depuis dans quelques journaux de France, une prétendue lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, ſelon Mrs les gazetiers, & dans laquelle les Francois ſont vilipendés, Voltaire traité *de vieille femme*, & l'académie de Berlin de *bête*. Ce même ſot public, qui a voulu ſi long-temps que V. M. fût bien malade, ne demandoit pas mieux que de croire à la réalité de cette lettre; j'ai cru devoir le déſabuſer, en imprimant à mon tour dans les journaux, que Mrs les gazetiers en avoient menti. C'eſt à V. M. à leur faire répondre autrement, ſi elle juge qu'ils en ſoient dignes.

Notre jeune Roi mérite toujours la bonne opinion que V. M. a de lui. Il aime le bien, la juſtice, l'économie & la paix. Mais les fripons, les courtiſans, les prêtres font bien tout ce qu'ils peuvent pour s'oppoſer aux réformes

& aux réglemens que lui propoſent les miniſtres vertueux & éclairés dont il a eu le bonheur & la ſageſſe de s'entourer. Je ne ceſſe de faire des vœux pour lui, bien perſuadé que de tous les princes de ſa maiſon ſans exception, il eſt celui que nous devrions déſirer pour Roi, ſi la deſtinée propice ne nous l'avoit pas donné. Je n'en fais pas autant pour les parlemens, qui ſe montrent de jour en plus plus mal-intentionnés, plus ignorans, & plus oppoſés au bien. Les voilà, dit-on, qui veulent faire revivre & faire valoir par leurs arrêts les principes abſurdes des théologiens ſur l'intérêt de l'argent; il ne leur manque plus que ce ridicule, dont je voudrois bien qu'ils ſe couvriſſent, pour leur faire perdre le peu de crédit qui leur reſte encore, & pour n'avoir plus même les ſots & les fripons dans leur parti.

J'aurai peut-être dans quelque temps une grâce à demander à V. M. Des gens de lettres ont entrepris de donner une édition de Froiſſart, hiſtorien du 14me ſiècle, dont on n'a juſqu'ici que de mauvaiſes éditions. On leur a dit qu'il y avoit à Breslau un excellent manuſcrit de cet hiſtorien; peut-être leur ſera-t-il néceſ-

néceſſaire, & dans ce cas ils prendroient la liberté de prier V. M. de vouloir bien donner ſes ordres pour qu'ils en euſſent communication; ils oſent ſe flatter de cette grâce, de la part du protecteur & de l'ami le plus éclairé que les lettres ayent encore eu ſur le trône.

Je vois par la réponſe que V. M. veut bien me faire au ſujet de Mr Béguelin, qu'elle a cru que je lui parlois en faveur de Mr Véguelin, dont je connois d'ailleurs le mérite, mais qui n'eſt point l'objet des demandes que j'ai pris la liberté de faire à V. M. Celui que j'ai eu l'honneur de recommander à ſes bontés eſt Mr Béguelin, mathématicien & philoſophe de ſon académie, diſtingué dans l'un & dans l'autre genre par ſes lumières & par ſes écrits, & digne de la protection de V. M. par ſes ſentimens & par ſa ſage conduite.

V. M. me tranquilliſe beaucoup en m'aſſurant que les coups qui ſe frappent en Amérique ne viendront pas jusqu'en Europe, & ſurtout jusqu'en France. Mon refrain eſt celui de l'évangile: *Paix ſur la terre aux hommes*, je n'ajoute pas même *de bonne volonté;* car je crain-

drois que la paix ne fût pour un trop petit nombre.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, & la plus tendre reconnoiſſance &c.

A Paris, ce 26 Avril 1776.

SIRE,

Mon ame & ma plume n'ont point d'expreſſions pour témoigner à V. M. la tendre & profonde reconnoiſſance dont m'a pénétré la lettre qu'elle a daigné m'écrire; lettre ſi pleine de vérité & d'intérêt, de ſentiment & de raiſon tout enſemble, enfin, Sire, permettez-moi cette expreſſion, ſi remplie même d'amitié; car pourquoi n'oſerois-je employer avec un grand Roi le mot qui rend ce grand Roi ſi cher à mon cœur? Je n'aurois pas tardé un moment à répondre à cette nouvelle marque, ſi touchante pour moi, des bontés dont V. M. m'honore, & à lui réitérer plus vivement que jamais l'expreſſion des ſentimens que je lui dois à tant de titres, ſi cette expreſſion n'avoit dû entraîner

malgré moi un nouvel épanchement de douleur, que V. M. ſans doute eût bien voulu pardonner à ma ſituation, mais qui peut-être auroit troublé un moment par une image affligeante la ſatisfaction ſi douce & ſi juſte dont V. M. vient de jouir. Toutes les nouvelles publiques ont annoncé le voyage du grand Duc de Ruſſie à Berlin, & l'union que va contracter avec vous ce jeune prince, digne, à ce qu'on aſſure, de s'unir à vous par ſes rares qualités. J'ai attendu le moment de ſon départ, pour répandre encore une fois mon ame dans celle de V. M., & pour lui rendre ſurtout les plus ſenſibles actions de grâces de cette lettre qui eſt ſi peu celle d'un Roi, & qui n'en eſt pour moi que plus précieuſe & plus chère. V. M. n'a pas beſoin de lire qu'*elle n'a que trop éprouvé, pour ſon malheur, ce qu'on ſouffre en perdant ce qu'on aimoit.* On voit bien, Sire, que vous avez éprouvé ce cruel malheur, à la manière ſi ſenſible & ſi rare dont vous ſavez parler à un cœur affligé, de lui dire ce qui convient le mieux à ſa déplorable ſituation. Tous mes amis cherchent comme vous à me conſoler, tous me diſent, comme vous, qu'il faut chercher à me diſtraire;

mais aucun ne ſait ajouter, comme vous, ces mots ſi dignes d'un ami & d'un ſage, que *notre raiſon eſt trop foible pour vaincre la douleur d'une bleſſure mortelle, qu'il faut donner quelque choſe à la nature, & ſe dire ſurtout qu'à l'âge où nous ſommes l'un & l'autre, nous ne tarderons guère à nous rejoindre aux objets de nos regrets.* Hélas! Sire, c'eſt auſſi le ſeul eſpoir qui me conſole, ou plutôt qui me fera ſupporter le peu de jours qui me reſtent à vivre. Je ne déſire plus de les voir prolongés, que pour me mettre encore aux pieds de V. M., & il faudra que ma ſanté ſoit bien mauvaiſe au printemps prochain, ſi je ne vais pas avec le plus grand empreſſement m'acquitter d'un devoir ſi précieux & ſi ſacré pour moi. J'écrivois il y a quelques années à V. M., dans un moment où ma frêle machine dépériſſoit de jour en jour, que je ne déſirois plus rien qu'une pierre ſur ma tombe avec ces mots: *le grand Fréderic l'honora de ſes bontés & de ſes bienfaits.* Cette pierre & ces mots ſont aujourd'hui, Sire, bien plus qu'autrefois, le ſeul déſir qui me reſte; la vie, la gloire, l'étude même, tout eſt devenu inſipide pour moi; je ne ſens que la ſolitude de

mon ame, & le vide irréparable que mon malheur y a laiſſé. Ma tête, fatiguée & presque épuiſée par quarante ans de méditations profondes, eſt aujourd'hui privée de cette reſſource qui a ſi ſouvent adouci mes peines. Elle me laiſſe tout entier à ma mélancolie; & la nature, anéantie pour moi, ne m'offre plus ni un objet d'attachement, ni un objet même d'occupation. Mais, Sire, pourquoi vous entretenir ſi longtemps de mes maux, lorsque vous avez à ſoulager ceux de tant d'autres? Pourquoi vous faire ce détail douloureux, lorsque je ne devrois vous parler que des lauriers que vous cueillîtes, il y a ſeize ans, à pareil jour, dans les plaines de Lignitz? Pourquoi vous parler enfin de mes triſtes intérêts, au milieu des grands intérêts qui vous occupent? Puiſſent ces intérêts, Sire, ſatisfaits & remplis, ajouter encore à votre gloire & à l'éclat de votre règne? Puiſſe la nature, qui vous a fait le plus grand des Rois, vous rendre encore le plus heureux des hommes! Puiſſe-t-elle ajouter à vos jours tous ceux que je voudrois qu'elle retranchât aux miens! Puiſſé-je enfin, en me traînant bientôt aux genoux de V. M., répandre dans ſon ſein mes dernières

larmes, & mourir entre ſes bras, plein de reconnoiſſance pour elle, après avoir joui encore une fois du bonheur de la voir & de l'entendre, de la trouver ſenſible à ce qui pénètre & remplit mon ame, de l'aſſurer ſurtout de la tendre vénération qu'elle m'a depuis ſi long-temps inſpirée, & qui eſt en ce moment plus juſte & plus profonde que jamais. C'eſt avec ce ſentiment que je ſerai tout le reſte de ma vie &c.

A Paris, ce 15 Août 1776.

SIRE,

Des maux de tête violens & continuels, qui durant près de trois ſemaines m'ont empêché d'écrire & de penſer, & qui ſont la triſte ſuite de ma diſpoſition morale, m'ont paru d'autant plus cruels, qu'ils ne m'ont pas permis de répondre ſur le champ à l'admirable lettre que V. M. a bien voulu m'écrire encore ſur mon malheur. Quelle lettre, Sire! & combien peu, je ne dis pas de rois (car ils connoiſſent guères ce langage) mais d'amis, ſavent auſſi bien parler que vous à une ame oppreſſée & ſouffran-

te! Je lis & je relis tous les jours cette lettre ſi bien faite pour adoucir mes maux, je la lis à tous mes amis, qui en ſont comme moi pénétrés de reconnoiſſance pour V. M.; je me dis ſans ceſſe en la liſant & après avoir lue: *Ce grand prince a raiſon*, & je continue pourtant à m'affliger. V. M. n'en ſera point ſurpriſe, & ne déſeſpérera pourtant pas de ma guériſon, malgré le peu d'eſpérance que j'y vois encore moi-même. Des objets d'étude profonde ſeroient le ſeul moyen de l'accélérer, & V. M. me propoſe avec autant de raiſon que de bonté ce puiſſant remède; mais ma pauvre tête n'eſt plus capable d'en faire uſage. C'eſt donc du temps ſeul que je dois attendre quelque ſoulagement à mes peines; & je crains bien que ce temps cruel ne me dévore au lieu de me guérir. La comparaiſon que V. M. fait de notre malheureux individu avec les rivières qui changent ſans ceſſe en conſervant leur nom, eſt auſſi ingénieuſe que philoſophique, & explique avec autant de raiſon que d'eſprit pourquoi le temps finit par nous conſoler; mais juſqu'à préſent, Sire, ma triſte rivière ne ſent que la peine de couler, & ne voit point encore

l'eſpoir d'avoir enfin un cours plus heureux & plus paiſible. Si j'avois vingt cinq ans de moins, j'aurois peut-être le bonheur de former quelque autre attachement qui me feroit ſupporter la vie; mais, Sire, j'ai près de ſoixante ans, & à cet âge on ne retrouve plus d'amis pour remplacer ceux qu'on a eu le malheur de perdre. Je l'éprouve en ce moment de la manière la plus affligeante, par une perte nouvelle dont je ſuis encore menacé, ou plutôt que j'éprouve déjà avant qu'elle ſoit conſommée. Une femme reſpectable, pleine d'eſprit & de vertu, dont le nom eſt ſurement parvenu jusqu'à V. M., Madame Geoffrin, qui depuis trente ans avoit pour moi l'amitié la plus tendre, qui tout récemment encore m'avoit procuré dans mon malheur toutes les conſolations ou les diſtractions que cette amitié lui avoit fait imaginer, eſt frappée depuis plus d'un mois d'une paralyſie qui l'a presque entièrement privée du ſentiment & de la parole, & qui ne me laiſſe aucune eſpérance, non ſeulement de la conſerver, mais même de la revoir encore. Sa famille, qui ne lui reſſemble guère, dévote ou feignant de l'être, mais plus ſotte encore que

dévote, & affichant (ſans ſavoir pourquoi) une haine ſtupide des philoſophes & de la philoſophie, m'ôte en ce moment jusqu'à la déplorable conſolation d'être auprès de cette digne femme, de lui rendre tous les ſoins que ma tendreſſe pour elle pourroit me ſuggérer, & que peut-être la pauvre malade ne ſentiroit pas, mais qui du moins ſatisferoient mon cœur. Je perds ainſi dans l'eſpace de quelques mois les deux perſonnes que j'aimois le plus, & dont j'étois le plus aimé. Voilà, Sire, la malheureuſe ſituation où je me trouve, le cœur affaiſſé & flétri, & ne ſachant que faire de mon ame & de mon temps.

Mais je me reproche encore d'entretenir V. M. de ma douleur, lorsque je ne devrois lui parler que de ma vive reconnoiſſance pour toutes ſes bontés, de l'admiration profonde que m'inſpire ſa philoſophie ſi vraie & ſi peu commune, ſi raiſonnable & ſi ſenſible tout à la fois, & ſurtout du déſir que j'ai d'aller mettre encore une fois aux pieds de V. M. tous les ſentimens qu'elle m'inſpire. Ma ſanté ſeule pourroit s'oppoſer à ce voyage; mais il m'eſt trop précieux & trop cher pour ne pas donner à

cette ſanté chancelante tous les ſoins dont je ſuis capable, & que vous avez la bonté d'exiger de moi. Hélas! Sire, ce voyage eſt presque le ſeul objet qui m'attache encore à la vie, & je ne regretterois en ce moment, ſi je venois à la perdre, que d'être privé de témoigner encore une fois à V. M. ma tendre & profonde vénération. Puiſſe V. M. jouir elle-même pendant la mauvaiſe ſaiſon où nous allons entrer d'une ſanté meilleure qu'elle n'a fait le dernier hiver! Je crains plus que jamais pour elle ces violentes attaques de goutte dont elle étoit il y a quelques mois ſi cruellement tourmentée. Je crains plus encore, je crains les nouvelles de guerre prochaine qui retentiſſent ſans ceſſe à mes oreilles & qui pourroient engager V. M. dans de nouvelles fatigues, plus redoutables pour elle que jamais. Tout affligé & tout philoſophe que je ſuis, je ne puis m'empêcher de m'intéreſſer encore aux malheurs de la triſte eſpéce humaine, qui n'ont pas beſoin d'être augmentés, & j'y joins ſurtout les vœux les plus ardens pour la conſervation, le bonheur, & le repos de V. M. Elle a bien voulu me raſſurer plus d'une fois ſur les guerres dont je croyois

l'Europe menacée, & elle m'a rendu la tranquillité par cette assurance. Puisse-t-elle me la rendre encore en ce moment, où j'en ai plus besoin que jamais, & bien plus encore pour V. M. que pour moi! Je suis &c.

A Paris, ce 7 Octobre 1776.

SIRE,

J'ai reçu presque en même temps les deux nouvelles lettres du 22 & du 26 Octobre, dont V. M. a bien voulu m'honorer. Ces deux lettres, Sire, & celle que j'avois eu l'honneur d'écrire à V. M. il y a environ six semaines, ont été plus long-temps en chemin qu'à l'ordinaire. Les honnêtes commis des postes, qui par des ordres sans doute fort respectables, mais dont j'aime mieux que d'autres soient chargés que moi, ouvrent les lettres sur la route d'Allemagne, (car je n'ose dire sur celle de France) ont été apparemment plus empressés encore qu'à l'ordinaire de lire, pour leur instruction ou pour leur triste amusement, ce qu'un grand Roi veut bien dire à un pauvre philosophe affli-

gé, & ce que le pauvre philoſophe répond au grand Roi. On ne peut nier, Sire, que ces commis ne ſoient vraiment & en tout ſens des *gens de lettres*, & des gens de lettres curieux des belles choſes; mais je crains bien que ces *littérateurs* ſi curieux, & ſurtout ſi honnêtes, ne ſoient dignes ni de s'inſtruire en liſant vos lettres, ni même de s'attriſter en liſant les miennes. Quoi qu'il en ſoit, je leur ferois au moins fort obligé de ne pas retarder de pluſieurs jours, (& même de quelques heures) la conſolation ſi douce & ſi néceſſaire à mon cœur, que les bontés de V. M. me font éprouver dans la malheureuſe circonſtance où je me trouve. Je ne ſais plus, Sire, comment vous exprimer à quel point ces bontés ſi touchantes pénètrent mon ame, & combien cette ame qui ne ſe croyoit plus ouverte qu'à la douleur, trouve encore de ſenſibilité en elle pour la reconnoiſſance qu'elle vous doit à tant de titres. Cette reconnoiſſance n'eſt pas un ſentiment réſervé pour moi ſeul, tous mes amis le partagent avec la plus tendre vénération pour votre perſonne. Je voudrois que V. M., ſenſible comme elle eſt à la véritable gloire, c'eſt à dire aux hommages des hom-

mes éclairés & vertueux, pût entendre ce qu'ils diſent à la lecture de ces lettres; qu'elle pût apprendre de leur propre bouche, combien le grand Fréderic, depuis long-temps l'objet de leurs éloges & de leur admiration, leur paroît digne encore d'être aimé. J'oſe croire que ce concert unanime de louanges ſi douces & ſi vraies toucheroit autant V. M. que les cris de victoire de ſes ſoldats ſur les champs de bataille où elle a triomphé tant de fois. Pour moi, Sire, je fais mieux encore que de vous admirer & de vous chérir; je vous écoute, & je profite de vos leçons; je fais tout ce qui eſt en moi pour me diſtraire; j'eſſaye différentes ſortes de travaux, d'études, de lectures, d'amuſemens même; je raſſemble chez moi quelques amis certains jours de la ſemaine; je vais les chercher les autres jours; je prends le plus de part que je puis à leur converſation, je tâche de me perſuader que tout ce qui ſe paſſe autour de moi me touche, ou du moins m'occupe, je tâche même de le faire croire aux autres par la part apparente que j'y prends; mes amis me croient quelquefois ſoulagé & presque conſolé; mais quand je ne les ai plus autour de moi, quand

après les avoir quittés je me trouve ſeul dans l'univers, privé pour jamais d'un premier objet d'attachement & de préférence, mon ame affaiſſée retombe douloureuſement ſur elle-même, & ne voit plus que le vide qui l'environne & qui la flétrit; je ſuis comme les aveugles, profondément triſtes quand ils ſont ſeuls, mais que la ſociété croit gais, parce que le moment où ils converſent avec les hommes eſt le ſeul ſupportable pour eux. J'ai beau ſuivre le conſeil que V. M. veut bien me donner, & dont elle m'apprend qu'elle fait uſage pour elle-même dans ſes momens d'affliction; j'ai beau lire les philoſophes & chercher à me conſoler avec eux, j'éprouve, comme le dit ſi bien V. M., que les maladies de l'ame n'ont point d'autres remèdes que des palliatifs, & je finis par me répéter triſtement ce que m'ont dit ces philoſophes, que le vrai ſoulagement à nos peines, c'eſt l'eſpoir de les voir finis bientôt avec la fin de la vie. Cela n'eſt pas fort conſolant, mais comme le dit encore V. M., c'eſt un moyen que la nature nous donne de nous détacher de cette vie que nous ſommes obligés de quitter. Cela me rappelle le mot du ſoli-

taire qui disoit aux personnes dont il recevoit quelquefois la visite: *Vous voyez un homme presque aussi heureux que s'il étoit mort.* Je suis comme cette vieille femme qui vouloit à toute force devenir dévote & qui n'y pouvoit parvenir. *Je m'excède*, disoit-elle, *de livres de dévotion, je m'en bourre, & rien ne passe.* J'éprouve dans un sens bien plus profond que le sens ordinaire, combien *le malheur est un grand maître*, combien une perte irréparable fait naître de réflexions, cruelles à la vérité, mais que sans elle on n'auroit jamais eues; combien une douleur pénétrante étend & aggrandit l'ame, & combien une pensée est vaste quand on n'en a qu'une. J'ai été touché jusqu'aux larmes, Sire, par ces mots de votre dernière lettre, si pleins de bonté & d'intérêt: *je vous avois écrit avant-hier, & je ne sais comment je m'étois permis quelque badinage; je me le suis reproché en lisant votre lettre.* Ne vous reprochez rien, Sire, & croyez que vous avez ce que Tacite dit de Germanicus, *per seria, per jocos eundem animum*, une ame qui intéresse également mon cœur, quand elle est sérieuse & quand elle est gaie. Vous mettez le comble à vos bontés

en employant même la poëſie à ma conſolation, vous me dites en vers élégans & harmonieux ce que vous avez bien voulu me dire en proſe éloquente & philoſophique : votre proſe, Sire, devroit être ſignée *Sénèque*, *Montagne*, & vos vers *Lucrèce*, *Marc-Aurèle*.

La pauvre Madame Geoffrin eſt toujours dans la même ſituation, entourée de médecins qui ne peuvent la ſoulager, de ſots & de dévots qui l'ennuient, privée de voir les perſonnes qui lui plaiſent le plus, & moi de la triſte douceur de mêler mes larmes avec les ſiennes.

V. M. veut bien me raſſurer ſur la guerre que je craignois pour elle & ſurtout pour moi; je déſirerois bien vivement qu'elle pût me raſſurer de même ſur ſa ſanté dont l'état chancelant m'alarme & m'afflige. Ménagez-vous, Sire, & conſervez-vous pour vos peuples, pour la philoſophie & les lettres, & j'oſe ajouter pour ma conſolation. J'attends avec la plus grande impatience le printemps prochain pour m'aſſurer par moi même de l'état de cette ſanté qui m'eſt ſi chère, & pour remplir les vœux de mon cœur, en mettant aux pieds de V. M. les

ſen-

ſentimens d'admiration, de reconnoiſſance, de vénération & de tendreſſe avec lesquels je ſuis plus que jamais &c.

A Paris, ce 14 Novembre 1776.

SIRE,

Si je ne reſpectois les occupations de V. M. presque autant que ſa perſonne, ſi je ne ſavois qu'elle a bien mieux à faire que de lire mes jérémiades ou mes ſottiſes, les lettres que je prends la liberté de lui écrire ſeroient beaucoup plus fréquentes, quoiqu'elles ne le ſoient déjà que trop; tant celles que V. M. a la bonté de me répondre, me rempliſſent de conſolation. Je commence à ſentir plus efficacement l'effet des conſeils qu'elle a bien voulu me donner, je me ſuis remis à la géométrie que j'avois comme abandonnée depuis long-temps, & j'en éprouve l'effet le plus ſalutaire; ma vie n'eſt pas délicieuſe, il s'en faut beaucoup, mais elle commence à être tolérable, & j'eſpère que le temps, l'étude, & ſurtout le bonheur de voir

bientôt V. M. m'aideront à ſupporter mon exiſtence. Celle de la pauvre Madame Geoffrin, à laquelle V. M. veut bien s'intéreſſer, & par rapport à moi qui l'aime tendrement, & par rapport à elle qui en eſt bien digne, cette exiſtence, Sire, eſt toujours bien fâcheuſe, & ſans aucun eſpoir d'amélioration. Heureuſement elle ne paroît ſouffrir beaucoup ni de corps, ni même d'eſprit, & je bénis à cet égard ſa deſtinée; car il lui ſeroit bien amer, ſi ſa ſenſibilité morale avoit toute ſon énergie, d'être privée dans la triſte ſituation où elle eſt, de voir ce qu'elle aime le mieux. Oh, que V. M. a bien raiſon de dire que la France, avec tous les philoſophes dont elle ſe vante à tort ou à droit, eſt encore un des peuples les plus ſuperſtitieux & les moins avancés de l'Europe, & que vos bons Allemands, que nos petits Meſſieurs ſe donnent les airs de dédaigner, ne ſont pas à beaucoup près auſſi ſots que nous! Je ne vois que les Eſpagnols à qui nous cédions les honneurs *du pas* en fait de ſottiſe religieuſe. Que dit V. M. de ce qui ſe paſſe actuellement dans ce malheureux pays, de la proceſſion ſolennelle & brillante que l'inquiſition vient de faire

à Cadix, des acclamations du peuple qui, proſterné à genoux dans les rues pendant cette belle cérémonie, crioit, *Viva la Fè di Dios*, du gouvernement qui la ſouffre, de la publication que les inquiſiteurs ont oſé faire des bulles de Paul IV & de Pie V, qui déclarent que tout le monde ſera ſoumis à l'inquiſition, ſans *excepter le ſouverain*, du Roi d'Eſpagne qui permet cette inſolence, qui même, dit-on, l'autoriſe? On aſſure que ce tribunal exécrable reprend toute ſa vigueur, & toute ſon activité, & qu'un ſeigneur eſpagnol très-conſidérable eſt déjà condamné (par grace ſpéciale) à une *priſon perpétuelle*, pour avoir fait défricher par des familles hérétiques qu'il a appelées d'Allemagne, pluſieurs cantons de ſon malheureux pays? Voilà bien, Sire, de quoi augmenter la mélancolie que Voltaire vous montre dans ſes lettres. Cette affliction a d'ailleurs une autre cauſe. On a imprimé, je ne ſais comment, & je ne ſais où, un ouvrage aſſez curieux, intitulé, *la Bible enfin expliquée, & commentée, par pluſieurs aumôniers de Sa Majeſté le Roi de P.*

Vous devinez, Sire, qui eſt ce Roi-là. On s'eſt aviſé, je ne ſais pourquoi, de croire & de dire que Voltaire étoit le ſacriſtain de ces *aumôniers*, & on ajoute que noſſeigneurs du parlement, gens auſſi éclairés que la Ste Hermandad, & qui n'aiment pas que la Bible ſoit *expliquée* par des hérétiques, veulent brûler ſolennellement cette *explication*, qui n'en ſera pas meilleure, & ſont aſſez mal-intentionnés pour le ſacriſtain, qui pourtant eſt bien bon de les craindre. V. M. ne pourroit-elle pas lui rendre le ſervice de faire dire par ſon Miniſtre au premier Préſident & aux gens du Roi, que cet ouvrage maudit eſt en effet celui de ſes *aumôniers*, qui ſe ſont amuſés à cette beſogne, pour ſoulager l'oiſiveté *profonde* où V. M. les laiſſe? Elle feroit par cette déclaration une très-bonne œuvre, dont la philoſophie lui auroit une obligation ſignalée, digne de toutes celles qu'elle vous a depuis ſi long-temps.

Je déſire beaucoup d'apprendre quelles ont été les ſuites de l'érésipèle de V. M., & de l'abcès qui en a été la fin. Je connois un vieillard de plus de 80 ans, qui étoit fort tour-

menté de la goutte, & qui depuis deux ans n'en entend plus parler, après avoir eu, comme V. M., des éruptions à la peau, qui ont fini par des abcès. Oh, combien je désirerois que V. M. éprouvât le même soulagement, & combien je serois heureux de le lui avoir annoncé!

Recevez, Sire, les assurances de toute la part que je prends à la naissance du nouveau Prince dont votre auguste maison vient d'être augmentée. Recevez surtout, je vous en supplie, avec votre bonté ordinaire, les vœux ardens que je fais pour votre conservation & votre bonheur, pendant l'année où nous allons entrer, & qui sera sans doute heureuse pour moi, puisqu'elle me procurera le précieux avantage de mettre encore aux pieds de V. M. les sentimens de vénération tendre & profonde avec lesquels je serai toute ma vie &c.

A Paris, ce 30 Décembre 1776.

SIRE,

Je ſuis toujours comblé & pénétré des bontés de V. M., & de l'intérêt qu'elle veut bien prendre aux progrès de ma convaleſcence morale. Ces progrès, Sire, ſont toujours bien lents; l'étude profonde me diſtrait ſans doute, & la converſation paroît quelquefois m'intéreſſer. Mais quand, fatigué de travail ou de ſociété, ce qui arrive bientôt, je me trouve avec moi-même, & iſolé comme je le ſuis dans ce meilleur des mondes poſſibles, ma ſolitude m'épouvante & me glace, & je reſſemble à un homme qui verroit devant lui un long déſert à parcourir, & l'abyme de la deſtruction au bout de ce déſert, ſans eſpérer de trouver là un ſeul être qui s'afflige de le voir tomber dans cet abyme, & qui ſe ſouvienne de lui après qu'il y ſera tombé.

Mais je m'apperçois, toujours trop tard, que je fais toujours la ſottiſe d'entretenir V. M. de mes idées lugubres, qu'elle même veut bien diſſiper. J'aime mieux lui parler du voyage

que je projette, de la douceur que j'éprouverai à mettre à ſes pieds tous les ſentimens de reſpect, de reconnoiſſance & d'admiration, dont je ſuis depuis ſi long-temps pénétré pour elle, & du bonheur que j'aurai encore une fois de la voir & de l'entendre. Quoique ma ſanté en ce moment ne ſoit pas trop bonne, & que le moindre dérangement à mon régime & à ma manière uniforme de vivre ſoit très-ſenſible à ma frêle & pauvre machine, j'eſpère cependant que cette ſanté & cette machine me permettront de jouir des bontés de V. M., & d'aller philoſopher avec elle ſur les grands maux & les petits biens de la vie.

Dans la triſte ſituation où je ſuis, je m'accroche où je puis pour me ſoulager, & je penſe quelquefois que j'ai du moins le bonheur de ne pas vivre en Eſpagne, & de n'avoir pas les inquiſiteurs à craindre. Il eſt en effet bien humiliant pour un ſouverain, comme le dit V. M., de ſe mettre ainſi, lui & ſes fidelles ſujets, à la merci d'un jacobin; oh, que la gent ſacerdotale a bien ſu tout ce qu'elle faiſoit en inſtituant la confeſſion! Vivent les princes qui ne ſe confeſſent pas!

Voltaire n'a point de *vache blanche*; mais il a toujours grand peur des gens qui font brûler les vaches. Je le crois cependant un peu plus tranquilliſé en ce moment ſur cette Bible expliquée & commentée par les *aumôniers* de V. M., qui n'ont rien de mieux à faire que de commenter la Bible pour d'autres, puisque V. M. ne juge pas à propos de ſe la faire expliquer par eux. Mais j'apprends qu'il y a en effet un autre objet dont il eſt en ce moment très-affligé, c'eſt que ſon établiſſement de Ferney lui devient très-à-charge par le peu de ſecours qu'il trouve pour l'entretenir, depuis que Mr Turgot n'eſt plus en place; il écrit à V. M. *qu'il eſt ruiné*; cela n'eſt pas tout à fait vrai, & il fait tant de bien à ſes malheureux vaſſaux, que je ſerois très-fâché que cela fût; mais il eſt vrai que pluſieurs grands ſeigneurs ſur lesquels il a des rentes, ne jugent pas à propos de le payer, par exemple Mgr le Duc de Bouillon, Mgr le Maréchal de Richelieu, & avant tout, Mgr le Duc de Wurtemberg. Il n'y a pas, dit-on, jusqu'à un fermier général qui ne ſe donne auſſi les airs de faire banqueroute à ce pauvre vieillard, & de ſuivre les traces des Wurtem-

berg, des Bouillon & des Richelieu. Oh, que V. M. a bien raiſon ſur les maux de toute eſpèce dont eſt ſemée notre malheureuſe carrière, & ſur le bon ſens de ces peuples d'Afrique, qui pleuroient la naiſſance des enfans, & non pas leur mort! Tout ce que la philoſophie peut nous dire pour nous conſoler, c'eſt que ces maux finiront, & qu'*il vaut mieux*, comme on dit, *tard que jamais*. J'eſpère au moins, Sire, que mes maux ne finiront pas ſans avoir été adoucis par le bien que j'eſpère, celui de faire encore une fois ma cour à V. M., & de lui renouveler tous les témoignages de la tendre vénération avec laquelle je ſerai jusqu'à la fin de ma vie &c.

A Paris, ce 17 Février 1777.

SIRE,

Mr de Catt a dû inſtruire V. M. des triſtes raiſons qui ne me permettent pas d'aller mettre à ſes pieds tous les ſentimens de reconnoiſſance, de vénération, & de dévouement que je lui dois. Je ne répéterai point à V. M. ce détail

affligeant pour moi, & ennuyeux pour elle. La ſituation où je me trouve eſt d'autant plus ſenſible pour moi, qu'aſſurément je ne pourrai rien ſubſtituer au plaiſir que je me promettois, de paſſer quelques momens auprès de V. M., de la voir encore & de l'entendre, de philoſopher avec elle, & de lui parler de tout ce qui l'intéreſſe, bien plus que de ce qui m'intéreſſe moi-même. Je ne puis cependant, Sire, renoncer entièrement à l'eſpoir de revoir encore V. M.; mais je n'oſe plus former de projets, ni lui faire de promeſſes, dans la crainte de ne pouvoir encore les remplir. Comme je me flatte que je ne ſerai pas toujours languiſſant & malheureux, peut-être trouverai-je encore quelques momens de ma vie que je pourrai conſacrer à V. M., & ce ſeront à coup ſûr les plus agréables pour moi. Puiſſe la deſtinée m'accorder encore cette faveur!

V. M. a mis le comble à toutes ſes bontés pour moi par les facilités de toute eſpèce qu'elle a bien voulu me procurer pour ce voyage; je n'en abuſerai jamais, quand je me trouverois dans le cas d'en profiter; & un de mes plus grands regrets eſt de ne pouvoir en témoi-

gner moi-même à V. M. ma tendre reconnoiſſance.

Je me reproche, Sire, d'entretenir ſi long-temps de moi V. M., & d'une manière ſi triſte; j'aime mieux lui parler de ce qui ſe paſſe ici. Nous avons depuis quinze jours le Comte de Falkenſtein, dont V. M. connoît le véritable nom. Je ne l'ai point encore vu, parce que je vis fort retiré, & vraiſemblablement je ne le verrai pas, à moins qu'il ne vienne à nos académies, ce qui eſt encore incertain. S'il nous rend viſite, je me propoſe de lui lire un petit Éloge de Fénelon qui pourra l'intéreſſer, & à l'académie des ſciences quelques réflexions ſur la théorie de la muſique. Ces deux petits morceaux ſont écrits il y a long-temps; & tout médiocres qu'ils ſont, je ne ſerois pas en ce moment en état de les faire. Il me paroît qu'en général ce prince réuſſit aſſez bien ici, qu'on le trouve honnête, affable, & cherchant à s'inſtruire. Il a déclaré que s'il venoit aux académies, il ne vouloit point de complimens, & quoique notre métier ſoit d'en faire, nous lui obéirons. Il va partout ſans être annoncé, ni même attendu; nos ſpectacles paroiſſent le tou-

cher peu, il aime mieux voir les établiſſemens utiles, ou faits pour l'être. Il alla l'autre jour à l'hôtel-Dieu, & fut ſaiſi d'horreur de la cruauté avec laquelle les malades ſont traités dans cette maiſon, étant entaſſés jusqu'à ſix dans un même lit, le mort à côté du mourant, & celui-là à côté d'un convaleſcent. Ce n'eſt pas que l'hôtel-Dieu ne ſoit très-riche, & en état par conſéquent de faire beaucoup mieux; mais cet hôtel-Dieu a des *adminiſtrateurs*, & c'eſt en dire aſſez. On aſſure que l'Empereur ira viſiter nos ports; il trouvera notre marine, non pas dans l'état brillant où elle a été quelques momens ſous Louis XIV, mais du moins dans un état ſupportable, & bien meilleur que celui où la mauvaiſe politique du Cardinal de Fleury l'avoit laiſſée. Les citoyens honnêtes ſe flattent ici, que ce prince fera connoître au Roi ſon beau-frère l'état horrible de l'hôtel-Dieu, ſans doute ignoré de ce jeune prince, & que peut-être il en réſultera quelque remède à cet horrible abus. Dieu le veuille!

Nous ſommes ici fort occupés des inſurgens, & fort impatiens de voir quel ſera le ſuccès de la campagne déciſive qui va s'ouvrir.

On dit que les Anglois dépeuplent l'Allemagne pour envoyer des troupes en Amérique ; il me ſemble qu'il n'eſt pas fort honnête, & encore moins honorable à tous ces petits ſouverains germaniques, d'envoyer ainſi leurs ſujets ſe faire égorger à deux mille lieues, pour procurer un opéra à leurs maîtres. Auſſi dit-on que la plupart reſtent en Amérique, & il me ſemble que c'eſt encore leur meilleur parti.

Voilà donc le tyran du Portugal diſgracié. Tout ce qu'on raconte de ſa tyrannie fait horreur, mais peut-être tout cela eſt-il exagéré. Quant à l'Eſpagne, on dit que l'inquiſition y continue ſes vexations, & elle fait ſon métier, puiſque le Roi la laiſſe faire.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire tous les regrets que je ne puis vous exprimer aſſez de ne pouvoir aſſurer que par écrit V. M. du tendre & profond reſpect avec lequel je ſerai jusqu'à la fin de ma vie &c.

A Paris, ce 28 Avril 1777.

SIRE,

Je crois devoir rendre compte à V. M. de la conversation que j'ai eu l'honneur d'avoir avec Mr le Comte de Falkenstein, & dans laquelle V. M. est intéressée. Il vint samedi dernier 17 de ce mois à l'académie françoise, & après avoir entendu les différentes lectures qui lui furent faites, il eut la bonté de s'approcher de moi; il me dit d'abord des choses très-obligeantes, & ajouta: on dit que vous proposez d'aller cette année en Allemagne, on ajoute même que vous allez devenir tout à fait Allemand. Je répondis que j'avois en effet formé le projet de faire ma cour cette année à V. M., & d'aller passer auprès d'elle quelques mois de la belle saison; que j'avois fort désiré de faire ce voyage, mais que le mauvais état de ma santé ne me permettoit pas de l'entreprendre, ce qui m'affligeoit d'autant plus, que V. M. avoit bien voulu m'y inviter avec toute la bonté possible. Il me semble, dit-il, que vous avez déjà été voir le Roi de Prusse: deux fois, répondis-je, une en 1756 à Wésel, où je ne restai que peu

de jours, & l'autre en 1763, où j'eus l'honneur de paſſer trois à quatre mois auprès de lui. Depuis ce temps, ajoutai-je, j'ai toujours déſiré d'avoir l'honneur de revoir ce prince, mais les circonſtances m'en ont empêché; j'ai ſurtout beaucoup regretté de n'avoir pu lui faire ma cour l'année où il vit l'Empereur à Neiſſe: mais en ce moment je n'ai plus rien à déſirer là-deſſus. Il étoit bien naturel, me répondit-il, que l'Empereur, jeune & déſirant de s'inſtruire, voulût voir un prince tel que le Roi de Pruſſe, un ſi grand capitaine, un monarque d'une ſi grande réputation, & qui a joué un ſi grand rôle. C'étoit, ajouta-t-il en propres termes, un écolier qui alloit voir ſon maître. Je déſirerois fort, lui dis-je, que Mr le Comte de Falkenſtein pût voir les lettres que le Roi de Pruſſe me fit l'honneur de m'écrire après cette entrevue; il y verroit que ce prince portoit dès-lors ſur l'Empereur le jugement que la voix publique a confirmé depuis. J'ai cru, Sire, que V. M. ne ſeroit pas fâchée d'être inſtruite de cette conſervation. Je ne lui ferai pas un détail ennuyeux de ce que l'Empereur eut la bonté d'ajouter relativement à moi-même; je

lui dirai ſeulement que j'avois lu dans l'aſſemblée deux morceaux; l'un conſiſtoit en quelques ſynonymes dans le goût de ceux de l'abbé Girard, & parmi ces ſynonymes étoit celui de *ſimplicité*, *modeſtie*, qui finiſſoit par une application légère & indirecte à ce Prince, & qu'il me parut ſentir avec plaiſir. L'autre morceau étoit un Éloge très-court de Fénelon, dans lequel il y avoit auſſi pluſieurs choſes indirectes, qui lui etoient relatives, entr'autres un ſur les voyages que Fénelon avoit déſiré de faire faire au Duc de Bourgogne ſon élève, & ſur le déſir qu'il avoit que ces voyages fuſſent ſans cortége & ſans appareil. Le Comte de Falkenſtein a recueilli au ſpectacle le fruit de cette ſimplicité avec laquelle il voyage. Il alla voir *Oedipe* il y a quelques jours, & dans l'endroit où Jocaſte dit ces vers de la 1ère ſcène du IVme acte:

Ce Roi, plus grand que ſa fortune
Dédaignoit, comme vous, une pompe importune &c.

tout le ſpectacle ſe tourna vers lui, & battit des mains à pluſieurs repriſes. Cette ſimplicité,

plicité, Sire, eſt un bel exemple que l'Empereur eſt venu donner à nos princes, qui en ce moment ne voyagent pas comme lui; & cet exemple lui a été donné par un autre Roi, bien fait pour ſervir de modèle en tout à ſes confrères. L'Empereur a vu avec intérêt tout ce qui mérite d'être vu ici & il a marqué partout beaucoup de raiſon, & d'envie de s'inſtruire. Il fut vendredi dernier à l'académie des belles-lettres, où on lui lut l'extrait des mémoires les plus intéreſſans qui avoient été donnés depuis ſix mois par les académiciens. Parmi ces mémoires il s'en trouva un ſur ce que penſoient les anciens de la fureur du jeu. Il ſe tourna vers Mr Turgot qui préſidoit à l'aſſemblée, & lui dit, *Voilà un mémoire qui eſt aſſez de ſaiſon.* C'eſt qu'en effet la fureur du jeu eſt à la cour plus grande que jamais, malgré le bon exemple que le Roi donne à ce ſujet.

Comme cette lettre, Sire, eſt uniquement deſtinée à parler à V. M. du voyage de l'Empereur, je n'y mêlerai point *Childebrand* en vous parlant aujourd'hui de moi. Ma ſanté eſt toujours très-languiſſante, & jusqu'à préſent la belle ſaiſon y fait peu de changement;

il eſt vrai que cette belle ſaiſon eſt affreuſe par les pluies continuelles qui tombent depuis ſix ſemaines.

Je finis en renouvelant à V. M. tous mes regrets de ne pouvoir moi-même aller mettre à ſes pieds les ſentimens d'admiration, de reconnoiſſance, & de profond reſpect que je lui dois à tant de titres, & avec lesquels je ſerai toute ma vie &c.

A Paris, ce 23 Mai 1777.

SIRE,

Je ſuis pénétré de reconnoiſſance de l'intérêt que V. M. veut bien marquer pour ma ſanté, & de la part qu'elle a la bonté de prendre à la peine que j'éprouve de ne pouvoir aller mettre à ſes pieds tous les ſentimens que je lui dois. Cette peine, Sire, eſt d'autant plus grande, que dans l'impoſſibilité où je ſuis de rien mettre à la place de la douce ſatisfaction que je me promettois, j'éprouve même le malheur de ne pouvoir goûter en ce moment les ſeuls & triſtes plaiſirs qui me reſtoient. La ſaiſon eſt ſi pul-

vieuſe & ſouvent ſi froide, que la promenade même m'eſt presque entièrement interdite, quoiqu'elle ſoit ma ſeule reſſource, mes ſociétés d'hiver étant toutes diſperſées; je me trouve presque tous les jours ſeul avec moi-même, ſentant plus vivement que jamais tout ce que j'ai perdu, & le malheur de ne pouvoir le remplacer. Mais je ſens que j'abuſe des bontés dont V. M. m'honore, en l'entretenant de ce douloureux objet. J'aime mieux lui parler de tout le plaiſir que j'ai eu en apprenant par Mr de Catt que la ſanté de V. M. eſt dans le meilleur état, & que non ſeulement elle réſiſte au mouvement prodigieux que V. M. ſe donne, mais qu'elle en eſt même affermie & fortifiée. Mr le Comte de Falkenſtein, que nous n'avons plus depuis la fin de Mai, s'eſt donné auſſi de ſon côté bien du mouvement pour voir la France; il profitera ſans doute pour ſon adminiſtration, du bien & du mal qu'il a vu presque partout, à commencer par la capitale. J'ai déjà entendu dire à plus d'un bon juge (& je n'en aurois pas beſoin après V. M.) ce qu'elle me fait l'honneur de me dire ſur l'Impératrice Reine; n'ayant jamais eu l'honneur d'appro-

cher de cette princeſſe, que d'ailleurs je n'aurois pas pris la liberté de juger, il me ſemble qu'elle mérite au moins des éloges pour avoir inſpiré à ſes enfans le goût de la ſimplicité & de l'affabilité qui rendent les princes ſi chers aux peuples. Je crois l'Empereur en ce moment ſur le chemin de ſes États. Il a dû paſſer par Genève, & j'imagine qu'après avoir vu tant de choſes, dont quelques unes n'en valoient guère la peine, il aura déſiré de voir auſſi le patriarche de Ferney, à qui cette viſite *impériale* donneroit pluſieurs années de vie. Il y a long-temps que je n'ai eu de ſes nouvelles, que je crois d'ailleurs aſſez bonnes; j'imagine qu'il a en ce moment chez lui ce pauvre diable d'auteur de *la philoſophie de la nature*, qui a été ſi cruellement & ſi platement perſécuté par les pitoyables janſéniſtes qui ſe mêlent de juger au Châtelet de la vie & de la liberté des citoyens. Noſſeigneurs du parlement l'ont mieux traité, parce qu'ils ont eu peur du cri public; cependant, pour l'honneur de la magiſtrature, ils n'ont oſé le renvoyer abſous, & ils ont cru lui devoir une petite réprimande, qu'il méritoit un peu à la vérité, pour n'avoir pas fait un

meilleur livre. V. M. a très-bien jugé cette rapſodie, qui en vérité n'étoit pas digne du bruit qu'elle a fait.

On dit en effet que Grimm reviendra cet hiver en France, pour retourner encore à Pétersbourg. J'irois plus loin, il eſt vrai, pour chercher la ſanté; mais j'aurois beau courir, je craindrois qu'elle n'allât toujours plus vîte que moi. Je ſuis pourtant un peu mieux en ce moment, grâce à la ſaiſon, toute mauvaiſe qu'elle eſt; mais c'eſt l'hiver que mon malheureux eſtomac m'attend, pour me jouer ſes tours. Il faut ſe préparer à le combattre, & en attendant prendre patience.

Je ne vois plus depuis très-long-temps mon ancien confrère le Chevalier de Jaucourt l'encyclopédiſte. Il vit dans la plus grande retraite, & s'occupe, dit-on, d'une nouvelle édition du Morery. Car il ne peut travailler qu'à des ouvrages en pluſieurs volumes in-folio. Les petits volumes de Racine & de la Fontaine ne contiennent pas tant de mots, & plus de choſes. Du reſte, chacun fait comme il l'entend pour s'amuſer; mais il n'eſt pas auſſi aiſé d'amuſer les autres. Encore le quaker Fréeport a-t-il

raiſon dans l'Écoſſoiſe de Voltaire, quand il dit qu'il eſt plus difficile de s'amuſer que de s'enrichir; c'eſt bien pis quand on veut amuſer ceux qui s'ennuient.

J'ai lu le diſcours de Mr Pitt ou Milord Chattam (qui auroit bien mieux fait de conſerver ſon premier nom). Ce diſcours eſt en effet, comme le dit V. M., plein de vérités fâcheuſes, mais que le gouvernement anglois n'a pas écoutées. Il s'acharne à cette guerre d'Amérique, qui ne lui réuſſira pas, & nous a donné le temps de mettre notre marine en état de réſiſter à la ſienne. Les dernières nouvelles qu'on a reçues n'annoncent pas une campagne brillante de la part des Anglois. Je déſirerois bien de ſavoir, s'il n'y a point d'indiſcrétion à faire de pareilles queſtions à V. M., ce qu'elle penſe de cette guerre, de la conduite politique & militaire des Anglois, & des manœuvres de Waſinghton; je n'oſerois pas lui demander ſon avis, ſi je n'étois bien ſûr qu'en une phraſe elle m'en dira plus que d'autres ne feroient en un volume. La netteté, la briéveté, la préciſion caractériſent tous ſes jugemens politiques, militaires & littéraires, & l'avocat véni-

tien lui diroit comme à ſes juges, *E ſempre ben.* Mais il me ſemble que ce même avocat, s'il liſoit cette longue lettre, me diroit à moi de me taire, & de reſpecter les momens précieux de V. M. Je finis donc en la priant d'agréer avec ſa bonté ordinaire la tendre vénération avec laquelle je ſerai jusqu'à la fin de ma vie &c.

A Paris, ce 28 Juillet 1777.

SIRE,

En revenant de la campagne, où j'avois été paſſer quelques ſemaines pour rétablir ma ſanté, qui ne ſe rétablit guères, j'ai trouvé à Paris la nouvelle lettre dont V. M. a daigné m'honorer, & le rêve très-philoſophique qu'elle y a joint; je ne perds pas un moment pour avoir l'honneur de lui répondre ſur l'un & ſur l'autre objet.

Je remercie très-humblement V. M. du conſeil qu'elle me donne avec Chaulieu, de *ſemer de fleurs* le peu de chemin qui me reſte. Vous en parlez, Sire, bien à votre aiſe, couvert, comme vous l'êtes, de tous les genres de gloire,

& à portée de faire tous les jours des heureux. Pour moi, qui n'ai pas ces avantages, ma triſte vie ne ſera plus ſemée que de chardons, ou tout au plus de barbeaux, comme les pièces de bled, qui ſe paſſeroient bien d'eux.

J'ai été auſſi ſurpris que V. M. du peu d'empreſſement que le Comte de Falkenſtein a témoigné pour voir le patriarche de Ferney; & je ne doute nullement que V. M. n'ait deviné juſte ſur la cauſe de cette indifférence apparente; car je veux croire, pour l'honneur du prince, qu'elle n'eſt pas réelle. On eſt au moins bien perſuadé que le conſeil ne vient pas de ſa ſœur, qui eſt, dit-on, remplie d'eſtime pour le patriarche, & qui plus d'une fois l'en a fait aſſurer.

Malgré la priſe de Ticonderago, & les nouveaux avantages que les Anglois s'en promettent, je penſe avec V. M. (dont je prendrai toujours les almanachs en cette matière comme en beaucoup d'autres) que ces inſulaires très-inſolens ne viendront pas à bout de leurs colonies, & j'avoue que je ne ſerois pas fâché de leur voir ſubir cette humiliation, qu'ils ont bien méritée par leurs ſottiſes. Il ne paroît pas cependant qu'ils veuillent y renoncer & s'ils ten-

tent encore, comme il y a apparence, une nouvelle campagne, notre pauvre France aura vraiſemblablement encore un an à reſpirer; car je ne doute pas qu'ils ne lui déclarent la guerre le plutôt qu'ils pourront, & je ſouhaite plus que je ne le crois, que nous ſoyons en état de la ſoutenir.

Grimm eſt en effet à Stockholm à la ſuite du Roi de Suède; je ſais qu'il ſe propoſe d'aller à Berlin, & peut-être aura-t-il déjà fait ſa cour à V. M. C'eſt le ſeul bonheur que je lui envie, & dont je ne veux pas déſeſpérer encore; c'eſt la ſeule idée flatteuſe qui me reſte, & que j'aime au moins à nourrir, ſi ma frêle machine ne me permet pas de la réaliſer.

Je viens à préſent, Sire, à l'excellent rêve dont V. M. m'a fait part. Que de gens, Sire, & que de princes même tout éveillés, qui ne penſent pas comme V. M. rêve? Hélas! pour le malheur de la pauvre eſpèce humaine, ce rêve ne l'eſt pas aſſez, & tout ce qui en eſt l'objet n'eſt que trop réel. En parcourant dans ce rêve toutes les ſottiſes humaines, & en voyant avec quel agrément elles y ſont perſiflées, *j'ai dit le vers* de la comédie:

On ne peut s'empêcher d'en pleurer & d'en rire.

Je prendrai à cette occaſion la liberté de faire une repréſentation à V. M.; elle a pour objet le progrès des lumières philoſophiques, qui va ſi lentement malgré vos efforts & ſurtout votre exemple. Vous avez, Sire, dans votre académie, une claſſe de philoſophie ſpéculative, qui pourroit, étant dirigée par V. M., propoſer pour ſujets de ſes prix des queſtions très-intéreſſantes & très-utiles; celle-ci par exemple, *s'il peut-être utile de tromper le peuple?* Nous n'avons jamais oſé à l'académie françoiſe propoſer ce beau ſujet, parce que les diſcours envoyés pour le prix doivent avoir, pour le malheur de la raiſon, deux docteurs de ſorbonne pour cenſeurs, & qu'il n'eſt pas poſſible avec de pareilles gens d'écrire rien de raiſonnable. Mais V. M. n'a ni préjugés ni ſorbonne, & une queſtion comme celle-là ſeroit bien digne d'être propoſée par elle à tous les philoſophes de l'Europe, qui ſe feroient un plaiſir de la traiter. De pareils ſujets vaudroient mieux, ce me ſemble, que la plupart de ceux qui ont été pro-

poſés jusqu'ici par cette claſſe métaphyſique. Le dernier ſurtout m'a paru bien étrange par ſon inintelligibilité; je n'ai vu perſonne qui ne penſât comme moi là-deſſus, & je ſuis bien ſûr que mon ami la Grange n'a pas été conſulté. Il auroit certainement épargné à l'académie le déſagrément de voir ſes queſtions tournées en ridicule.

Je prends la liberté, Sire, de joindre à cette lettre un mémoire ſur lequel je demande avec la plus grande inſtance à V. M. de vouloir bien faire faire une réponſe détaillée. L'objet eſt ſi intéreſſant que je ne doute pas du ſuccès de ma demande. La ſociété royale de médecine, établie à Paris, & compoſée de ce qu'il y a dans la faculté de meilleur & de plus inſtruit, connoiſſant les bontés dont V. M. m'honore, s'eſt adreſſée à moi pour préſenter ce mémoire à V. M., & pour en obtenir les éclairciſſemens qu'elle demande. Je la ſupplie très-humblement de vouloir bien donner ſes ordres à ce ſujet.

Nous avons ici à l'ordinaire le plus bel automne, après avoir eu jusqu'au commencement d'Août le plus vilain été. Je redoute l'appro-

che de la mauvaiſe ſaiſon, & je commence même à me ſentir des approches du froid. Qu'il faſſe de moi cependant tout ce qu'il voudra, pourvu qu'il épargne la ſanté vraiment précieuſe de V. M.

Je ſuis avec la plus tendre vénération &c.

A Paris, ce 22 Septembre 1777.

SIRE,

Mr Grimm, à ſon arrivée à Paris, m'a remis le paquet dont V. M. l'avoit chargé pour moi. J'ai lu avec avidité l'excellent écrit qu'il contenoit, & je voulois en faire ſur le champ mes très-humbles remercimens à V. M.; mais j'ai penſé qu'ayant eu l'honneur de lui écrire il y a peu de temps, ce ſeroit l'importuner bien ſouvent de mes lettres, & qu'elle a mieux à faire que de lire fréquemment mes barbouillages; j'ai mieux aimé employer ce temps à lire, à relire, & à faire lire à ceux qui en ſont dignes un ouvrage ſi digne lui-même de V. M., ſi plein des plus excellens principes de gouvernement, écrit avec tant de raiſon, d'eſprit, &

d'élégance, & dont V. M. prouve combien les préceptes ſont ſages, par le ſoin & le ſuccès avec lequel elle les pratique. Votre conduite, Sire, & l'exemple que vous donnez aux autres ſouverains, ſont encore ſupérieurs aux ſages & utiles lecons qu'ils peuvent puiſer dans vos écrits. Puiſſiez-vous donner encore long-temps l'exemple & le précepte!

J'ai eu le malheur de perdre il y a un mois Madame Geoffrin, la ſeule véritable amie qui me reſtât; depuis la perte de l'amie avec laquelle je paſſois toutes mes ſoirées, j'allois, pour adoucir ma peine, paſſer les matinées avec Madame Geoffrin, dont l'amitié étoit ma reſſource. Je ne ſais plus que faire à préſent de mes ſoirées ni de mes matinées, & tout ce qui les occupe n'eſt que du rempliſſage. Je demande pardon à V. M. de lui parler encore de moi, & je crains d'abuſer de ſes bontés.

Quand j'ai eu l'honneur de propoſer à V. M. la queſtion importante, *s'il peut être utile de tromper le peuple*, mon intention n'étoit pas préciſément qu'elle ordonnât à ſon académie de traiter ce ſujet, mais qu'elle le fît propoſer par la claſſe métaphyſique pour ſujet du prix;

ce qui ne ſera poſſible que pour le ſujet prochain, puiſqu'il y en a déjà un de propoſé, ſur lequel malheureuſement on ne peut revenir. Puiſque V. M. veut bien entrer avec moi dans quelque détail ſur cette grande queſtion, je penſerois, Sire, ſauf votre meilleur avis, qu'il faut diſtinguer les erreurs tranſitoires & paſſagères des erreurs permanentes; il eſt hors de doute qu'on peut & qu'on doit peut-être ſe permettre de laiſſer au peuple une erreur paſſagère pour un plus grand bien, ou pour éviter un plus grand mal; & V. M. en apporte des exemples inconteſtables. Les erreurs permanentes feroient plus de difficulté, & je ne ſais s'il ne doit pas y avoir toujours plus d'inconvénient que d'avantage à les entretenir. Mais cet objet demanderoit de grandes diſcuſſions, & c'eſt pour cela que je déſirerois de voir cette queſtion propoſée à tous les philoſophes de l'Europe par le plus philoſophe des ſouverains.

V. M. a bien raiſon de dire que le parlement anglois ne l'eſt guère, & que ſa conduite eſt celle d'une troupe d'inſenſés. Nous attendrons avec impatience les nouvelles intéreſſantes de la fin de cette campagne, qui, heureuſe-

ment pour les ennemis de l'Angleterre, & malheureuſement pour l'humanité, ne ſera pas vraiſemblablement la dernière. L'ouverture du parlement eſt un moment intéreſſant, & nous verrons ſi l'Angleterre conſentira à achever de ſe ruiner pour achever de dévaſter & de dépeupler ſes colonies.

Le Sr Taſſart, ſculpteur, qui vient de m'écrire, me paroît plein de zèle pour le ſervice de V. M., & de déſir de mériter de plus en plus ſes bontés. Je prends la liberté de les lui demander pour cet honnête & habile artiſte, qui mérite un ſort heureux par ſes talens & par ſon caractère.

J'ai une propoſition à faire à V. M., qui pourra lui être agréable. Elle m'a fait l'honneur de me parler dans une de ſes lettres, avec eſtime, de l'ouvrage intitulé *la philoſophie de la nature*, dont l'auteur, Mr Delisle, a été ſi indignement traité par les inquiſiteurs du Châtelet. Ceux du parlement ont été plus doux à ſon égard; mais ce malheureux procès a détruit ſa fortune; il auroit beſoin, pour échapper au malheur qui le menace, de s'attacher à un protecteur philoſophe, & il déſireroit ardem-

ment que V. M. voulût bien être ce protecteur. C'eſt un homme de trente ans, d'une figure noble & diſtinguée, d'une grande douceur de caractère, d'une grande honnêteté de principes & de mœurs, qui a beaucoup de connoiſſances, comme ſon ouvrage le prouve, que V. M. aimeroit, ſi je ne me trompe, qui auroit pour elle la plus tendre vénération & le plus entier dévouement, qui par l'agrément & l'aménité de ſa converſation pourroit lui être de quelque reſſource dans ſes momens de relâche. Si V. M. conſentoit à ſe l'attacher, & qu'elle voulût me dire à quelles conditions, je ne doute point qu'il ne les acceptât, pourvu que ces conditions, comme je n'en doute pas, fuſſent telles qu'il pût eſpérer un ſort heureux pour le reſte de ſes jours. Mr de Voltaire doit ſe joindre à moi pour faire à V. M. la même demande, & nous attendons ſa réponſe. Je ſuis avec le plus tendre & le plus reſpectueux dévouement &c.

A Paris, ce 27 Novembre 1777.

SIRE,

SIRE,

Je dois à V. M. de nouveaux remercimens des ordres qu'elle veut bien donner, pour me procurer la réponſe aux demandes que j'ai pris la liberté de lui faire.

Mais, Sire, un plus preſſant intérêt m'occupe en ce moment, & ne me permet pas de différer la réponſe à l'affligeante lettre que je viens de recevoir de V. M.

Elle ſe plaint qu'on a imprimé quelques unes des lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, & que d'autres courent manuſcrites à Paris.

Voici mon apologie & l'exacte vérité des faits.

Dans la douleur que m'inſpiroit la perte que je fis l'année dernière, j'ouvris mon cœur à V. M., dont les bontés me ſont ſi connues. Elle eut la bonté de me répondre par deux lettres, ſi pleines de raiſon, de ſenſibilité, de ſageſſe, que je crus ſoulager ma douleur en faiſant part de ces lettres à mes amis. Cette lecture produiſit en eux, je n'exagère point, Sire, la plus tendre vénération pour V. M., &

quelques uns en furent touchés jusqu'aux larmes. Ils m'en demandèrent des copies, bien ſûrs de produire dans tous ceux qui les liroient les mêmes ſentimens dont ils étoient pénétrés eux-mêmes. Je leur refuſai ces copies, & je donnai ſeulement à deux ou trois d'entr'eux un extrait de ce qu'il y avoit dans ces lettres de plus intéreſſant, de plus moral, de plus ſenſible, de plus propre enfin à faire chérir & reſpecter l'auguſte auteur de ces lettres.

Ces extraits ont été imprimés dans un journal ſans ma participation; & à vous dire le vrai, Sire, je n'ai pu m'en repentir, par l'effet général qu'ils ont produit ſur tous ceux qui les ont lus. Si je ſuis coupable, c'eſt d'avoir donné à V. M., s'il eſt poſſible, un plus grand nombre d'admirateurs; & je ne puis croire qu'une telle faute me rende criminel à ſes yeux. L'intention doit au moins faire excuſer l'action.

Quant à toutes les autres lettres que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, je puis l'aſſurer que je n'en ai donné de copie à qui que ce ſoit au monde, ni en entier ni par extrait; que je ne les ai même lues qu'à un très-petit nombre

de ſages, à qui tout ce qui vient de V. M. eſt cher & précieux; je n'ai point oui dire qu'il en coure à Paris des copies manuſcrites, & s'il en couroit, j'oſe aſſurer, Sire, que ce ſeroit des copies factices & ſuppoſées.

Ce n'eſt pas la première fois qu'on a imprimé de prétendues lettres que V. M. m'avoit, dit-on, adreſſées. J'ai donné deux ou trois fois un démenti public à ces fauſſaires, & à la fin je m'en ſuis laſſé, en priant ceux qui les liroient à l'avenir de les regarder comme des impoſteurs.

Il ſe peut qu'on ait fait courir dans le public quelques phraſes tronquées & infidelles de ces lettres; c'eſt ce que j'ignore; mais V. M. peut ſe rappeler qu'à l'occaſion de quelques phraſes qu'on fit courir ainſi il y a quelques années, elle ſoupçonna qu'elles étoient répandues par ceux qui de Berlin à Paris ouvrent, comme l'on ſait, toutes les lettres aux poſtes. Elle me fit l'honneur de me le mander, & ſi le fait dont elle ſe plaint eſt vrai, il ſe pourroit qu'il eût la même cauſe.

Soyez donc perſuadé, Sire, que s'il a couru, par ma faute ou par mon zèle, quelques

extraits des lettres de V. M., ce ne ſont que des extraits qui ne peuvent bleſſer perſonne, & dont l'effet unique a été de faire chérir & reſpecter V. M. par ceux qui ne connoiſſoient en elle que le Roi, & qui ne connoiſſoient pas l'homme & le ſage.

Platon n'avoit garde de publier les lettres du tyran Denys; elles ne reſſembloient pas à celles du philoſophe Fréderic. Ariſtote nous a tranſmis une lettre de Philippe, père d'Alexandre; & cette lettre honore plus la mémoire de Philippe que toutes ſes victoires ſur les Athéniens.

Telle eſt, Sire, je vous le répète, l'exacte & pure vérité. Puiſſe-t-elle convaincre & toucher V. M., & me rendre ſes bontés, que je ne mérite pas d'avoir perdues! Dans la triſte ſituation où je ſuis, dans la douleur des pertes que j'ai faites, & qui n'eſt point affoiblie, il ne me manquoroit plus que ce malheur. Je n'aurois pas, Sire, le courage d'y ſurvivre; & vous n'aurez pas celui d'aggraver ſi profondément mes maux.

Je ſuis avec la plus grande déſolation, & la vénération la plus tendre &c.

A Paris, ce 28 Novembre 1777.

SIRE,

V. M. perſiſte à me croire coupable malgré mon apologie. Je la ſupplie de me permettre encore quelques mots pour ma juſtification. Jamais, Sire, non jamais je n'ai ſouffert qu'on prît de copies dans les lettres que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, que des réflexions ſi philoſophiques par leſquelles elle a bien voulu chercher à ſoulager ma douleur après la perte que j'avois faite; ces réflexions m'ont paru le plus excellent abrégé de morale pour un philoſophe affligé, & le plus propre à augmenter, comme elles ont fait, le nombre des admirateurs de V. M.; ce motif de ma part eſt ſi honnête, & le ſuccès y a ſi généralement répondu, que malgré le mécontentement de V. M., il m'eſt impoſſible de m'en repentir; ſans compter que je me ſuis borné à donner à un ou deux amis les copies dont il eſt queſtion, & qu'aſſurément je ne les aurois pas données à l'imprimeur ſans la permiſſion de V. M. Sur toutes les autres choſes, Sire, que peuvent renfermer vos lettres, j'ai été du plus grand ſcru-

pule, je n'ai permis à perſonne d'en copier une ſeule ligne, & je n'ai même fait lecture de vos lettres à un très-petit nombre de perſonnes, qu'en ſupprimant tout ce qui pouvoit le moins du monde compromettre V. M. Voilà, Sire, quelle a été ma conduite. Mais V. M. ſait que toutes les lettres, & à plus forte raiſon les ſiennes, ſont ouvértes peut-être en dix endroits depuis Berlin jusqu'à Paris; elle s'en eſt même plainte dans pluſieurs lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, parce que les ouvreurs de lettres avoient en effet abuſé de cette licence, & rapporté, même ſans exactitude, ce que ces lettres contenoient. Ce n'eſt pas ma faute, Sire, ſi cet exécrable abus exiſte dans presque toute l'Europe, & je ne dois pas en être la victime. Je défie qui que ce ſoit de m'accuſer à cet égard, & de prouver ſon accuſation.

J'eſpère donc, Sire, que V. M. voudra bien me croire, & rendre plus de juſtice à mes ſentimens, à mon honnêteté & à ma diſcrétion.

Je vous dois, Sire, des remercimens de la copie que V. M. a bien voulu faire faire de quelques lignes du manuſcrit de Froiſſart qui eſt à Breslau. Cette copie a été trouvée parfaite, &

telle qu'il le falloit pour les vues du nouvel éditeur.

V. M. a dû recevoir la lettre imprimée que j'ai écrite ſur la mort de la pauvre Madame Geoffrin; elle m'a tendrement aimé, parce qu'elle ſavoit par elle-même que j'étois capable d'aimer. C'étoit la ſeule amie qui me reſtât après celle que j'avois perdue. Me voilà ſeul dans l'univers, & plus à plaindre que V. M. ne peut croire; je n'ai pas beſoin d'ajouter à mes peines le chagrin d'avoir déplu à V M. & de lui avoir déplu ſans le mériter. Elle continuera, j'oſe le croire, à me conſoler par ſes lettres, & ne m'enviera pas cette unique douceur de ma vie.

Je prends la liberté de joindre ici le diſcours que j'ai prononcé il y a quelques jours à l'académie françoiſe en recevant le ſucceſſeur de Greſſet. Le public, Sire, a accueilli ce diſcours avec la plus grande indulgence, & lorsque je l'ai prononcé, & depuis même qu'il eſt imprimé. Mais je ne ſerai, Sire, pleinement ſatisfait de mon ſuccès que dans le cas où V. M. voudroit bien honorer cette bagatelle de ſon ſuffrage. J'ai tâché d'y caractériſer, le mieux

qu'il m'a été poſſible, les ouvrages & la perſonne de Greſſet, & les poëtes même, peu favorables d'ailleurs à la géométrie, ne m'ont pas paru mécontens.

Je finis, Sire, cette lettre déjà trop longue pour un malheureux proſcrit comme moi, & pour un prince que je crois en ce moment plus occupé que jamais. Quoique je n'oſe presque plus parler à V. M. des affaires publiques, je me permets néanmoins de faire des vœux pour qu'elle ne ſe trouve pas engagée dans une guerre qui nuiroit à ſon repos en augmentant ſa gloire, parce qu'elle n'a plus beſoin de gloire, & qu'elle a beſoin de ſanté & de repos.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, & la plus tendre confiance en vos bontés &c.

A Paris, ce 30 Janvier 1778.

SIRE,

Je voulois d'abord commencer cette lettre par dire encore un mot à V. M. de mon affliction & de mon innocence. Mais, Sire, les petits in-

térêts doivent céder aux grands, & mon cœur m'entraîne à vous parler d'abord de la gloire dont vous vous couvrez en ce moment aux yeux de toute l'Europe, en vous déclarant le protecteur de l'Allemagne, & le défenſeur des princes qui la compoſent. J'ignore, Sire, & je ne cherche point à pénétrer, quelle ſera la ſuite de ce procédé auſſi noble que généreux, qui va faire une époque bien reſpectable dans la vie déjà ſi glorieuſe de V. M. Je fais ſeulement des vœux pour votre ſanté, votre conſervation & votre bonheur, & pour l'heureux ſuccès de l'exemple, ſi digne de vous, que vous donnez en ce moment aux autres ſouverains.

Je viens actuellement, Sire, pour un moment encore, à ce qui me regarde; je ne ſais s'il a couru réellement dans Paris & dans Verſailles quelques mots de vos lettres, dont on vous ait ſu mauvais gré; mais ſi ces copies ne ſont pas fautives & infidelles, comme cela eſt arrivé pluſieurs fois, il eſt bien ſûr qu'elles ne ne viennent pas de moi, ayant eu même la circonſpection de ne pas écrire un mot à Voltaire de ce qui pouvoit le regarder, dans la

crainte qu'il n'en fît uſage, & ne lui en ayant pas même fait part depuis qu'il eſt ici, par le même motif. Il eſt en ce moment à Paris, bien fêté, & bien malade. Il vient de nous donner une tragédie qui eſt encore un ouvrage étonnant pour ſon âge.

V. M. eſt en ce moment ſi occupée des affaires les plus importantes, que je crains d'abuſer de ſes momens. Je me permettrai ſeulement d'ajouter un mot ſur ce qu'elle m'a fait l'honneur de me dire au ſujet de ma lettre ſur Madame Geoffrin, que ſi *je n'avois plus ni matin ni ſoir, j'avois encore le midi & l'après-midi qui peuvent me ſervir de conſolation.* Hélas, Sire, (car je ne puis croire que votre humanité ait voulu plaiſanter ſur mon état,) ces deux parties de la journée ſont encore plus triſtes pour moi que les autres. Mon malheureux eſtomac m'oblige de les paſſer ſeul, & ce n'eſt que vers la fin du jour que je vois quelques amis qui adouciſſent ma peine ſans la faire ceſſer. Daignez, Sire, m'accorder la plus efficace de toutes les conſolations, en me rendant vos bontés, que j'oſe dire n'avoir point mérité

de perdre, & dont je ſens le prix plus que jamais.

Je ſuis avec le plus profond reſpect &c.

A Paris, ce 30 Mars 1778.

SIRE,

V. M. m'a tellement accoutumé depuis long-temps aux marques de ſa bienveillance, que j'oſe prendre la liberté de les lui demander en ce moment pour un ſujet qui en eſt vraiment digne, & à qui elle les accordera pour lui-même dès qu'elle l'aura connu. Mr le Vicomte d'Houdetot, ancien Colonel, & Lieutenant de gendarmerie, qui aura l'honneur de préſenter cette lettre à V. M., eſt un jeune militaire d'une naiſſance diſtinguée, plein d'honneur, de courage, & d'amour pour ſon métier, qui voyage pour s'en inſtruire, & qui certainement, Sire, ne peut mieux remplir un ſi louable objet qu'à l'excellente école dont vous êtes l'inſtituteur, le chef & le modèle. A ces titres pour mériter vos bontés, Mr le Vicomte d'Houdetot en joint un autre, bien fait pour

toucher le cœur ſenſible de V. M., c'eſt d'appartenir à une mère vraiment reſpectable, pleine d'eſprit, d'ame & de vertu, & digne, j'oſe le dire, d'éprouver elle-même vos bontés en la perſonne de ſon fils, par les ſentimens d'admiration & de reſpect dont elle eſt pénétrée pour V. M.; ſentimens dont elle aime à s'entretenir, dont j'ai été ſouvent le témoin, & qu'elle n'a ceſſé d'inſpirer à ce même fils. J'oſe donc, Sire, ſupplier V. M. avec la plus vive inſtance de vouloir bien permettre à Mr le Vicomte d'Houdetot d'approcher d'elle, de la voir & de l'entendre quelques momens, & ſurtout d'être témoin ſous ſes auſpices de ces admirables manœuvres qui ſont l'étonnement de l'Europe, & qui ſont un objet ſi intéreſſant pour un jeune officier avide de s'inſtruire. Mr le Vicomte d'Houdetot conſervera, Sire, un ſouvenir éternel de la grâce ſignalée que V. M. aura bien voulu lui faire, en lui accordant cette permiſſion. Mais ce qu'il n'oubliera ſurtout jamais, ce ſera, Sire, le bonheur dont il aura joui, & qui eſt en ce moment ſi déſiré de tant d'autres, d'avoir vu V. M. dans l'époque la plus brillante peut-être d'un règne qui en a déjà de ſi glo-

rieuſes; dans ce moment ſi remarquable, où vous jouez, Sire, aux yeux de toute l'Europe, le rôle vraiment digne de vous, de défenſeur de l'Allemagne, & de protecteur du corps germanique, le même rôle que joua autrefois avec tant d'éclat ce grand Guſtave Adolphe, à qui V. M. ſuccède, & dont elle effacera la gloire. La renommée, Sire, nous annonce avec les plus grands éloges un écrit plein de force & de dignité que V. M. vient de publier ſur la ſituation préſente de l'Empire. Nous n'avons point encore lu en France cet écrit ſi digne de vous, mais nous déſirons ardemment de le lire, étant accoutumés depuis long-temps à admirer également V. M., & dans ce qu'elle fait, & dans ce qu'elle écrit.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, & avec des ſentimens d'admiration & de reconnoiſſance que je conſerverai jusqu'au tombeau &c.

A Paris, le 31 Mars 1778.

SIRE,

V. M. ne ſera ſans doute ni étonnée ni offenſée du ſilence que je garde depuis trois mois à ſon égard. J'ai cru devoir reſpecter en ce moment les occupations vraiment reſpectables qui ſans doute rempliſſent tout le temps de V. M., qui lui font jouer aux yeux de toute l'Europe un rôle ſi grand & ſi digne d'elle & pour le ſuccès desquelles toute l'Europe & en particulier toute la France font les vœux les plus ardens & les plus ſincères.

Nous avons ici dans la littérature un événement bien intéreſſant pour elle, la mort de Mr de Voltaire. V. M. aura ſu ſans doute toutes les ſottiſes qui ont été faites & dites à cette occaſion, le refus que ſon curé a fait de l'enterrer, quoiqu'il eût déclaré par écrit qu'il mouroit catholique, & que s'il avoit *ſcandaliſé* l'Égliſe, il lui en demandoit pardon, ſon enterrement fait à 30 lieues de Paris, par une eſpèce d'eſcamotage, dans l'abbaye de ſon neveu, les reproches & les menaces qu'on a faites au malheureux moine prieur de cette abbaye, qui

s'eſt défendu par une lettre que ſes ſupérieurs même ont jugée ſans réplique; le refus qu'on fait à l'académie françoiſe de faire, ſuivant l'uſage, un ſervice pour lui; enfin la joie bête & ridicule de tous les fanatiques au ſujet de cette mort. Toutes ces infamies nous déshonoreroient aux yeux de l'Europe & de la poſtérité, ſi l'Europe & la poſtérité pouvoient ignorer qu'elles ne ſont point l'ouvrage de la *nation*, mais de la partie honteuſe de la nation, malheureuſement accréditée.

Je ſuis penétré de la plus vive reconnoiſſance de toutes les bontés que V. M. a bien voulu témoigner à Mr le Vicomte d'Houdetot, qui n'a pu malheureuſement en profiter comme il l'auroit déſiré. Sa femme eſt accouchée depuis ſon départ, & toute la famille a donné à l'enfant le nom de *Fréderic*, qui eſt l'expreſſion de ſa reconnoiſſance, quoique V. M. ait rendu ce nom bien difficile à porter.

Je crains, en renouvelant à V. M. l'expreſſion de tous les ſentimens que je lui dois, d'abuſer de ces inſtans ſi précieux à ſa gloire, au grand objet dont elle eſt occupée, au bien de l'Allemagne, de l'Europe & de l'humanité.

Quand elle ſera un peu plus libre, j'aurai l'honneur de lui écrire plus au long, & de donner un libre cours aux témoignages de l'admiration, & de la vénération tendre & profonde avec laquelle je ſerai toute ma vie &c.

A Paris, ce 29 Juin 1778.

SIRE,

Je n'ai reçu qu'hier 29 Juin au ſoir, la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire ſur la perte vrairnent irréparable qui afflige en ce moment la littérature. J'avois eu l'honneur ce jour-là même, d'écrire à V. M. une lettre qui étoit partie quelques heures avant le moment où j'ai reçu la vôtre. J'y parlois à V. M. de la mort de Mr de Voltaire & des ſuites qu'elle a eues, mais en peu de mots, par reſpect pour les occupations ſi importantes, & ſi reſpectables à tous égards, qui rempliſſent les momens précieux de V. M., & qui fixent en ce momént ſur elle plus que jamais les yeux & l'intérêt de l'Europe. V. M. par ſa lettre me demande des détails ſur la mort du grand homme que nous avons eu le malheur de perdre. N'étant plus re-

retenu, Sire, par la crainte de faire perdre à V. M. le temps dont elle fait un ſi digne uſage, je ne perds pas un moment pour ſatisfaire à vos déſirs; & comme je prévois que cette lettre ſera longue, je la commence dès aujourd'hui 30 Juin, quoiqu'elle ne puiſſe partir que par le courrier du 3 Juillet prochain; ne voulant pas perdre un moment pour exécuter ſans délai les ordres de V. M.

Pour la mettre au fait de tout ce qui s'eſt paſſé, & en état de juger toutes les ſottiſes qu'on a faites & qu'on a dites ſur ce triſte ſujet, il eſt néceſſaire, Sire, que je reprenne les choſes d'un peu plus haut. Au commencement de Mars, Mr de Voltaire, arrivé à Paris trois ſemaines auparavant, eut un crachement de ſang conſidérable, accident qu'il éprouvoit pour la première fois de ſa vie. Quelques jours avant ſa maladie, il m'avoit demandé, dans une converſation de confiance, comment je lui conſeillois de ſe conduire, ſi pendant ſon ſéjour il venoit à tomber grièvement malade. Ma réponſe fut celle que tout homme ſage lui auroit faite à ma place, qu'il feroit bien de ſe conduire en cette circonſtance comme tous les phi-

loſophes qui l'avoient précédé, entr'autres comme Fontenelle & Montesquieu, qui avoient ſuivi l'uſage

Et reçu ce que vous ſavez
Avec beaucoup de révérence.

Il approuva beaucoup ma réponſe; *je penſe de même*, me dit-il, *car il ne faut pas être jeté à la voirie, comme j'y ai vu jeter la pauvre le Couvreur.* Il avoit, je ne ſais pourquoi, beaucoup d'averſion pour cette manière d'être enterré. Je n'eus garde de combattre cette averſion, déſirant qu'en cas de malheur tout ſe paſſât ſans trouble & ſans ſcandale. En conſéquence, ſe trouvant plus mal qu'à l'ordinaire un des jours de ſa maladie, il prit bravement ſon parti de faire ce dont nous étions convenus, & dans une viſite que je lui fis le matin, comme il me parloit avec aſſez d'action, & que je le priois de ſe taire pour ne pas fatiguer ſa poitrine: *il faut bien que je parle bon gré malgré*, me dit-il en riant; *eſt-ce que vous ne vous ſouvenez pas qu'il faut que je me confeſſe? Voilà le moment de faire, comme diſoit Henri IV, le ſaut périlleux; auſſi je viens d'envoyer chercher*

l'abbé Gaultier, & *je l'attends*. Cet abbé Gaultier, Sire, eſt un pauvre diable de prêtre, qui de lui-même & par bonté d'ame étoit venu ſe préſenter à Mr de Voltaire quelques jours avant ſa maladie, & lui avoit offert, en cas de beſoin, ſes ſervices eccléſiaſtiques, que Mr de Voltaire avoit acceptés, parce que cet homme lui parut plus modéré & plus raiſonnable que trois ou quatre autres capelans, qui ſans miſſion comme l'abbé Gaultier, & ſans connoître plus que lui Mr de Voltaire, étoient venus chez lui le prêcher en fanatiques, lui annoncer l'enfer, & les jugemens de Dieu, & que le vieux patriarche, par bonté d'ame, n'avoit pas fait jeter par la fenêtre. Cet abbé Gaultier arriva donc, fut une heure enfermé avec le malade, & en ſortit ſi content, qu'il vouloit ſur le champ aller chercher à la paroiſſe ce que nous appelons le *bon Dieu*, ce que le malade ne voulut pas, *par la raiſon*, dit-il, *que je crache le ſang, & que je pourrois bien par malheur cracher autre choſe*. Il donna à cet abbé Gaultier, qui la lui demanda, une profeſſion de foi écrite toute entière de ſa propre main, & par laquelle il déclare *qu'il veut mourir dans la religion catholi-*

que où il eſt né, eſpérant de la miſéricorde divine qu'elle daignera lui pardonner toutes ſes fautes, & ajoute, *que s'il a jamais ſcandaliſé l'Égliſe, il en demande pardon à Dieu & à elle.* Il avoit ajouté ce dernier article à la réquiſition du prêtre, &, diſoit-il, *pour avoir la paix.* Il donna cette profeſſion de foi à l'abbé Gaultier en préſence de ſa famille & de ceux de ſes amis qui étoient dans ſa chambre; deux d'entr'eux ſignèrent comme témoins au bas de cette profeſſion. Pluſieurs de ſes amis & de ſes parens jugeoient avec raiſon qu'il avoit porté trop loin la complaiſance aux déſirs de notre mère Ste Égliſe, qu'il devoit ſe contenter de déclarer *verbalement*, & en préſence de témoins qu'il mouroit *catholique*, & qu'on ne pouvoit rien exiger de plus, puiſqu'il avoit toujours déſavoué les ouvrages *anti-religieux* qu'on lui imputoit. Quoi qu'il en ſoit, Sire, le curé de St Sulpice, ſur la paroiſſe duquel il étoit, homme de peu d'eſprit, dévot & fanatique, vint le même jour voir le malade; il parut aſſez fâché de ce qu'on ne s'étoit pas adreſſé à lui plutôt qu'à un prêtre du coin de la rue; il avoit à cœur de faire cette converſion, qu'un

aventurier venoit lui ſouffler mal-honnêtement; cependant il approuva la profeſſion de foi qu'on lui préſenta, & en donna même ſon atteſtation par écrit.

Voilà, Sire, tout ce qui ſe paſſa pour lors; Mr de Voltaire ſe trouva beaucoup mieux au bout de quelques jours, & aſſez bien pour venir dans la même journée à l'académie & à la comédie. Au moment où il arriva à l'académie, il trouva plus de deux mille perſonnes dans la cour du Louvre, qui crioient en battant des mains, *Vive Mr de Voltaire*; l'académie alla en corps au devant de lui jusqu'à l'entrée de la cour, lui donna la place d'honneur, le pria de préſider à l'aſſemblée, le nomma Directeur par acclamation, enfin n'oublia rien de tout ce qui pouvoit marquer à cet illuſtre confrère ſon attachement & ſa vénération. Il nous enchanta tous par ſa politeſſe, par les grâces de ſon eſprit, par tout ce qu'il nous dit d'obligeant & d'honnête. Il alla delà à la comédie, ſuivi d'une multitude innombrable. L'accueil qu'il reçut au moment où il parut dans la ſalle, & pendant toute la repréſentation (on jouoit ſa tragédie d'Irène) eſt une choſe ſans exemple.

Il faut, Sire, l'avoir vu pour le croire; l'enthouſiaſme & l'ivreſſe étoient au dernier degré; les comédiens vinrent dans la loge où il étoit lui mettre une couronne de laurier ſur la tête, aux acclamations de toute la ſalle, qui crioit, *Bravo*, en battant des pieds & des mains. Entre les deux pièces, ils placèrent ſur le theâtre le buſte de Mr de Voltaire, qu'ils avoient couronné de même, & ce fut alors que les tranſports redoublèrent. C'eſt cette apothéoſe, Sire, qui a ſurtout irrité les fanatiques. Un ex-jéſuite, qui prêchoit le carême à Verſailles, eut l'impudence de crier là-deſſus au ſcandale en préſence de toute la cour, mais toute la cour ſe moqua de lui, à l'exception de quelques hypocrites, & de quelques imbécilles, qui ne ſont pas plus rares dans ce pays-là qu'ils ne le ſont ailleurs. Mais par malheur cette apothéoſe a irrité des gens plus à craindre que les fanatiques, & qui ont ſenti que leurs places, leur crédit, leur pouvoir, ne leur vaudroient jamais de la part de la nation un hommage auſſi flatteur, qui n'étoit rendu qu'au génie & à la perſonne. Je ne connois, Sire, & tout Paris le diſoit en ce moment, je ne connois au monde qu'un

ſeul homme, qui arrivant en ce moment à Paris, eût partagé avec Mr de Voltaire l'enthouſiaſme & l'admiration publique, & cet homme, Sire, je le laiſſe à deviner à V. M.

Mr de Voltaire, qui continuoit à jouir tous les jours, & au ſpectacle, & à l'académie, & dans les rues même, de l'hommage de ſes concitoyens, tomba enfin très-ſérieuſement malade à la fin d'Avril, pour avoir pris dans un moment de travail pluſieurs taſſes de caffé qui augmentèrent la *ſtrangurie* ou difficulté d'uriner à laquelle il étoit ſujet: pour diminuer ſes douleurs, il prit des calmans; mais il doubla & tripla tellement la doſe, que l'opium lui monta à la tête, qui depuis ce moment n'a été libre que par petits intervalles. Je le voyois pourtant en cet état; il me reconnoiſſoit toujours, & me diſoit même quelques mots d'amitié, mais l'inſtant d'après il retomboit dans ſon accablement; car il étoit presque toujours aſſoupi; il ne ſe réveilloit que pour ſe plaindre, & pour dire qu'il étoit venu *mourir* à Paris. L'abbé Mignot ſon neveu, conſeiller au grand conſeil, alla trouver le curé de St Sulpice, qui lui dit que puisque Mr de Voltaire n'avoit pas

ſa tête, il étoit inutile qu'il l'allât voir, mais qu'il lui déclaroit, que ſi Mr de Voltaire ne faiſoit pas une réparation publique & ſolennelle, & dans le plus grand détail, du ſcandale qu'il avoit cauſé, il ne pouvoit *en conſcience* l'enterrer en terre ſainte. Le neveu eut beau lui répondre que ſon oncle, dans le moment où il jouiſſoit de toute ſa raiſon, avoit fait une profeſſion de foi, dont lui curé avoit reconnu l'authenticité, qu'il avoit toujours déſavoué les ouvrages qu'on lui imputoit, qu'il avoit cependant pouſſé la docilité pour les miniſtres de l'Égliſe jusqu'à déclarer que s'*il avoit cauſé du ſcandale, il en demandoit pardon;* le curé répondit que cela ne ſuffiſoit pas; que Mr de Voltaire étoit notoirement connu pour ennemi déclaré de la religion, & qu'il ne pouvoit, ſans ſe compromettre avec le clergé & avec Mr l'archevêque, lui accorder la ſépulture eccléſiaſtique. L'abbé Mignot le menaça de s'adreſſer au parlement pour avoir juſtice, qu'il eſpéroit d'obtenir avec les pièces authentiques qu'il avoit en main; le curé, qui ſe ſentoit appuyé, lui dit qu'il en étoit le maître; tous les amis de Mr de Voltaire étoient d'avis que ſa famille

employât les voies juridiques; on disoit hautement que les magistrats, qui avoient tant fait administrer & enterrer de jansénistes, ne pourroient en bonne justice refuser la même grâce à Mr de Voltaire, après la déclaration qu'il avoit faite: malgré ces représentations, la famille eut peur du parlement, qui n'aimant pas Mr de Voltaire à cause des épigrammes dont cette compagnie a souvent été l'objet dans ses ouvrages, auroit pu en cette occasion ne lui être pas favorable: le public ne pensoit pas ainsi, & soutenoit que le parlement auroit été forcé en cette circonstance par la voix publique, malgré toute la mauvaise volonté qu'il pouvoit avoir; il y avoit d'ailleurs un grand nombre de magistrats, surtout parmi les jeunes gens, & quelques uns même parmi les vieillards, qui paroissoient très-bien disposés. Malgré toutes ces représentations, la crainte des parens fut plus forte que la raison, & ils se sont tenus dans une inaction que le public a fort désapprouvée.

Le samedi 30 Mai, jour de la mort, l'abbé Gaultier, quelques heures avant ce fatal moment, offrit encore ses services, par une lettre qu'il écrivit à l'abbé Mignot; celui-ci

alla ſur le champ chercher l'abbé Gaultier & le curé de St Sulpice qui vinrent enſemble; le curé s'approcha du malade, & lui prononca le mot de *Jéſus-Chriſt;* à ce mot, Mr de Voltaire, qui étoit toujours dans l'aſſoupiſſement, ouvrit les yeux, & fit un geſte de la main comme pour renvoyer le curé, en diſant, *laiſſez-moi mourir en paix*; le curé, plus modéré en cette occaſion & plus raiſonnable qu'à lui n'appartenoit, ſe tourna vers ceux qui étoient préſens, & dit, *vous voyez bien, Meſſieurs, qu'il n'a pas ſa tête;* il l'avoit pourtant très-bien en ce moment, mais les aſſiſtans, comme vous croyez bien, Sire, n'eurent garde de contredire le curé. Ce capelan ſe retira enſuite, & dans les propos qu'il tint à la famille, il eut la maladreſſe de ſe déceler, & de prouver clairement que toute ſa conduite étoit une affaire de vanité. Il leur dit qu'on avoit *très-mal fait* d'appeler l'abbé Gaultier, que cet homme avoit *tout gâté*, qu'on auroit dû s'adreſſer à lui ſeul, curé du malade; qu'il l'auroit vu *en particulier & ſans témoins*, & qu'il auroit *tout arrangé*. Il perſiſta néanmoins à lui refuſer la ſépulture eccléſiaſtique, & donna ſeulement ſon conſen-

tement par écrit, que Mr de Voltaire fût porté ailleurs. Si la profeſſion de foi avoit été donnée directement au curé, il ſe ſeroit ſurement rendu plus facile; il auroit fait trophée de cette déclaration comme d'une victoire par lui remportée ſur le patriarche des incrédules; mais comme cette profeſſion avoit été donné à un pauvre galopin de prêtre, l'archevêque & le curé ont mieux aimé dire que cette déclaration étoit une moquerie, que de laiſſer au galopin l'honneur de la victoire.

Mr de Voltaire mourut le même jour à onze heures du ſoir, ayant encore proféré quelques mots, mais avec peine, & ayant marqué dans toute ſa maladie, autant que ſon état le lui permettoit, beaucoup de tranquillité d'ame, quoiqu'il parût regretter la vie. Je l'avois encore vu la veille de ſa mort, & ſur quelques mots d'amitié que je lui diſois, il me répondit en me ſerrant la main, *vous êtes ma conſolation.* Son état me fit tant de peine, & il avoit tant de difficulté à s'exprimer, même par monoſyllabes, que je n'eus pas la force de continuer à voir ce ſpectacle; l'image de ce grand homme mourant m'affecta ſi profondément, &

m'eſt reſtée ſi vivement dans la tête, qu'elle ne s'en effacera jamais. C'étoit pour moi l'objet des plus triſtes réflexions ſur le néant de la vie & de la gloire, & ſur le malheur de la condition humaine.

Il fut embaumé 24 heures après ſa mort, mis dans une voiture *en robe de chambre*, & conduit par l'abbé Mignot & quelques autres parens à l'abbaye de Scellières à 30 lieues de Paris, dont l'abbé Mignot eſt titulaire. Il y a été enterré le mardi 2 Juin en très-grande cérémonie, & avec un grand concours de tous les environs. Le prieur de l'abbaye, bon moine bénédictin, qui ne ſavoit rien de tout ce qui s'étoit paſſé à Paris, ne fit aucune difficulté de faire cette cérémonie, ſur le vu des pièces que l'abbé Mignot lui préſenta. Vingt quatre heures après, le mercredi 3, le prieur reçut une lettre de l'évêque de Troyes, dans le diocèſe duquel l'abbaye de Scellières eſt ſituée, & qui lui défendoit de procéder à l'inhumation, ſi elle n'étoit pas faite encore. Le prieur répondit à l'évêque par une lettre très-ferme & très-reſpectueuſe, dans laquelle il lui rendoit raiſon de ſa conduite, & ſe juſtifioit ſi bien, qu'on aſ-

ſure que ce prélat lui-même eſt convenu *qu'il n'y avoit rien à répondre.* Il paroît que cet évêque, qui dans le fond eſt un bon homme, mais gouverné par une ſœur dévote & fanatique, & pouſſé par l'archevêque de Paris, avoit fait contre ſon gré la démarche d'écrire au prieur de Scellières, & avoit pris ſes meſures pour que la lettre arrivât après l'inhumation. Ce pauvre diable de prieur, qu'on menaçoit de deſtituer, eſt accouru à Paris, a dit ſes raiſons, & on eſpère qu'il reſtera tranquille. On m'a aſſuré, ce qui pourroit bien être, que l'archevêque de Paris avoit fait conſulter un ſavant canoniſte, pour lui demander ſi Voltaire n'étoit pas dans le cas de l'exhumation, & que le canoniſte avoit répondu qu'on s'en gardât bien, & que rien ne ſeroit plus contraire aux règles. Ne croyez pas au reſte, Sire, pour l'honneur de la nation, que tous les dévots, & même tous les évêques approuvent la conduite abominable qu'on a tenue à l'égard de ce grand homme. Parmi pluſieurs prélats que je pourrois nommer à V. M., l'archevêque de Lyon, frère du Montazet qui a ſervi la dernière guerre dans les troupes autrichiennes, prélat qui ne

craint pas d'être accuſé de relâchement, puiſqu'il eſt regardé comme janſéniſte, a dit hautement qu'il ne comprenoit rien à la conduite du curé de St Sulpice & de l'archevêque de Paris; que rien n'étoit plus contraire aux lois & à l'uſage conſtant de l'Égliſe; qu'on ne devoit refuſer la ſépulture qu'à ceux qui étoient notoirement excommuniés, ou qui donnoient en mourant des témoignages formels d'impiété, ce que Mr de Voltaire n'avoit pas fait. Pluſieurs curés de Paris penſent de même, & ſurement l'auroient enterré, en dépit même de l'archevêque, s'il fût mort ſur leur paroiſſe. Le curé de St Étienne du Mont, entr'autres, a dit publiquement, qu'il l'auroit enterré dans ſon Égliſe entre *Racine* & *Paſcal*, qui en effet y ſont inhumés. Enfin toutes les perſonnes vraiment religieuſes, c'eſt à dire, qui ne font point de la dévotion une affaire de parti, & un moyen de faire parler d'elles & de jouer un rôle important, blâment unanimement le fanatiſme du curé & de l'archevêque.

Je ne parle point, Sire, de tout le reſte de la nation; je ne puis exprimer à V. M. à quel point elle eſt indignée de tout ce qui ſe paſſe,

& il ſeroit bien injuſte de la rendre reſponſable de toute cette infamie, qu'elle auroit empêchée & réprimée, ſi elle avoit le pouvoir en main. Les miniſtres qui ont ſouffert cette abomination déshonorante pour la France, & qui ont laiſſé les prêtres faire en cette occaſion ce qu'ils ont voulu, ne penſent pas au crédit & à la force qu'ils leur donnent en agiſſant ainſi, puisqu'ils ſe croiront déſormais les maîtres de donner ou de refuſer à leur gré la ſépulture. L'académie françoiſe n'a pu encore obtenir de faire pour Mr de Voltaire le ſervice qu'elle a coutume de faire pour tous les membres qu'elle perd; & peut-être, malgré ſes ſollicitations, elle n'obtiendra pas cette grâce, dont le refus eſt un nouvel outrage à la mémoire du grand homme que nous regrettons. Au reſte tous les gens de lettres lui rendent cette juſtice, que perſonne n'oſe ſe préſenter encore pour lui ſuccéder; & il y a tout lieu de croire que l'élection ne ſe fera pas ſitôt. Elle devroit ne ſe faire jamais, & mon avis, s'il étoit ſuivi, ſeroit de laiſſer la place vacante.

Voilà, Sire, le détail que V. M. m'a fait l'honneur de me demander. Quoique je n'aye

fait qu'obéir à ſes ordres, je crains pourtant d'avoir abuſé de la permiſſion qu'elle m'a donnée d'épancher mon cœur ſur ce triſte événement, & ſur les ſuites révoltantes qu'il a eues & qu'il a encore. V. M. croira-t-elle qu'on a fait la défenſe la plus rigoureuſe à tous les journaliſtes de dire un ſeul mot à l'honneur de Mr de Voltaire, qu'il ne leur eſt pas permis même de prononcer ſon nom; qu'on a défendu pendant près d'un mois aux comédiens de jouer aucune de ſes pièces & que cette défenſe vient à peine d'être levée? J'en aurois là-deſſus trop à dire, s'il n'étoit plus prudent de garder le ſilence. La lettre dont V. M. vient de m'honorer étoit bien néceſſaire à mon cœur, pour adoucir la douleur & l'indignation dans laquelle je ſuis plongé. Si j'avois vingt ans de moins, je quitterois ſans regret un pays où le génie eſt traité avec tant d'indignité, de ſon vivant & après ſa mort. Mais j'ai ſoixante ans, & je ſuis trop vieux pour déménager. Je me conſole au moins par l'intérêt que V. M. veut bien prendre à la perte que la littérature, la philoſophie, la France, & l'Europe même viennent de faire; je ne laiſſerai Sire, ignorer cet intérêt

intérêt à aucun de ceux qui ſont faits pour le connoître & pour le ſentir. Mr de Voltaire en étoit digne, j'oſe le dire, non ſeulement par ſon rare génie, mais par ſon admiration pour V. M.; vous étiez ſouvent, Sire, l'objet de nos entretiens, il chériſſoit & honoroit votre perſonne, & vous regardoit comme la reſſource & l'eſpérance de la vérité & de la raiſon. Il ſeroit digne de vous, Sire, de lui faire rendre dans votre capitale & dans votre académie les honneurs qu'on lui refuſe dans ſa patrie. C'eſt au plus grand Roi de l'Europe, à celui qui eſt fait pour ſervir aux autres d'exemple & de modèle, c'eſt à lui à honorer la mémoire de ce grand homme par quelque acte ſolennel, qui conſole la philoſophie, qui faſſe rougir la France, & qui confonde le fanatiſme. Vous avez, Sire, en ce moment, de trop grands intérêts à traiter, pour vous occuper d'un autre objet; mais V. M. vivra, elle jouira bientôt ſans doute de quelques momens de repos, & je prendrai la liberté de lui reparler pour lors de la perte que nous avons faite, de l'intérêt qu'elle veut bien y prendre, & de ce qu'elle peut faire pour la mémoire du génie qui n'eſt plus.

Je termine cette lettre, Sire, en offrant plus vivement que jamais à V. M. tous les vœux que je fais pour elle, tous ceux que la nation françoiſe fait en ce moment pour vous, pour votre conſervation, pour votre bonheur, pour votre gloire, pour vous voir l'arbitre & le ſauveur de l'Allemagne. Jamais V. M. n'a été plus chére & plus reſpectable à l'Europe.

Ces ſentimens, Sire, ſont plus que jamais gravés au fond de mon cœur, ainſi que la reconnoiſſance éternelle, l'admiration profonde, & la tendre vénération avec laquelle je ſerai juſqu'à mon dernier ſoupir &c.

A Paris, ce 1 Juillet 1778.

P. S. J'ai été, Sire, tellement occupé de Mr de Voltaire dans la lettre que je viens d'avoir l'honneur d'écrire à V. M., que j'ai presque oublié de lui parler d'une autre perte qu'elle vient de faire en la perſonne du reſpectable Milord Maréchal, dont V. M. honoroit la vertu, & qui mérite bien les regrets que vous lui donnez, par la tendre vénération qu'il avoit pour votre perſonne. On dit qu'il eſt mort avec la tranquillité la plus philoſophique, & je

n'en ſuis point ſurpris. Il m'honoroit de ſon amitié, & j'en ſentois tout le prix. Je perds tous les jours quelque ami, & on n'en refait plus à mon âge. Mais V. M. vit, & ſa vie me fait ſupporter la mienne.

J'oubliois de dire à V. M. que Mr de Voltaire, dans une des viſites que lui fit ſon curé, lui fit donner 25 louis pour les pauvres de ſa paroiſſe; le curé les prit, comme on dit, à *belles-baiſe-mains*, & n'en a pas moins refuſé de l'enterrer. On pouvoit lui dire comme *Chicaneau* au portier de ſon juge, qui reçoit la bourſe du plaideur & lui ferme la porte, *hé, rendez donc l'argent.* Mais l'Égliſe eſt comme l'antre du lion de la fable, *tout y entre & rien n'en ſort.*

J'oubliois encore, Sire, de dire à V. M. qu'un curé de Paris, dont on ne m'a pas appris le nom, interrogé par quelqu'un ſur la manière dont il ſe ſeroit conduit, ſi Mr de Voltaire étoit mort ſur ſa paroiſſe, avoit répondu: *je l'aurois fait enterrer ſolennellement, & je lui aurois fait faire une épitaphe, au bas de laquelle j'aurois mis ſa profeſſion de foi.* Voilà en effet, Sire, ce qu'auroit fait un homme d'eſprit, comme ce

curé l'eſt ſans doute. Cette épitaphe auroit été un trophée pour l'Égliſe, & pour la poſtérité un monument de la rétractation, réelle ou apparente, des *erreurs* de Mr de Voltaire. Il eſt inconcevable que le curé de St Sulpice & l'archevêque n'ayent pas penſé de la ſorte, & n'ayent pas vu tout l'avantage qu'ils pouvoient tirer de cette profeſſion de foi, au lieu de s'avouer eux-mêmes vaincus & perſiflés en la regardant comme dériſoire. Mais, Dieu-merci, les ennemis de la raiſon ſont auſſi bêtes que fanatiques; ils ſeroient trop à craindre, s'ils joignoient l'eſprit au crédit qu'on a la ſottiſe de leur accorder. Ils ont pourtant eu l'eſprit de perſuader à la plupart des rois, qu'ils ſont le ſoutien de leur autorité, & ils ont profité avec adreſſe de la ſottiſe de l'auteur du *ſyſtème de la nature*, qui a bêtement avancé cette abſurdité. Si ce mauvais philoſophe avoit lu l'hiſtoire eccléſiaſtique, il y auroit vu que les prêtres, bien loin d'être le ſoutien des rois, en ont été de tout temps les ennemis, qu'il n'a pas tenu à eux que la maiſon de Bourbon n'ait été privée du trône qui lui appartenoit légitimement, & que s'ils diſent aux rois que *leur puiſſance vient*

de Dieu, ce n'eſt pas qu'ils veuillent ſe ſoumettre à cette puiſſance, c'eſt au contraire pour ſoumettre les rois à la leur, puisqu'ils prétendent repréſenter Dieu ſur la terre.

Ce 2 Juillet 1778.

Second P. S. Je relis ma lettre, Sire, & je relis en même temps, pour la vingtième fois, la vôtre, que je relirai encore, & qui ſeroit bien digne d'être placée dans l'épitaphe de Voltaire au lieu de ſa profeſſion de foi. Je m'apperçois un peu tard que je n'ai pas répondu à l'article de cette excellente lettre, où V. M. dit que *peut-être le vieux patriarche vivroit encore, s'il étoit retourné à Ferney.* Hélas! Sire, je le crois comme vous, & je ſuis perſuadé que la vie fatigante & agitée qu'il a menée à Paris, a conſidérablement abrégé ſes jours. J'étois fort d'avis qu'il retournât à Ferney au commencement de la belle ſaiſon, & qu'il allât y jouir paiſiblement des hommages qu'il avoit reçus à Paris. Mais ſa nièce, qui s'ennuyoit à Ferney, l'en a détourné, & pluſieurs de ſes amis ont penſé de même, craignant que s'il retournoit jamais dans ſa retraite, les

prêtres n'obtinſſent un ordre qui l'obligeât d'y reſter. Ils avoient déjà cherché à lui faire une affaire ſur ſon retour à Paris, diſant qu'il y étoit venu ſans permiſſion; mais il a été bien vérifié qu'il n'avoit jamais eu de défenſe d'y venir, & on a pris le ſage parti de le laiſſer jouir tranquillement de ſa gloire. Pour moi, Sire, quand j'appris qu'il avoit formé presque ſubitement le deſſein de venir à Paris, & qu'il étoit déjà en route, j'en fus très-affligé, ne doutant pas qu'il ne vînt y chercher la perſécution & la mort. Je me ſuis trompé, à ma grande ſatisfaction, ſur le premier article, & ſon apothéoſe ſi brillante & ſi ſolennelle m'avoit conſolé de ſon voyage; mais malheureuſement je ne me ſuis pas trompé de même ſur les ſuites funeſtes & irréparables de ce voyage imprudent & précipité. Son médecin a dit que s'il étoit reſté à Ferney, il auroit pu vivre encore dix années. En effet le principe de la vie étoit ſi fort chez lui, que ſon agonie a été longue & douloureuſe. Il avoit encore à 84 ans tout le feu de ſa jeuneſſe; & dans une de nos aſſemblées de l'académie, où l'abbé Delille lui lut une traduction en vers d'une épître de Pope, Mr de Voltaire

nous étonna & nous enchanta tous par ſa préſence d'eſprit & ſa mémoire, ſe ſouvenant à chaque vers françois du vers correſpondant de Pope, qu'il n'avoit peut-être pas lu depuis trente années. Quoique ſa tragedie d'Irène ne vaille ni Zaïre ni Mahomet, elle eſt encore fort ſupérieure à toutes les tragédies qu'on nous donne aujourd'hui. On m'a dit que V. M. l'a fait demander à la famille, qui ſans doute ſe fera un plaiſir & un devoir de procurer cette lecture à V. M. Elle trouvera dans cette pièce de très-beaux vers, dignes du meilleur temps de l'auteur, quelques belles ſcènes, & un rôle de père qui eſt très-beau. Quand l'auteur eſt tombé malade, il alloit la faire imprimer, & ſe propoſoit de la dédier à l'académie.

Je demande encore une fois, Sire, mille pardons à V. M. d'avoir abuſé, comme j'ai fait de ſa patience & de ſon temps par cette énorme lettre, ou plutôt par ce volume; elle ne le lira pas, ſi, comme je n'en doute point, elle a quelque choſe de mieux à faire; elle jetera ce bavardage au feu, ſi, comme je le crains, ce bavardage l'ennuie; mais j'ai mieux aimé courir le risque de l'ennuyer, que de ne pas lui

donner cette foible preuve de mon zèle pour exécuter ſes ordres, & du plaiſir que je reſſens à faire ce que je crois pouvoir lui être agréable. C'eſt dans ces diſpoſitions que je la ſupplie de vouloir bien recevoir cette lettre, à la fin de laquelle je prends la liberté de lui renouveler encore tous les ſentimens de reconnoiſſance, d'admiration, & de profond reſpect avec lesquels je ſerai toute ma vie &c.

J'apprends en fermant cette lettre qu'un très-habile artiſte vient de faire en terre une esquiſſe parfaitement reſſemblante de celui que nous regrettons. Si V. M. en vouloit un marbre, je donnerois ſes ordres à cet artiſte.

A Paris, ce 3 Juillet 1778.

SIRE,

Les deux lettres du 22 & du 23 Juillet dont V. M. m'a honoré, ne me ſont parvenues qu'avant-hier, à trois ſemaines de date, & je ne

perds pas un moment pour répondre aux queſtions que V. M. me fait l'honneur de m'adreſſer ſur le grand homme que nous avons perdu.

Je ne crois pas qu'il ait dit au Maréchal de Richelieu le mot plaiſant qu'on lui attribue, *Ah! frère Caïn, tu m'as tué.* Je l'ai vu très-aſſidument dans le cours de ſa maladie; j'y ai trouvé pluſieurs fois le Maréchal, & je n'ai pas entendu ce mot. Sa famille, & tous ſes amis n'en ont aucune connoiſſance. Il eſt vrai que le mot eſt plaiſant, qu'il reſſemble bien à ceux qu'il diſoit ſouvent, & que le Maréchal reſſemble encore mieux à frère Caïn; mais il y a apparence que ce mot a été fait par quelqu'un qui croyoit, ce qui n'eſt pas vrai, que le patriarche s'étoit empoiſonné avec de l'opium que lui avoit donné le Maréchal; il lui en avoit bien donné en effet, mais la bouteille fut caſſée par la faute des domeſtiques, ſans qu'il en eût pris une goutte.

Il eſt très-ſûr que quelques jours avant ſa maladie, il prit beaucoup de caffé, pour travailler mieux à différentes choſes qu'il vouloit faire; les corrections de ſa tragédie étoient du nombre; il s'alluma le ſang, perdit le ſommeil,

ſouffrit beaucoup de ſa ſtrangurie, & pour ſe calmer, ſe bourra d'opium qu'il envoya chercher chez l'apothicaire, & qui vraiſemblablement a achevé de le tuer.

Dans le temps où il eſt tombé malade, je ſais qu'il travailloit ſur les prophéties de Daniel; mais j'ignore où il en étoit. Je ſuis ſûr auſſi qu'à la réquiſition de l'Impératrice de Ruſſie, il avoit déjà commencé quelques pages de ſon hiſtoire.

Sa famille s'eſt accommodée avec un libraire étranger pour ſes manuſcrits; mais comme ils ſont encore ſous le ſcellé à Ferney, on ne ſait s'il y en a beaucoup; on en doute; car il faiſoit imprimer à meſure qu'il compoſoit; il aimoit à jouir, & ne mettoit rien à fonds perdu.

L'Impératrice de Ruſſie vient d'acheter ſa bibliothèque qui eſt d'environ dix mille volumes, dont un grand nombre, dit-on, a des notes de ſa main. Cette princeſſe ſe propoſe de mettre cette bibliothèque dans un petit temple qu'elle fera conſtruire exprès, & au milieu duquel elle fera conſtruire un monument en ſon honneur.

Ce monument, Sire, ne vaudra pas l'Éloge que V. M. doit faire de ce grand homme. Cet Éloge rappellera un beau vers de Voltaire:

Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille.

Cet Éloge, Sire, ſera le ſignal de beaucoup d'autres, qui ne le vaudront pas, mais auxquels il ſervira de modèle; & les gens de lettres apporteront après vous le denier de la veuve. L'académie françoiſe ne penſe point encore à lui choiſir un ſucceſſeur; elle y eſt trop embarraſſée, elle tardera le plus qu'elle pourra; & ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que le ſucceſſeur de Voltaire ſera reçu par un prêtre, qui étoit directeur lorsque ce grand homme eſt mort. Ses confrères ſuppléeront de leur mieux à ce que ce capelan ne dira pas. Pourquoi faut-il qu'ils ayent la langue & les mains liées? Nous voulons toujours lui faire un ſervice, & nous n'eſpérons guères de l'obtenir; & chacun de nous peut dire, en parodiant un vers de l'opéra:

Ah! j'attendrai long-temps, *la meſſe* eſt loin encore.

Je ne ſais ſi j'ai eu l'honneur de mander à V. M. qu'un très-habile artiſte de ce pays-ci, nommé Houdon, déjà connu par pluſieurs beaux ouvrages, a fait en terre, en attendant le marbre, un magnifique buſte du patriarche, d'une reſſemblance parfaite. Il ſeroit digne d'être placé dans le cabinet de V. M., & donné par elle à l'académie de Berlin.

Voici quatre vers excellens qu'on a faits ſur lui:

Celui que dans Athène eût adoré la Grèce,
Que dans Rome à ſa table Auguſte eût fait aſſeoir,
Nos Céſars d'aujourd'hui n'ont pas voulu le voir,
Et Monſieur de Beaumont lui refuſe une meſſe.

Ce Monſieur de Beaumont eſt le digne archevêque fanatique, que Paris a le bonheur d'avoir.

Le déſir de répondre aux queſtions de V. M. m'a empêché, Sire, de lui parler en détail des vœux ardens que toute la France fait pour elle, de la gloire dont elle continue à ſe couvrir, de l'exemple qu'elle donne aux autres

ſouverains, & de toutes les qualités ſublimes qu'elle a déployées depuis ſix mois, comme négociateur, comme guerrier & comme Roi. Puiſſiez-vous donner encore long-temps de pareilles leçons aux *Céſars d'aujourd'hui.*

Je ſuis avec la plus profonde & la plus tendre vénération &c.

A Paris, ce 16 Août 1778, anniverſaire de la bataille de Lignitz.

SIRE,

J'ai reçu avec la plus vive reconnoiſſance, & pour la mémoire de mon illuſtre ami, & pour l'honneur des lettres, les expreſſions ſi douces & ſi conſolantes des ſentimens de V. M. pour ce grand homme, & de ſon amour pour les talens & le génie. Je voudrois pouvoir faire lire à toute l'Europe littéraire ce que V. M. me fait l'honneur de m'écrire à ce ſujet, & qui eſt ſi propre à encourager & à conſoler ceux qui cherchent comme elle, quoiqu'avec des talens bien inférieurs, à adoucir par la méditation & par l'étude les maux de la vie, les infirmités de

la nature humaine, les traverſes cauſées par la perſécution & la calomnie. J'attends avec la plus vive impatience le monument immortel que V. M. ſe propoſe d'ériger à la gloire de celui que nous pleurons. L'académie françoiſe vient de lui rendre des honneurs qu'elle n'avoit encore rendus à perſonne. Sur la propoſition que je lui en ai faite, & qui a été acceptée de tous mes confrères avec acclamation, elle a propoſé l'Éloge de Mr de Voltaire pour le ſujet du prix de poëſie qu'elle doit donner l'année prochaine; pour rendre ce prix plus conſidérable, j'ai prié l'académie d'accepter une ſomme de 600 livres qui doublera le prix, & qui eſt pour moi le denier de la veuve, & j'ai de plus donné à l'académie le buſte très-beau & très-reſſemblant de Mr de Voltaire, le ſeul que nous ayons encore dans notre ſalle d'aſſemblée; ce buſte à la vérité n'eſt qu'en terre, car je ne ſuis pas aſſez riche pour le donner en marbre; mais j'ai eu le plaiſir de le voir expoſé dans la ſalle d'aſſemblée à la ſéance publique du 25 Août, & honoré des applaudiſſemens & des larmes de toute l'aſſemblée. Je lus à la même ſéance l'Éloge de Crébillon, où je trou-

vai pluſieurs occaſions de parler de ſon illuſtre vainqueur, en rendant d'ailleurs juſtice au vaincu. Le public me parut ſatisfait de tout ce qui s'étoit paſſé dans cette ſéance, & j'eſpère que le prix propoſé aura l'approbation de V. M. Nous ne recevrons les pièces qu'au mois d'Août de l'année prochaine, mais ces pièces, Sire, ne vaudront pas votre proſe.

Je fais des vœux pour la fin de cette campagne, ſi fatigante, à ce qu'on m'écrit, pour V. M.; je fais plus de vœux encore pour voir finir cette guerre qu'il n'a pas tenu à elle d'éviter, & dont le motif la couvre de gloire. Puiſſe l'hiver prochain inſpirer à vos ennemis des diſpoſitions plus raiſonnables & plus pacifiques!

Mr de Catt remettra à V. M. un Éloge de la Motte qu'on m'a demandé pour un journal, & qui contient, à ce que je crois, un jugement ſain ſur les ouvrages de cet auteur. Je ſerois très-flatté que ce petit morceau méritât le ſuffrage de V. M.

Elle a dû recevoir, ou elle recevra bientôt un ouvrage très-ſavant de médecine, dont l'auteur, Mr Barthès, m'a prié de le mettre aux

pieds de V. M., & de lui demander le titre d'académicien de Berlin, dont il eſt digne par ſes talens & par ſes travaux.

Mr de Rougemont eſt en peine, ſi V. M. a reçu la dernière lettre qu'il a eu l'honneur de lui écrire, & déſiroit que V. M. voulût bien l'honorer d'un mot de réponſe. C'eſt un homme fort honnête, fort attaché à V. M., & très-digne de ſes bontés.

Je n'entretiendrai pas V. M. de toutes les ſottiſes qui ſe font, & qui ſe diſent, & qui ſe liſent, ou ne ſe liſent pas, dans le ſéjour que j'habite. Je lui apprendrai ſeulement qu'il y a des hommes aſſez vils (& par malheur pour eux en aſſez grand nombre) pour jeter les hauts cris ſur le ſujet de prix que l'académie a propoſé; que les curés de Paris ont voulu ſur cela préſenter requête au gouvernement, & que le gouvernement leur a impoſé ſilence.

Je ſuis avec la plus vive reconnoiſſance & le plus profond reſpect &c.

A Paris, ce 9 Octobre 1778.

SIRE,

SIRE,

Mr le Baron de Goltz a bien voulu ſe charger de faire parvenir à V. M. le foible monument que je viens d'ériger à la mémoire du vertueux & reſpectable Milord Maréchal. Je ſerois bien flatté que cet Éloge pût obtenir le ſuffrage de V. M.; j'ai tâché d'y peindre avec vérité le digne Milord qui en étoit l'objet, & j'aurai du moins la ſatisfaction, ſi je n'ai pas réuſſi, d'avoir exprimé dans cet Éloge les ſentimens de reſpect & d'admiration dont je ſuis pénétré depuis ſi long-temps pour le héros philoſophe qui honoroit de ſon amitié ce véritable ſage.

Je ne ſais ſi V. M. a reçu le volume de mes Éloges académiques, que j'ai adreſſé il y a trois mois à Mr de Catt; je n'ai point eu de nouvelles de ſon arrivée, quoique je n'aye pas perdu un moment pour envoyer ce volume à V. M., auſſitôt qu'il a paru. J'ai tâché, Sire, dans ces Éloges, de peindre & d'apprécier de mon mieux les talens des hommes dont j'avois à parler, & d'y mettre le plus de variété qu'il m'a été poſſible, relativement à leur gé-

nie & à leur caractère. Cet ouvrage a été reçu assez favorablement, mais les autres suffrages ne sont rien pour moi, si je n'ai pas le bonheur d'obtenir celui de V. M.

En lui envoyant l'Éloge de Milord Maréchal, j'ai eu l'honneur de lui écrire un mot, dans un moment où attaqué d'un accès de fièvre, je pouvois à peine tenir la plume. Je suis mieux en ce moment, quoique foible; depuis long-temps j'aspire au moment où je pourrai avoir l'honneur de faire compliment à V. M. sur la conclusion de la paix. Depuis long-temps les nouvelles publiques assurent que cette grande affaire va se terminer, & cependant elle ne paroît point encore finie; mais d'après tout ce que j'entends dire, je la crois assez avancée pour ne point douter en ce moment que l'Allemagne ne jouisse enfin bientôt d'un si grand bonheur. Elle en aura, Sire, toute l'obligation à V. M., qui se couvre en ce moment de gloire plus que jamais. Quelle vie, & quel règne, dit en ce moment toute l'Europe d'une voix unanime! jamais plus belle pièce n'eut un plus beau cinquième acte; puisse ce cinquième acte durer encore bien des

années! Je l'eſpère, Sire, autant que je le déſire, pour le bien de l'Europe, l'exemple des autres ſouverains, le bonheur de l'Allemagne, & enfin pour l'honneur de la philoſophie & des lettres. Elles ont beſoin plus que jamais d'avoir un chef & un protecteur tel que vous. Elles n'en ont point d'autres à eſpérer; mais vivez, Sire, & vous leur ſuffirez.

V. M. a fait aux manes de Voltaire un honneur qui efface tout celui qu'ils ont reçu. Je prends la liberté de lui envoyer un petit diſcours que j'ai prononcé à l'académie le jour de la réception de ſon ſucceſſeur. V. M. verra bien qu'à la fin de la page 10 j'ai voulu indiquer, mais à mots couverts, & qui ont été bien entendus par l'auditoire, le refus qu'on a fait à Voltaire & à Moliére de les enterrer l'un & l'autre dans ce que nous appelons *terre ſainte*, quoiqu'on ait fini par leur accorder cet honneur, mais à la vérité d'aſſez mauvaiſe grâce.

Je ne ſais ſi j'ai eu l'honneur de mander à V. M. qu'un trés-habile ſculpteur de l'académie, nommé Houdon, a fait un buſte de Voltaire qui eſt d'une reſſemblance & d'une exécution parfaite. Si V. M. déſiroit de l'avoir,

je la prie de me donner ſes ordres ſur cet objet, & je me ferois un devoir de les exécuter avec autant de zèle que de promptitude.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire l'aſſurance des ſentimens vrais & profonds que j'ai voués pour toute ma vie à V. M., de la vive reconnoiſſance que je lui dois, de l'admiration dont je ſuis pénétré pour elle, & de la tendre vénération avec laquelle je ſerai jusqu'à mon dernier ſoupir &c.

A Paris, ce 30 Avril 1779.

SIRE,

Lorsque j'eus l'honneur d'écrire ma dernière lettre à V. M., la paix qu'elle vient de donner avec tant de gloire à l'Allemagne étoit près de ſe conclure, & je crus dès ce moment pouvoir témoigner à V. M. toute la joie que je reſſentois d'un événement tout à la fois ſi heureux pour l'Europe, ſi précieux à ſes peuples, & ſi honorable pour elle. Je prends la liberté de lui renouveler aujourd'hui l'expreſſion des mêmes ſentimens, & d'une admiration que j'ai le

bonheur de partager aujourd'hui avec tous ceux qui entendent prononcer le nom de V. M. Cette admiration, Sire, eſt auſſi univerſelle que juſte, & jamais peut-être aucun monarque n'a été plus généralement l'objet de la vénération publique, que ne l'eſt en ce moment V. M. La France eſt peut-être de toutes les nations celle qui en donneroit à V M. les témoignages les plus vifs, tant l'enthouſiaſme que vous y excitez eſt prodigieux & univerſel. On a dit, je ne ſais pas pourquoi, que V. M. viendroit faire un tour à Paris. Elle y recevroit, j'oſe le dire, les honneurs du triomphe le plus complet dont elle ait jamais joui, & j'aurois le bonheur d'en être témoin avant de quitter ce triſte monde, qui dans cette circonſtance me paroîtroit à bien juſte titre le meilleur des mondes poſſibles. Mais je crains bien, Sire, qu'il ne me faille renoncer à ce doux eſpoir, ou plutôt à cette douce chimère, comme je ſuis obligé de renoncer, au moins pour cette année, au déſir que j'avois d'aller mettre encore une fois aux pieds de V. M. tous les ſentimens de reſpect & d'admiration dont je ſuis depuis ſi long-temps pénétré pour elle. La foibleſſe de ma ſanté, qui

devient plus grande de jour en jour, & qui ne me permet presque plus aucun travail d'esprit, & encore moins aucune fatigue de corps, me prive de cette satisfaction si chère à mon cœur. Je m'en console, Sire, autant qu'il est possible, en m'entretenant avec tout ce que je vois, de la gloire de V. M., en me rappelant sans cesse avec la plus vive reconnoissance les bontés dont elle m'honore depuis si long-temps, & surtout en apprenant que sa santé est meilleure que jamais, & promet encore long-temps à l'Europe l'exemple de sa vie, de sa gloire, de son génie & de ses vertus.

Je n'ose prier V. M. d'interrompre quelques momens ses précieuses occupations pour jeter les yeux sur le volume d'Éloges académiques que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Elle y verra du moins, si elle daigne l'ouvrir, les témoignages les plus sincères de la reconnoissance & de la vénération que je lui dois. Je ne sais par quelle fatalité elle a reçu ce volume si tard. J'ai eu l'honneur de le lui envoyer au moment même de l'impression; il est resté contre mon espérance trois mois entiers à Berlin, & n'a été remis à V. M. qu'au moment de son arrivée.

C'eſt trop tard pour ce que je lui dois, mais c'eſt peut-être encore trop tôt pour mon intérêt, & pour le jugement qu'elle portera de cette rapſodie, ſi elle daigne un moment s'en occuper.

V. M. ſait peut-être que l'académie françoiſe a propoſé l'Éloge de Voltaire pour le ſujet du prix de poëſie, & que j'ai eu le bonheur de rendre hommage en cette occaſion à la mémoire de mon ami, en augmentant ce prix du double. Nous allons lire & juger les pièces du concours; puiſſent-elles être dignes du ſujet! Il ne nous reſteroit plus, Sire, qu'un Éloge à propoſer après celui-là; je le laiſſe à deviner à V. M., & je voudrois bien que les circonſtances nous permiſſent d'offrir à nos poëtes un ſi beau ſujet d'exercer leurs talens.

V. M. me fait l'honneur de me parler du buſte de Voltaire. Ce buſte, Sire, eſt très-reſſemblant, fait par un ſculpteur très-habile, & digne d'orner le cabinet de V. M. & même la ſalle de ſon académie. Si V. M. a quelques ordres à me donner à ce ſujet, je les exécuterai avec autant de zèle que de plaiſir.

Nous ne ſommes pas, Sire, auſſi heureux que V. M., de jouir des douceurs de la paix;

nous nous contentons de la désirer & de l'attendre. Puisse-t-elle bientôt se rendre à nos vœux!

Je finis en demandant pardon à V. M. de l'avoir ennuyé si long-temps de mon verbiage, en lui renouvelant tous les vœux que je fais pour son bonheur, pour sa gloire, & pour sa conservation, & en mettant à ses pieds tous les sentimens d'admiration, de reconnoissance, & de vénération tendre & profonde avec lesquels je serai jusqu'au dernier jour de ma vie &c.

A Paris, ce 2 Juillet 1779.

SIRE,

J'arrive de la campagne, où j'ai été passer environ trois semaines pour me reposer d'un travail un peu forcé que les circonstances où je me suis trouvé m'avoient obligé de faire; & je n'ai rien de plus pressé en arrivant que de répondre à la lettre pleine de bonté dont V. M. m'a honoré, & dont je lui rends les plus humbles & les plus tendres actions de grâce. Je suis en même temps, Sire, & assez bon Fran-

çois, & assez sincèrement attaché à V. M., pour voir avec le plus grand plaisir les sentimens où elle est par rapport à notre ministère, & l'union qui paroît s'établir entre les deux cours. J'ai toujours pensé que l'alliance de la France avec V. M. étoit l'état naturel de l'une & de l'autre puissance, qu'elle n'avoit été pendant quelque temps interrompue que par la haine d'une femme qui vouloit se venger du juste mépris de V. M. pour elle, & par l'ambition d'un prêtre bel-esprit qui vouloit être Cardinal; & je vois avec grande joie qu'enfin la France peut dire comme Roxane:

Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

Les François, Sire, ne peuvent pas être vos ennemis, comme vous ne voulez pas être le leur. Indépendamment des intérêts politiques, l'admiration & le respect dont toute la nation est pénétrée pour V. M. est à un degré inexprimable, & on ne tarit point, Sire, sur les éloges qui sont dus à la conduite si ferme, si noble, si courageuse que V. M. vient de tenir dans l'affaire importante qui agitoit l'Allemagne. J'en

ai déjà tant parlé à V. M., que je crains en me répétant de paroître adulateur; mais, Sire, on n'a point d'adulation à ſe reprocher quand on eſt l'écho de la voix publique; & jamais elle n'a été ſi unanime & ſi énergique qu'elle l'eſt en ce moment ſur V. M. Quelle ſatisfaction n'aurois-je pas eue à lui exprimer moi-même tous ces ſentimens, ſi ma frêle machine m'avoit permis de m'expoſer aux fatigues d'un long & pénible voyage? Jamais, Sire, je n'ai éprouvé un plus grand déſir d'aller me mettre aux pieds de V. M.; mais j'ai craint de n'avoir pas la force d'arriver juſqu'à elle. Je ne puis cependant renoncer encore totalement à l'eſpérance de la voir & de l'entendre, & ſi dans l'état de foibleſſe où je ſuis, je trouvois quelque moment lucide, j'en profiterois à l'inſtant pour ſatisfaire mon cœur.

Nous venons, Sire, de donner à l'académie françoiſe le prix que nous avions propoſé pour l'Éloge de Voltaire, & que j'avois augmenté de 600 livres, pour honorer par le denier de la veuve la mémoire de mon illuſtre ami. La pièce de vers qui a remporté le prix eſt pleine de très-belles choſes; l'auteur n'a pas voulu

ſe nommer, & il a cédé la médaille à la pièce qui a eu l'*acceſſit*, & qui a beaucoup de mérite auſſi. On croit que cet anonyme eſt Mr de la Harpe.

L'académie françoiſe poſſède, Sire, le buſte de Voltaire dont j'ai eu l'honneur de vous parler. C'eſt moi qui le lui ai donné; mais comme je ne ſuis pas riche, je n'ai pu le donner qu'en terre cuite. V. M. l'aura en marbre quand elle le voudra; le buſte eſt de mille écus; elle pourra, ſi elle veut, me donner ſes ordres à ce ſujet; ils ſeront promptement exécutés. Elle pourroit même en faire deux, un pour elle, & un pour l'académie de Berlin, qui recevroit ſurement ce buſte avec tous les ſentimens dus au donateur & à l'original. J'oubliois de dire à V. M. que ce buſte eſt de deux manières, toutes deux très-reſſemblantes, l'une à l'antique avec la tête nue, l'autre avec la perruque, ce qui n'eſt pas ſi pittoresque, mais en même temps aide à la reſſemblance parfaite; & c'eſt de cette dernière manière que je l'ai donné à l'académie.

Vous n'avez que trop raiſon, Sire, ſur la décadence où tout eſt tombé, & ſur le grand

vide que laiſſe la mort de Voltaire; mais tel eſt le ſort des choſes humaines. Quand même notre littérature ſe remonteroit, je doute qu'elle puiſſe de long-temps produire un homme auſſi rare, & qui réuniſſe tant de talens à un ſi haut degré. Tant que Fréderic vivra, l'Europe pourra ſe conſoler d'avoir encore un grand homme. Vivez donc, Sire, jouiſſez long-temps de votre gloire, de l'admiration de l'Europe, & de la bénédiction de l'Allemagne.

Je ſuis avec la plus tendre vénération & la plus vive reconnoiſſance &c.

A Paris, ce 19 Septembre 1779.

SIRE,

J'ai été pendant quelques ſemaines dans la plus affligeante inquiétude de ne point recevoir de lettre de V. M. Pourquoi n'oſerois-je pas lui avouer ce ſentiment, dont le principe au moins ne ſauroit lui déplaire, puiſqu'il n'eſt dicté que par ma tendre vénération pour elle? Je ſavois par Mr le Baron de Goltz que V. M.

ſe portoit bien, & je m'affligeois de ſon long ſilence. Ce n'eſt pas, Sire, que je ne ſache très-bien que V. M. a beaucoup mieux à faire que de répondre aux rapſodies que je lui envoie; mais vos bontés, Sire, ſi accumulées ſur moi à tous égards, m'ont un peu *gâté*, permettez-moi cette expreſſion, & je ne puis plus me paſſer de recevoir au moins de temps en temps quelques lignes conſolantes, ſignées Fréderic. Enfin j'ai été bien agréablement tiré de mon inquiétude en recevant il y a quelques jours la charmante lettre de V. M. en date du 7 Octobre. Elle ne m'eſt arrivée qu'à plus de cinq ſemaines de date, parce que le paquet auquel elle étoit jointe n'a pas ſans doute été expédié par la poſte ordinaire. Je vous dois, Sire, les plus vives actions de grâces, & de cette lettre, & de ce paquet précieux à tous égards, tant par les choſes qu'il contient, que par la main reſpectable & chère qui m'a fait l'honneur de me l'envoyer. Je n'ai pas perdu un moment, Sire, pour lire & relire les deux excellens ouvrages que ce paquet renfermoit. Rien n'eſt à la fois plus piquant, plus philoſophique, & plus gai, que le *commentaire*

théologique & apoſtolique ſur la ſacrée prophétie de Barbe-bleue. Quand V. M. auroit paſſé ſa vie à lire Dom Calmet, & les autres abſurdes ſcoliaſtes, elle ne pourroit tourner plus finement & plus utilement pour la raiſon tant de ſottiſes en ridicule. Je ſuis vraiment affligé que cette excellente plaiſanterie philoſophique ne ſoit pas plus répandue à Paris, pour couvrir nos illuminés & nos fanatiques de toute l'ignominie dont ils ſont dignes. Je me promets bien au moins de la communiquer à tous nos ſages, & à ceux même qui ne le ſont pas. V. M. devroit bien, par charité *chrétienne*, & ſurtout *apoſtolique*, en envoyer un exemplaire à cet évêque du Puy, qu'elle a fait ſi bien parler. L'adreſſe de ce ſavant & éloquent prélat n'eſt plus au Puy, mais à Vienne en Dauphiné, dont on l'a fait archevêque, pour le récompenſer de ſes belles écritures en faveur de *** Le commentaire ſur Barbe-Bleue devroit lui valoir l'archevêché de Paris, ſi par la grâce de Dieu le ſiége étoit vacant. Mais nous avons bien l'air de conſerver encore long-temps Chriſtophe de Beaumont, pour la gloire divine & l'édification de l'Égliſe.

Je ne finirois point, Sire, sur le plaisir que m'a fait cette excellente plaisanterie, si je n'avois encore à parler à V. M. du second ouvrage que j'ai reçu en même temps, de ses excellentes lettres sur *l'amour de la patrie*, qui dans leur genre ne méritent pas moins d'éloges que le commentaire, mais des éloges d'une espèce bien différente. C'est un traité de morale patriotique, plein de sensibilité, d'éloquence, & d'une raison profonde, tel que Cicéron l'auroit pu faire. On ne peut rien dire sur cette intéressante matière de plus touchant à la fois & de plus solide. Ce livre seroit digne d'être mis entre les mains de la jeunesse, pour servir de base à une excellente éducation morale, & je ne saurois trop inviter V. M. à faire entrer cette lecture parmi les livres destinés à instruire les jeunes étudians de ses États, dans toutes les provinces & dans tous les ordres. Rien ne me paroît plus propre à faire de ces jeunes gens des citoyens zélés & vertueux. Voilà le vrai *catéchisme* qu'on devroit leur enseigner.

Je suis pourtant affligé, Sire, & j'ose espérer que V. M. me permettra de lui ouvrir mon

cœur à ce ſujet, que dans un livre où elle recommande l'amour ſi juſte & ſi naturel de la patrie, elle paroiſſe avoir voulu combattre ce qu'elle appelle les *encyclopédiſtes*. Je ne me rappelle point, Sire, qu'en aucun endroit de ce vaſte dictionnaire, on ait eu en même temps la ſottiſe & l'audace de combattre l'amour de la patrie; il eſt bien ſûr au moins que je ne l'aurois pas ſouffert, tout le temps que j'ai été à la tête de cet ouvrage. Il ſe peut que quelque prétendu *philoſophe* (car bien des faquins uſurpent aujourd'hui ce nom) ait imprimé dans une brochure ignorée des ſottiſes abſurdes contre le patriotiſme; mais croyez, Sire, que tous les philoſophes vraiment dignes de ce nom déſavoueroient cette brochure, s'ils la connoiſſoient, ou plutôt ſe rendroient aſſez de juſtice pour ne daigner pas même ſe juſtifier d'une imputation ſi injuſte. Je ne ſaurois trop, Sire, le répéter à V. M., ce ne ſont point les philoſophes, ce ſont les prêtres qui ſont les vrais ennemis de la patrie, des lois, du bon ordre, & de l'autorité légitime. Je ne ſerois pas embarraſſé de le démontrer, ſi j'avois trente ans de moins; mais j'en ai ſoixante & deux, & il faut finir

finir en paix, ſi je puis, le peu de jours qui me reſtent à vivre. Je voudrois ſurtout, Sire, ne point finir ces triſtes jours, ſans aller encore une fois mettre aux pieds de V. M. le tendre & reſpectueux hommage que je lui dois à tant de titres. Quoique ma ſanté s'affoibliſſe de jour en jour, quoique ma tête ne ſoit presque plus capable de rien, quoique je dorme & digère aſſez mal, je ne puis renoncer tout à fait à la douce eſpérance d'entendre encore V. M., comme ces dévots qui ſe flattent d'entrer un jour en paradis pour y voir Dieu face à face. Que ce Dieu me donne ou me rende un peu de force, & j'en profiterai avec l'ardeur d'un *bienheureux* pour renouveler à V. M. les expreſſions les plus vives de tous les ſentimens d'admiration, de reconnoiſſance, & de vénération tendre & profonde avec lesquels je ſerai jusqu'au dernier ſoupir &c.

A Paris, ce 19 Novembre 1779.

SIRE,

Je commence, comme je le dois, cette lettre, & la réponſe que je dois à V. M. par l'objet

qui m'intéreſſe le plus vivement, par les vœux ardens que je fais pour elle, pour ſa gloire, pour ſon bonheur, pour ſa conſervation & pour une ſanté ſi précieuſe à ſes peuples, à l'Europe dont elle aſſure le repos, &, ſi j'oſe me nommer, à moi qui lui ſuis depuis plus de trente ans ſi reſpectueuſement & ſi tendrement attaché. V. M. achéve actuellement la quarantième année du plus beau règne dont l'hiſtoire faſſe mention. Puiſſiez-vous, Sire, en régner quarante autres encore! Puiſſiez-vous entendre long-temps les bénédictions dont l'Allemagne comble V. M., & les expreſſions ſi vives de l'admiration que vous inſpirez à toute l'Europe! J'avois appris déjà par les nouvelles publiques l'accès de goutte que V. M. a ſouffert, & je voudrois que les mêmes euſſent appris à l'Europe & à ſes Rois ce que j'ai ſu par Mr le Baron de Grimm, que V. M. ne pouvant écrire de la main droite, avoit pris le parti d'écrire de la gauche, afin que ſes affaires n'en ſouffriſſent pas. Quelle reſpectable activité, Sire, & qu'elle eſt digne d'admiration, quand elle a, comme la vôtre, le bien de ſes ſujets pour unique objet! Mr de la Haye de Launay, qui eſt

ici, & qui vient quelquefois chez moi à des heures où j'y raſſemble une ſociété choiſie d'admirateurs de V. M., nous a tous enchantés par le récit qu'il nous a fait des actes de bienfaiſance, de juſtice, de providence, ſi je l'oſe dire, qui rempliſſent tous les jours de votre vie. V. M. croit que ſa goutte à la main droite a été une punition divine du très-plaiſant & très-philoſophique commentaire ſur la Barbe-bleue, que cette main a eu l'impiété d'écrire. Je prends la liberté, Sire, de recommander les prêtres, les théologiens, & toutes les ſottiſes qu'ils débitent, à la main gauche de V. M., quand ſa main droite ſera hors d'état de les foudroyer. Ils ſont d'autant plus faits pour être battus par un Roi philoſophe, qu'ils deviennent de jour en jour pires que jamais. Ils refuſent actuellement à l'académie françoiſe la ſatisfaction de rendre à la mémoire du grand Voltaire les honneurs funèbres, & le gouvernement, qui les hait & qui les mépriſe, paroît appuyer, j'ignore par quelle raiſon, ce trait de fanatiſme. Heureuſement les manes de ce grand homme ont été honorés bien dignement par l'éloquent & touchant Éloge que

V. M. en a fait, & qui vaut mieux que tous les ſervices funèbres, quand même notre St père le Pape ſeroit célébrant. Je prends la liberté d'inviter de nouveau V. M. à faire l'acquiſition du buſte de marbre de cet homme ſi rare; & je ne puis me diſpenſer de lui dire combien j'ai été touché de ce qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire à ce ſujet, en remettant cette dépenſe à l'année prochaine. Ce trait d'économie vraiment royale, Sire, a enchanté tous ceux à qui je l'ai raconté. Ils ont fait des vœux ainſi que moi, pour que les autres ſouverains imitaſſent cet exemple, en mettant dans leur dépenſe un ordre & une attention ſi néceſſaires au bien de leurs ſujets.

Vous avez, Sire, très-éloquemment & très-ſolidement réfuté, dans votre excellent ouvrage ſur l'amour de la patrie, les aſſertions abominables que vous aſſurez avoir lues dans un des mauvais livres qui ont paru en même temps que le déteſtable *Syſtème de la nature*. Mais croyez, Sire, que ni ce *ſyſtème*, ni aucun de ces mauvais livres, n'eſt l'ouvrage d'un véritable philoſophe, ni même d'aucun écrivain digne de ce nom. Il eſt fâcheux pour les hon-

nêtes gens qui ont travaillé à l'encyclopédie, qu'on mette ſur leur compte toutes les inepties qui paroiſſent, & qu'on donne le nom d'*encyclopédiſtes* aux ennemis de la patrie. Hélas, Sire, ſi je n'avois pas aimé la mienne, je ſerois depuis long-temps auprès de V. M.! J'aime encore cette patrie, quoiqu'on m'y accable d'outrages, auxquels je ſuis à la vérité peu ſenſible, mais que le gouvernement, j'ignore par quel ſublime motif, non ſeulement permet, mais encourage & récompenſe. C'eſt là le prix qu'il me donne des ſacrifices que j'ai faits à mon pays, & de 45 années de travail, ſans que j'aye mérité jamais aucun reproche comme citoyen, ni dans mes écrits, ni dans ma conduite. Les bontés dont V. M. me comble, me dédommagent de cette injuſtice. Que ne puis-je aller encore jouir auprès d'elle de ces mêmes bontés? Mais ſi je ne renonce pas à ce projet, je n'oſe abſolument le former, tant ma ſanté eſt foible, variable & chancelante. Je redouble de ménagemens pour elle, & je profiterai, s'il m'eſt poſſible, du premier moment qu'elle pourra me laiſſer pour aller mettre encore une fois aux pieds de V. M. tous les ſen-

timens dont mon cœur eſt depuis ſi long-temps rempli.

Mr de Catt veut bien, Sire, mettre ſous les yeux de V. M. le mémoire d'un pauvre curé, qui ſe dit perſécuté par un évêque fanatique, & qui implore les bontés & la protection de V. M. Je lui ai promis que V. M. lui feroit juſtice, s'il la méritoit, & je la prie de vouloir bien me faire paſſer ſa réponſe par Mr de Catt.

Je ſuis, & ſerai cette année, comme toutes les autres, avec la plus tendre vénération & la plus vive reconnoiſſance &c.

A Paris, ce 27 Décembre 1779.

SIRE,

Les deux lettres que j'ai reçues de V. M. à peu de jours l'une de l'autre, & qui ont été aſſez long-temps en route, (car je ne les ai eues qu'à trois ſemaines de date,) ſont venues bien à propos pour calmer l'inquiétude où m'avoient mis des propos haſardés & indiſcrets ſur la ſanté de V. M. Mr le Baron de Goltz m'avoit, il eſt vrai, fort raſſuré, en me certi-

fiant le peu de fondement de ces mauvaiſes nouvelles. Mais, Sire, on craint d'autant plus qu'on aime davantage; & j'avois beſoin que V. M. m'aſſurât elle-même de ſon état, non ſeulement en daignant entrer avec moi dans quelque détail ſur un ſujet qui m'intéreſſe ſi vivement, mais en m'écrivant deux lettres, dont l'une par ſon extrême gaieté, & l'autre par ſa philoſophie, pleine à la fois de ſenſibilité & de force, ne peuvent être l'ouvrage d'un malade. Conſervez, Sire, long-temps encore cette ſanté ſi précieuſe à tant d'hommes, & ſi redoutable aux ennemis de la paix. Des hommes tels que vous devroient être immortels, & c'eſt un des malheurs de l'humanité que de les perdre.

Je n'ai reçu que depuis très-peu de jours les ſix exemplaires que V. M. a bien voulu m'envoyer du très-plaiſant & très-philoſophique commentaire ſur la Barbe-bleue, & je les ai donnés à des hommes dignes de recevoir ce préſent & d'en ſentir le prix, admirateurs, ainſi que moi, de V. M., & qui ſans la connoître autrement que par la renommée, lui ſont presque auſſi dévoués que je le ſuis. J'ai relu, Sire, il y a peu de jours, cet excellent com-

mentaire, & j'ai été étonné qu'une idée tout à la fois ſi heureuſe & ſi naturelle pour ſe moquer de tout ce que le ſot peuple encenſe, ne fût encore venue à perſonne. Car il eſt bien évident que tous les commentaires ſur Iſaïe, Ézéchiel, & Baruch, ne ſont pas plus clairs que le vôtre, & ſont beaucoup moins plaiſans. Oh! que ſi la preſſe étoit un peu plus libre en France, j'aurois fait un bon article de ce commentaire pour l'un de nos journaux, quoiqu'à vous dire le vrai, Sire, il y a bien peu de journaux qui ſoient dignes d'un tel morceau, par toutes les ſottiſes qu'ils renferment. Si je ne puis pas faire connoître cet ouvrage aux Welches, je le ferai connoître du moins à tous ceux qui ſont dignes de le lire & dont le nombre s'augmente de jour en jour, grâce à l'exemple que V. M. donne à l'Europe du plus profond mépris pour toutes les ſuperſtitions humaines. V. M. a bien raiſon d'être indignée du traitement que ces ſuperſtitions ont valu en France à la mémoire de Voltaire; j'oſerois vous propoſer, Sire, une petite réparation qui mortifieroit un peu les fanatiques; ce ſeroit de lui faire faire dans l'égliſe catholique de Berlin le ſervice fu-

nèbre que nos prélats welches lui ont refuſé. On vient encore d'inſulter ſa mémoire d'une manière indécente dans un plaidoyer fait au parlement de Rouen par un conſeiller au parlement de Paris. Nos parlemens, Sire, ſont plus plats & plus ignorans que la ſorbonne, & c'eſt aſſurément beaucoup dire.

Mr de Launay, qui compte partir inceſſamment pour aller rendre compte à V. M. de tout ce qu'il a vu de bon & de mauvais dans ce pays, eſt venu pluſieurs fois à des aſſemblées où je réunis trois fois par ſemaine les gens de lettres & les gens du monde les plus inſtruits; & il pourra dire à V. M. qu'il n'y a pas une ſeule de ces converſations où chacun n'exprime, avec autant de force que d'intérêt, les ſentimens d'admiration & de reſpect dont il eſt pénétré pour vous. Vous venez, Sire, de nourrir encore des ſentimens ſi juſtes par les belles ordonnances que vous avez rendues en dernier lieu pour l'adminiſtration de la juſtice, & que les plus ſages législateurs auroient enviées à V. M. Que feriez-vous, Sire, de tant de juges françois, bien convaincus non pas ſeulement d'avoir vexé, comme ceux de Kuſtrin, un mal-

heureux payſan, mais d'avoir fait périr des innocens dans les ſupplices? Auſſi me revient-il que quelques uns de nos Cannibales parlementaires trouvent bien *rigoureuſe*, (car ils n'oſent pas ſe ſervir d'un autre mot,) la punition que V. M. a faite de ſes magiſtrats prévaricateurs. Leur cenſure eſt un éloge de plus.

Un homme de lettres de beaucoup d'eſprit, Mr de Rulhière, qui a eu l'honneur il y a trois ou quatre ans de faire ſa cour à V. M., & qui eſt auteur d'une relation très-curieuſe & très-bien écrite de la cataſtrophe de Pierre III, s'occupe depuis pluſieurs années d'une hiſtoire de la révolution de Pologne, & du partage de ce pays. Comme il a ſurtout à cœur de dire la vérité, & par conſéquent d'exprimer dans cet ouvrage les juſtes ſentimens d'admiration dont il eſt pénétré pour V. M., il m'a prié, Sire, de vous demander s'il n'y auroit point d'indiſcrétion à témoigner à V. M. le déſir qu'il auroit qu'elle voulût bien lui procurer ſur cet important événement des mémoires dont il ſentiroit tout le prix, & dont il feroit le plus intéreſſant uſage, en ſe ſoumettant d'ailleurs aux conditions que V. M. pourroit exiger. Il attend,

Sire, avec la plus grande impatience, ce que V. M. voudra bien me répondre à ce ſujet.

Je ſuis avec les ſentimens profonds & tendres de reſpect, d'admiration, & de reconnoiſſance que-je vous ai voués depuis près de quarante ans &c.

A Paris, ce 29 Février 1780.

SIRE,

Je ne puis répéter trop ſouvent & avec trop de plaiſir à V. M. que ſes lettres ſont la meilleure réponſe à ceux qui voudroient croire les bruits qu'on a répandus ſur ſa ſanté. Celle qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire du 26 Mars eſt de la gaieté la plus piquante & la plus vraie; ſes converſations avec le docteur de ſorbonne dont elle a appris la théologie, mériteroient bien d'être lues à la ſacrée faculté; je ſuis ſeulement étonné que V. M., qui a dans la tête de ſi grandes & de ſi excellentes choſes, & en ſi grand nombre, y trouve encore de la place pour loger les billeveſées ſorbonniques. J'eſpère qu'elles nous vaudront quelque nouveau

commentaire ſur *Cendrillon*, ou ſur la *belle au bois dormant.*

En attendant ce nouveau commentaire, approuvé par la ſainte inquiſition, comme il ne peut manquer de l'être, je ne puis trop conjurer V. M. de faire rendre aux manes de Voltaire, dans l'Égliſe catholique de Berlin, les honneurs funèbres que les Welches s'obſtinent à lui refuſer. Je ſais que par tout pays la ſéquelle ſacerdotale de toutes les religions le regarde comme un athée, que cependant il n'étoit pas; mais je ſais auſſi que par tout pays la ſéquelle ſacerdotale eſt faite pour obéir à des princes tels que vous, ſurtout quand ils ne demanderont qu'une choſe juſte, & conforme à tout ce que les docteurs appellent canons de l'Égliſe. Il ſuffira, pour mettre là-deſſus leur conſcience en repos, que V. M. leur mette ſous les yeux les papiers que je joins à cettre lettre. Ils ſont ſignés & certifiés vrais de deux neveux de Mr de Voltaire, dont l'un, qui eſt Mr l'abbé Mignot, eſt Conſeiller au grand conſeil, & l'autre, qui eſt Mr d'Hornoy, eſt Conſeiller au parlement, & l'un & l'autre très-conſidérés dans leurs compagnies. Vos prêtres catholi-

ques verront dans la première pièce No 1, le détail de tout ce qui s'eſt paſſé dans la dernière maladie de ce grand homme, & la preuve de l'injuſtice qu'on a commiſe, d'après les règles reçues, en lui refuſant la ſépulture à Paris, & un ſervice funèbre. J'oſe me flatter que ſi V. M., qui n'a pas le temps d'entrer dans ces détails, veut charger un homme raiſonnable de lire & d'examiner ces papiers, il conviendra, quelque bon catholique qu'il puiſſe être, que les prêtres de l'Égliſe romaine ne peuvent refuſer ce ſervice. V. M. combleroit de joie, par cette nouvelle marque d'honneur rendue à la mémoire de Voltaire, tous les amis & admirateurs de ce grand homme; & j'en ſerois pénétré en particulier de la plus vive reconnoiſſance. Je dois ajouter que les neveux de Mr de Voltaire, de qui je tiens ces différentes pièces, prient inſtamment V. M. de ne point ſouffrir qu'on les rende publiques; ils ne veulent que mettre V. M. en état de prouver aux catholiques allemands, qu'ils peuvent, ſans bleſſer *leur conſcience*, prier Dieu pour celui qui a fait tant de beaux ouvrages & de belles actions. J'attends, Sire, & ils attendent comme moi

avec impatience, ce que V. M. voudra bien ordonner à ce ſujet. J'attends auſſi ſes ordres au ſujet du buſte de marbre très-reſſemblant, dont elle m'a paru vouloir faire l'aquiſition cette année. C'eſt un très-bel ouvrage, dont le prix n'eſt que de 3,000 livres de France, & que le ſculpteur ſe chargeroit de faire parvenir ſûrement à Potsdam.

Mr de Rulhière, à qui j'ai lu l'endroit de la lettre de V. M. qui le regarde, en eſt pénétré de reconnoiſſance, & fera uſage dans ſon hiſtoire de la révolution de Pologne, de ce peu de lignes, qui lui ont paru bien précieuſes & bien eſſentielles.

Un ſénéchal de Corlay en baſſe Bretagne vient de m'adreſſer des vers pour V. M., qu'il me prie de lui faire parvenir. Le nom du poëte eſt Georgelin; c'eſt un homme de robe, qui loue V. M. d'avoir appris leur devoir à des magiſtrats. Ainſi ſon hommage n'eſt pas ſuſpect.

Fréderic réunit tous les droits à la gloire,
Il offre en chaque genre un modèle nouveau;

Comme il ſait en ſon camp enchaîner la victoire,
Il ſait chérir la paix, même jusqu'au barreau.

Je ne parle point à V. M. de l'état de ma frêle machine. Mr de Catt pourra, ſi elle le permet, l'ennuyer de ces détails. Je me conſole en ſachant que V. M. ſe porte bien, & en me flattant de la précéder aux ſombres bords long-temps avant qu'elle y arrive. Puiſſé-je, Sire, y voir V. M. le plus tard poſſible, & puiſſe la deſtinée qui préſide aux jours des grands hommes, prolonger encore long-temps les vôtres!

Je ſuis avec la plus profonde & la plus tendre vénération &c.

A Paris, ce 14 Avril 1780.

SIRE,

J'écris à Mr de Catt le malheureux & ennuyeux détail de ma ſituation phyſique & morale; il en rendra compte à V. M., & ne lui exprimera pas auſſi vivement que je la ſens ma profonde douleur de ne pouvoir aller mettre à ſes pieds

tous les ſentimens que je lui dois & que je lui ai voués jusqu'à la mort. Quoique mes peines de corps & d'eſprit ne ſoient pas auſſi grandes que celles que V. M. a tant de fois eſſuyées, & auxquelles elle a réſiſté avec un courage & une patience ſi héroïques, j'aurois pourtant beſoin, Sire, avec ma foible & frêle machine, d'une partie au moins de ce courage, étant accablé de triſteſſe de ne pouvoir en ce moment faire un voyage que je déſire en ce moment plus que jamais, & qui ſeroit plus que jamais néceſſaire à mon ame abbattue & flétrie. Il faut avec douleur ſe ſoumettre à ſa deſtinée, & ajouter ce nouveau chagrin à ceux que j'ai déjà éprouvés plus d'une fois dans ce meilleur des mondes poſſibles. Pourquoi faut-il que je ſois privé par une indiſpoſition douloureuſe & dangereuſe de la douce conſolation d'aller porter à V. M., non ſeulement ma tendre vénération, ma reconnoiſſance profonde, & mon admiration plus vive que jamais, mais l'attachement & le reſpect que toute la France a pour elle, & dont je voudrois qu'elle pût être témoin! Ces ſentimens, Sire, augmenteront encore, ſi l'on apprend ici que V. M. ait fait rendre les hon-

honneurs funèbres au grand homme à qui nos prêtres les ont ſi indignement refuſés. Il eſt bien étrange que notre gouvernement ait ſouffert cette infamie, & qu'on laiſſe à ces fanatiques la licence de flétrir, autant qu'il eſt en eux, la mémoire des hommes qui ont le plus illuſtré la nation. Je me flatte, d'aprés l'eſpérance que V. M. a bien voulu m'en donner, que le 30 Mai, dernier jour anniverſaire de la mort de ce grand homme (qui depuis deux ans n'exiſte plus) ſon ſervice ſolennel aura été célébré d'une manière digne du héros & du philoſophe qui en aura donné l'ordre & fait les frais. Nous avons ici actuellement une aſſemblée du clergé, à qui Mr Necker, notre Sully & notre Colbert, ſe prépare à demander beaucoup d'argent qu'il faudra bien donner; je m'imagine qu'elle ſera bien irritée du ſervice de Voltaire & je me flatte que c'eſt l'intention de V. M. Je ne lui en épargnerai (je veux dire au clergé) aucun des détails qui pourront humilier ſon orgueil & ſon fanatiſme.

Nous ſommes ici dans l'attente la plus impatiente du ſuccés de cette troiſième campagne, ſurtout en Amérique. L'inſolence & la

piraterie angloiſe révoltent toutes les nations de l'Europe; la déclaration que vient de faire l'Impératrice de Ruſſie a ſatisfait tous les François, & tous les François ſont perſuadés que V. M. a eu bonne part à cette démarche noble & ferme de la Ruſſie. On voit avec plaiſir que ces inſolens Anglois, qui ne reſpectent rien, reſpectent pourtant jusqu'ici le pavillon de V. M.; mais on n'eſt point ſurpris qu'ils vous diſtinguent & vous redoutent. V. M. a fait depuis quarante ans de règne tout ce qu'il faut pour ſe faire reſpecter de ſes amis & de ſes ennemis. Toute la France voit avec plaiſir que l'ancien ſyſtème d'alliance & d'union reprend le deſſus, que nous nous ſommes rapprochés de l'allié naturel, & ſurtout de l'allié puiſſant & reſpectable que nous avions en vous; & dans cette confiance on n'eſt guère effrayé de l'entrevue que l'Empereur & l'Impératrice de Ruſſie ont dû avoir à Mohilow. On ſe flatte qu'elle ne troublera point la paix de l'Europe, qui a ſi grand beſoin de repos, & que l'Europe ſera encore redevable à V. M. de ce nouveau bienfait.

V. M. aura, comme je l'eſpère, le buſte de Voltaire vers la fin de Septembre ou le com-

mencement d'Octobre; il ſeroit déjà commencé, ſans un embarras où eſt le ſculpteur, & où je ſuis avec lui, par rapport à la forme qu'il faut donner à la tête. Je n'ennuierai point V. M. de ce détail; Mr de Catt lui en rendra compte, & me fera parvenir ſes ordres. Dès qu'ils ſeront arrivés, le ſculpteur travaillera ſans relâche. J'oſe répondre d'avance à V. M. qu'elle ſera très-ſatisfaite, & du travail & de la reſſemblance.

On prépare une nouvelle édition des ouvrages de cet homme ſi illuſtre & ſi précieux aux lettres & à la raiſon. Elle ſera magnifiquement imprimée, prodigieuſement enrichie, &, comme V. M. le penſe bien, imprimée en pays étranger, grâce aux clameurs des fanatiques françois, le fléau perpétuel de toute lumière & de tout bien. On aſſure d'ailleurs que cette édition ſera faite avec ſoin, & revue par des hommes de mérite, à qui la mémoire & les ouvrages de Voltaire ſont chers. Elle devroit être, Sire, imprimée chez vous, & ſous les auſpices de V. M., pour réunir dans le frontiſpice les deux noms les plus illuſtres de notre ſiècle.

Je ſuis avec le plus profond & le plus tendre reſpect &c.

A Paris, ce 8 Juin 1780.

SIRE,

Quelque déſolé que je ſois de ne pouvoir aller mettre aux pieds de V. M. tous les ſentimens dont je ſuis pénétré pour elle, la lettre dont elle vient de m'honorer a augmenté, s'il eſt poſſible, l'affliction profonde que j'en reſſens. Le détail plein de bonté où V. M. veut bien entrer ſur mon état, excite en moi la plus vive & la plus juſte reconnoiſſance. Elle me propoſe le remède anglois, que je prendrois bien volontiers, malgré la guerre que cette nation nous fait, ſi je croyois que ce remède pût me convenir; mais outre qu'il eſt, dit-on, fort contraire à l'eſtomac, & que l'eſtomac dans ma frêle machine ne vaut guère mieux que la veſſie, il me paroît aujourd'hui bien aſſuré, d'après des conſultations que j'ai faites, que mon mal n'eſt point la pierre; que c'eſt un genre de calcul tout différent, qui tient à la chaleur de mon ſang, & ſurtout à celle de

la ſaiſon, qui diminue quand le temps ſe refroidit, qui même pendant l'hiver eſt presque nul, qui augmente quand le temps ſe réchauffe, & ſurtout quand mes reins ſont réchauffés, & dont le vrai remède ſont les bains, les alimens rafraîchiſſans, le repos, & la précaution de ne pas aller trop long-temps en voiture. Je joins à cela, à mon grand regret, la privation presque entière de travail, & j'en ſuis d'autant plus affligé, que n'ayant plus ici aucun objet de liaiſon, d'intérêt & de ſociété, depuis la perte que j'ai faite il y a quatre ans, le travail & l'étude ſont à peu près la ſeule reſſource dont je puis uſer. Auſſi je commence pour mon malheur à connoître l'ennui, que j'avois ignoré jusqu'à ce moment; & cette ſituation, jointe à pluſieurs ſujets de déſagrément que j'éprouve dans ma triſte patrie, me feroit déſirer plus que jamais le mouvement & la diſtraction dont je ſuis forcé de me priver, grâce à mes reins. Si j'ai jamais déſiré, Sire, d'aller paſſer quelques momens auprès de vous, c'eſt aſſurément aujourd'hui, ſans les malheureuſes raiſons qui m'en empêchent; & comme aucun motif d'affection ni de plaiſir ne me retient ici, V. M.

peut être bien ſûre que je ne lui ferois pas un grand ſacrifice en me privant pour quelque mois de l'eau bourbeuſe de la Seine, de nos triſtes promenades, & de nos très-médiocres ſpectacles. Mais puisqu'Eſculape & la deſtinée ne le veulent pas, il faut me ſoumettre à mon triſte ſort. Si ma tendre vénération pour V. M. en eſt très-affligée, mon amour propre s'en conſole peut-être un peu, par la crainte que j'aurois de paroître à V. M. fort au deſſous de ce qu'elle m'a vu il y a 17 ans, quoiqu'à dire vrai, je ne ſois pas tombé de bien haut; mais je me ſens déchu, & tout prêt à déchoir encore.

J'ennuie trop long-temps V. M. de ce détail, & j'aime mieux lui parler du plaiſir que m'a fait le ſervice de Voltaire; tous les gens qui aiment & qui révèrent ici ſa mémoire, c'eſt à dire, tout Paris, à l'exception peut-être de l'aſſemblée du clergé, ont été enchantés du détail qu'on leur a fait de cette pieuſe & auguſte cérémonie. Nous ſommes bien ſurs à préſent que Voltaire a pour le moins un pied en paradis. Il ne manqueroit plus, Sire, aux honneurs de toute eſpèce que V. M. lui a fait rendre, que de lui élever dans l'égliſe de Berlin

un monument, où il ſeroit repréſenté ſe proſternant devant le père éternel, & foulant aux pieds le fanatiſme. L'épigramme ſeroit excellente, & le ſculpteur Taſſart pourroit exécuter cette idée ſous les yeux & d'après les vues de V. M. On travaille actuellement au buſte de ce grand homme à la françoiſe, tel que V. M. le déſire, & j'eſpère qu'il ſera prêt dans deux mois au plus tard.

Je joins ici une piéce de vers qu'un poëte flamand peu connu, mais admirateur zélé de cet illuſtre écrivain, m'a prié de faire parvenir à V. M. C'eſt un hommage que ce poëte a cru devoir faire à V. M. de ſes regrets ſur la perte d'un grand homme qu'elle a honoré de ſes bontés de ſon vivant, & de ſes éloges après ſa mort.

Mr de Catt remettra à V. M. un nouveau mémoire, & des certificats authentiques en faveur du pauvre Curé de Neuchâtel, perſécuté par ſon évêque fanatique. V. M. voudra bien ſe faire rendre compte de ce détail, & faire obtenir juſtice à ce pauvre diable de prêtre, qui l'attend & la lui demande depuis long-temps.

Puiſſe le deſtin qui afflige mes jours, prolonger à mes dépens ceux de V. M., & lui

donner pour long-temps encore la ſanté, la gloire, & le repos! Hélas! Notre pauvre France auroit bien beſoin du dernier, après cette miſérable & plate guerre, qui n'a pas l'air de finir ſitôt.

Je ſuis avec la plus vive reconnoiſſance & la plus tendre vénération &c.

A Paris, ce 24 Juillet 1780.

SIRE,

L'intérêt que V. M. veut bien prendre à ma triſte ſituation, phyſique & morale, me pénètre jusqu'au fond du cœur. Ses bontés pour moi, dont j'éprouve les effets depuis ſi long-temps, ſont exprimées avec tant de ſenſibilité dans la dernière lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, que je n'ai plus, Sire, qu'un regret & qu'une crainte, c'eſt de vous avoir entretenu trop long-temps de mes maux, au milieu des grandes & importantes affaires qui vous occupent. Une ſeule choſe peut excuſer mon indiſcrétion, c'eſt que les bontés de V. M. ſont à préſent ma ſeule conſolation & ma ſeule reſ-

ſource. Elle veut bien me propoſer ſon exemple à ſuivre; elle m'exhorte à imiter ſa gaieté & ſa philoſophie, malgré la vieilleſſe qui affoiblit ſes organes, & les chagrins qu'elle éprouve ſur le trône. Je ſais, Sire qu'aucune claſſe de l'eſpèce humaine n'eſt exempte de ſouffrir; mais je ſais auſſi qu'il eſt des êtres privilégiés, tels que V. M., à qui la nature & la deſtinée offrent des dédommagemens refuſés aux autres hommes. Je ne ſuis, Sire, qu'un pauvre géomètre littérateur, tant bon que mauvais, qui ſouffre à la fois, & de ſes reins, & de ſon eſtomac, & du dépériſſement de ſes facultés corporelles & intellectuelles, & de l'impoſſibilité où il ſe trouve de charmer ſes ennuis par le travail. Je n'ai l'avantage d'être, pour ma conſolation, ni le plus grand capitaine, ni le plus grand roi, ni le plus grand & le plus vrai philoſophe de ce ſiècle, ni le protecteur de l'Allemagne, ni le réformateur de la juſtice, ni enfin l'exemple des ſouverains & des gens de lettres. Avec ces adouciſſemens, Sire, on peut ſupporter la vie, qui pour un être tel que moi eſt tantôt douloureuſe, tantôt inſipide, & jamais agréable.

Mais je m'apperçois, Sire, & je m'en apperçois bien tard, que je n'ai preſque fait encore que vous parler de moi, dont je ne vous avois déjà parlé que trop dans ma dernière lettre. J'en demande très-humblement pardon à V. M, & je paſſe à un objet qui l'intéreſſe davantage, & moi auſſi, à ce grand homme dont V. M. a ſi éloquemment & ſi dignement honoré la mémoire. Vous penſez, Sire, que la forme de l'égliſe de Berlin ne ſe prêteroit guère au monument que j'ai eu l'honneur de vous propoſer. Permettez-moi de vous faire obſerver que cette égliſe eſt conſtruite, dit-on, dans la manière du Panthéon de Rome, autrement dit (par un heureux changement de nom) Notre-Dame de la Rotonde; or Raphaël eſt enterré dans cette égliſe, & on lui a érigé un monument dont V. M. pourroit aiſément ſe faire donner la forme & les dimenſions. Elle pourroit alors en élever un pareil à Berlin au Raphaël de la littérature françoiſe, & ce ſeroit, ce me ſemble, pour cette égliſe une beauté de plus, & pour V. M., protectrice du génie, même après ſa mort, un nouveau monument de grandeur & de gloire.

En attendant, Sire, ce monument ſi précieux pour les lettres & pour la philoſophie, dont j'oſe encore ne pas déſeſpérer, on travaille ſérieuſement & ſans délai au buſte de marbre, tel que V. M. l'a ordonné, coiffé à la françoiſe, & de la plus parfaite reſſemblance. Je ne ſais ſi V. M. deſtine ce buſte à ſon cabinet, ou à l'académie. Si elle en veut un ſecond, je la prie de vouloir bien me donner ſur cela ſes ordres. Elle pourroit au reſte ſe contenter de l'original, pour l'avoir dans ſon cabinet, comme il m'a paru que c'étoit d'abord ſon intention, & faire faire enſuite à Berlin par ſon ſculpteur Taſſart une copie bien exacte de ce buſte pour l'académie. Quoi qu'il en ſoit, dès que l'ouvrage ſera fini (& je compte qu'il le ſera bientôt) j'aurai l'honneur d'en donner avis à V. M., & de prendre les moyens les plus ſurs & les plus prompts pour le lui faire parvenir.

Ma ſanté, à laquelle V. M. veut bien prendre aſſez d'intérêt pour m'en demander quelque détail, eſt en ce moment meilleure, depuis la ceſſation des chaleurs affreuſes & opiniâtres que nous avons eſſuyées pendant un mois,

Mais elle eſt en général ſi incertaine & ſi chancelante, que je ne puis & n'oſe plus former de projets de voyage. Je me vois réduit à végéter & à languir dans un malheureux pays, où les lettres ſont plus avilies, plus opprimées, & plus perſécutées que jamais, où les prêtres ſont mépriſés & puiſſans, où le génie eſt outragé de ſon vivant & après ſa mort, où en un mot rien ne peut me retenir aujourd'hui que l'extrême danger de changer de place. Que j'aurois, Sire, de conſolation, & de plaiſir même, à verſer dans le ſein de V. M. toutes mes peines, & tout le détail des maux qu'on fait ſouffrir en France à la raiſon & à la juſtice! Je la ſupplie du moins de vouloir bien me conſerver toujours ces mêmes bontés qui ont fait ſi longtemps ma gloire & mon bonheur, & qui ſont aujourd'hui mon ſeul dédommagement & ma ſeule reſſource.

Je ſuis avec la plus profonde & la plus tendre vénération &c.

A Paris, ce 15 Septembre 1780.

SIRE,

Il y a aujourd'hui, 3 Novembre, vingt années, jour pour jour, que V. M. ſe couvroit de gloire dans les plaines de Torgau, en arrachant aux Autrichiens la victoire qu'ils ſe flattoient déjà d'avoir remportée. V. M. a depuis ajouté à cette gloire celle d'être le pacificateur & le vengeur de l'Allemagne, d'être dans ſes propres États le réformateur de la juſtice, & dans l'Europe le modèle des guerriers & des rois. Qu'il y a de diſtance, Sire, comme le dit Térence, entre un homme & un autre! & que je le ſens bien triſtement pour moi, quand je me rapproche de V. M., car je n'oſe dire quand je m'y compare! Le peu de force que j'avois encore il y a vingt ans dans mes facultés corporelles, intellectuelles & morales, s'eſt presque entièrement évanoui; il ne me reſte d'énergie que dans le ſentiment profond qui m'attache à V. M., tandis qu'elle conſerve encore dans toute leur vigueur les rares qualités qui l'ont rendue ſi reſpectable à l'Europe depuis quarante ans qu'elle occupe le trône. Elle a

même conſervé ſa gaieté, comme je le vois avec enchantement par la dernière lettre qu'elle me fait l'honneur de m'écrire; elle rit, & avec raiſon, des ſottiſes des hommes, dont je ferois bien de rire auſſi; & dont je rirois comme elle, ſi je digérois & ſi je dormois mieux. Le travail & le plaiſir que j'y éprouvois, me ſoutenoit jadis, & me tenoit lieu de tout; aujourd'hui, qu'une heure d'application me fatigue, je n'ai plus cette reſſource, & la triſteſſe s'empare de moi. Je ne ſouffre pas à la vérité, du moins vivement, d'eſprit ni de corps; mais je ſuis dans cette langueur d'ame & d'organes qui rend inſenſible à tout. C'eſt que la nature m'a fait naître foible, tandis qu'elle a donné à V. M. des fibres proportionnées à la vigueur & à l'étendue de ſon génie.

Le ſculpteur du buſte de Voltaire, chez qui je vais ſouvent pour le preſſer, me promet d'avoir fini inceſſamment ce buſte dont j'eſpère que V. M. ſera parfaitement ſatisfaite. Il faut donc renoncer, puisque V. M. le juge plus à propos, à voir ſa ſtatue dans l'égliſe de Berlin, foulant aux pieds la ſuperſtition & le fanatiſme. J'avoue, Sire, que j'ai regret à ce monument,

ſurtout quand je penſe qu'il eût été érigé par ordre de V. M., & qu'il eût retracé aux ſiècles futurs les honneurs rendus par Auguſte à Virgile. Croiriez-vous, Sire, qu'on refuſe ici à ſa famille de lui faire un mauſolée très-modeſte dans la petite égliſe obſcure de province où il eſt enterré? On dit même que les prêtres l'ont ſecrètement exhumé pour le jeter à la voirie. Il n'y a pas grand mal à cela, ni pour lui, ni pour ceux qui s'intéreſſent à ſa mémoire; mais il ſeroit étrange que le gouvernement, qui n'aime pas les prêtres quoiqu'il les craigne, conſentît à cette indignité, & je ne ſaurois le croire.

Ces prêtres, Sire, que V. M. mépriſe, parce qu'elle n'en a rien à craindre, ont ici de puiſſans protecteurs, & ſont plus acharnés que jamais contre le progrès de la raiſon & des lumières. L'ouvrage le plus indifférent à cette vermine par ſon objet ne ſauroit paroître au jour, s'il n'eſt permis par les prêtres ou par leurs ſuppôts; car la baſſeſſe & la faim leur en font trouver parmi les gens de lettres. Cette inquiſition enchaîne & glace tous les eſprits; les injures qu'on vomit dans les chaires contre

la raiſon & contre ſes défenſeurs, injures qui ſont appuyées par des magiſtrats imbécilles ou fanatiques, achèvent d'avilir & de décourager ce qu'il y a de plus éclairé & de plus eſtimable dans la nation. Je ne parle point de ce malheur pour mon propre intérêt; je ſuis plutôt ſpectateur que patient dans cette galère, où je me tiens les bras croiſés, bien réſolu de ne plus rien imprimer, ſi j'imprime jamais, que dans un pays où la vérité puiſſe s'exprimer librement, ſans offenſer ni le Roi, ni l'adminiſtration, ni les mœurs, ni l'honneur de perſonne. Mais je vois tant de gens de lettres ſouffrir de cette perſécution, & de cette inquiſition abominable, que je ne puis m'empêcher de les plaindre, quoique je ne partage pas leurs peines; à peu près comme un vieil amant prend toujours intérêt au ſort d'une ancienne maîtreſſe qu'il a tendrement aimée. Heureux, Sire, les hommes qui peuvent comme vous commander à l'opinion, mépriſer en ſureté les fripons & les ſots, inſtruire leurs ſemblables ſans avoir le fanatiſme à craindre, & les obliger, même quand ils ne le voudroient pas, à être tolérans, modérés, & raiſonnables! Puiſſiez-vous,

Sire,

Sire, donner long-temps aux hommes de pareilles leçons, de pareilles lois, & de pareils exemples.

Je ſuis avec la plus profonde & la plus tendre vénération &c.

A Paris, ce 3 Novembre 1780.

SIRE,

Chaque lettre dont V. M. m'honore, réveille en moi les ſentimens de reconnoiſſance, de vénération & de tendreſſe dont je ſuis depuis ſi long-temps pénétré pour elle; mais quelque profonds, Sire, que ces ſentimens ſoient en moi, ce ne ſont pas ceux dont je ſuis en ce moment le plus occupé. Un ſentiment qui m'eſt plus cher encore, s'il eſt poſſible, parce qu'il eſt plus perſonnel à V. M., pénètre & remplit mon ame, depuis la nouvelle que nous venons de recevoir de la mort de l'Impératrice Reine. Cette nouvelle, Sire, ſi intéreſſante dans tous les temps, par les événemens qui peuvent la ſuivre, me paroît dans les circonſtances actuelles bien plus intéreſſante encore.

On ſait, on croit du moins que cette princeſſe aimoit la paix, au moins ſur la fin de ſes jours, & que c'eſt à ce ſentiment paiſible, appuyé par les armes de V. M., que l'Europe a dû la paix de Teſchen. On craint que ce ſentiment, ſi louable & ſi déſirable dans un prince, ne ſoit pas aujourd'hui celui de la cour de Vienne, & que l'Europe ne ſoit bientôt replongée dans une nouvelle guerre. Si ce malheur arrivoit, il ſeroit impoſſible que V. M. ne reprît pas les armes, & je crains que de nouvelles fatigues & de nouveaux travaux ne nuiſent à ſa précieuſe conſervation. Je ne ſuis point, Sire, inquiet pour votre gloire; mais je le ſuis infiniment pour votre repos & pour votre ſanté. Vous n'avez plus beſoin de renommée; & que pourroit-elle ajouter à ce qu'elle dit de vous depuis quarante années? Mais vous avez beſoin de mener une vie douce & tranquille, & de jouir encore long-temps de l'amour de vos peuples, de l'admiration de l'Europe, & de l'hommage de tous ceux qui penſent. L'humble & obſcure philoſophie n'a pas la témérité, Sire, d'entrer dans le conſeil des princes, & de ſonder leurs ſecrets; mais il lui eſt permis de trembler pour

la vie de ceux qu'elle aime & qu'elle révère. Je demande pardon à V. M. de cet épanchement de mon cœur, qui ſembleroit vouloir pénétrer les ſecrets, les myſtères de la politique; mais je n'ai pu refuſer cet épanchement à l'état de mon ame; & V. M. ne peut me ſavoir mauvais gré d'être auſſi occupé d'elle que je le ſuis. L'Europe, Sire, a dans ce moment les yeux ſur vous; elle vous regarde comme ſon Dieu tutélaire; elle vous crie: *faites durer cette paix que vous m'avez ſi glorieuſement rendue.* La France partage ces ſentimens; que deviendroit-elle, ſi à la guerre de mer où elle eſt engagée, une guerre de terre ſe joignoit encore?

Quelque peine, Sire, que j'aye à me taire ſur ce ſujet, je n'en ai que trop fatigué V. M. Je paſſerai donc à des choſes moins importantes, mais auſſi moins inquiétantes pour moi. Le buſte de Voltaire, tel que V. M. le déſiroit, eſt terminé. L'artiſte y a mis le plus grand ſoin. Il ſera emballé cette ſemaine avec toutes les précautions poſſibles, & arrivera ſain & ſauf à V. M.

Vous tendez, Sire, un piége à mon amour propre, mais dans lequel il ne donnera pas.

Vous comparez la préface de l'encyclopédie à tout ce que vous avez fait de grand & de mémorable dans la paix, dans la guerre, dans la politique, dans le gouvernement, dans les lettres même, quoiqu'elles n'ayent ſervi que de délaſſement pour vous. Oh! que je ſuis bien loin de tant de ſuccès, & bien peu digne de tant de gloire! Qu'il y a même de différence entre nos machines phyſiques, quoique la vôtre, Sire, ſoit de quatre ans plus âgée que la mienne, & qu'elle ait eſſuyé des fatigues & des ſecouſſes auxquelles mon frêle individu n'auroit pas réſiſté dès les premières attaques? Je ſuccomberois à la cent millième partie de ce que V. M. fait en un jour. Elle a toute l'Europe dans la tête; & moi, chétif écrivailleur, une page de mauvaiſe proſe, ou quelques lignes de géométrie me font ſentir combien je ſuis déchu du peu que j'étois, quoiqu'aſſurément je ne ſois pas tombé de bien haut. L'eſſentiel pour être le moins mal qu'il eſt poſſible, eſt de ſe ſoumettre à ſa deſtinée, d'écouter & de ménager la nature, d'oppoſer le régime à ſes écarts, & le repos à ſa foibleſſe, enfin de traîner le moins douloureuſement qu'il eſt poſſible le reſte de

la carrière qu'elle me deſtine. C'eſt ce que je tâche de faire bien ou mal.

V. M. recevra cette lettre vers les premiers jours de l'année prochaine. Cette année, Sire, ſera la quarante & unième d'un règne qui fournira tant de beaux traits à l'hiſtoire, tant d'exemples aux ſouverains, tant de leçons aux généraux, & aux politiques, & tant d'admiration aux ſages. Puiſſe-t-il prolonger encore longtemps ſa brillante durée! Puiſſé-je, quand l'élyſée ou le tartare m'appelleront, laiſſer encore V. M. ſur la terre! Puiſſé-je enfin, tant qu'il me reſtera un ſouffle de vie, la convaincre de plus en plus de la tendre & profonde vénération avec laquelle je ſerai jusqu'au dernier ſoupir &c.

A Paris, ce 15 Décembre 1780, anniverſaire de la bataille de Keſſelsdorf.

SIRE,

Je viens de recevoir l'excellent ouvrage ſur la littérature allemande que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer, & dont elle me parle dans

ſa lettre du 6 Janvier; j'ai envoyé ſans délai à Mr Grimm, ſuivant les ordres de V. M., l'exemplaire qui étoit deſtiné pour lui. Quant à moi, je n'ai pas perdu un moment pour lire, & même pour relire cette nouvelle production littéraire & philoſophique de V. M. J'y ai trouvé, Sire, les principes les plus ſains de littérature, & partout un fonds de raiſon & de bon goût, tel qu'on devoit l'attendre d'un écrivain philoſophe, nourri de la lecture des bons modèles, & digne de l'être lui-même. Je ne ſuis point aſſez au fait de la littérature allemande, pour juger par moi-même ſi les reproches que lui fait V. M. ſont auſſi bien fondés qu'ils le paroiſſent; mais je m'en rapporte ſans peine au jugement éclairé de V. M. ſur cet objet inconnu pour moi. La manière ſi juſte & ſi vraie dont elle apprécie nos littérateurs françois, me perſuade qu'elle apprécie avec la même juſtice & juſteſſe les littérateurs de ſon pays; & les vues qu'elle propoſe pour remédier au défaut dont elle ſe plaint, me paroiſſent les plus ſaines & les plus utiles qu'il eſt poſſible. On dit pourtant que les Allemands ſe plaignent d'avoir été jugés avec trop de rigueur; cela me paroît aſſez

naturel, mais ne prouve pas encore qu'ils ayent raiſon. Je n'ai trouvé, Sire, dans tout cet excellent ouvrage, qu'un ſeul endroit qui peut donner une légère priſe à la critique; encore ſeroit-elle, à certains égards, très-mal fondée. V. M. dit à la page 36: „Nous prendrons des „Latins le manuel d'Épictète, & les penſées de „Marc-Aurèle.„ Sans doute elle n'a voulu parler que de ces deux ouvrages traduits, & qui ont d'ailleurs été écrits dans Rome, ce qui les fait en quelque manière appartenir aux Latins; car V. M. n'ignore pas d'ailleurs que les originaux de ces deux ouvrages ſont en grec. Il ſeroit bon qu'à une ſeconde édition V. M. s'expliquât d'une manière plus préciſe ſur cet objet, pour éviter toute équivoque, & ôter aux journaliſtes allemands tout prétexte de dire là-deſſus, à leur ordinaire, quelques lourdes ſottiſes.

En voilà aſſez, Sire, ſur les Allemands, malgré l'honneur qu'ils ont de vous avoir pour compatriote & pour ſouverain. Je me hâte de parler à V. M. d'un autre objet, non moins digne d'éloges peut-être que ſon excellent ouvrage; c'eſt l'éloquence, le bon goût, la nobleſſe de l'éloge qu'elle fait de l'Impératrice

Reine, dans la dernière lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. Je l'ai lu à tout ce que je connois, & tout ce que je connois l'a admiré comme moi. Tous s'écrient qu'on ne peut faire de cette princeſſe une plus belle oraiſon funèbre, qu'on devroit mettre ce peu de mots ſur ſa tombe: „Ci-gît Marie Thérèſe, Impéra„trice Reine de Hongrie & de Bohème. Le „grand Fréderic ſon contemporain a dit d'elle: „*Elle a fait honneur au trône & à ſon ſexe; je „lui ai fait la guerre, & je n'ai jamais été ſon „ennemi.*„ Nous avons eu le 25 Janvier dernier à l'académie françoiſe une ſéance publique pour la réception de deux nouveaux académiciens. Mr l'abbé Delille qui les recevoit, & qui a dit un mot dans ſon diſcours ſur l'Impératrice Reine, a ajouté qu'il ne pouvoit la louer avec plus d'éloquence que V. M.; il a rapporté vos paroles, & toute la ſalle a retenti d'applaudiſſemens. J'ai eu plus d'une fois occaſion, dans les lectures que j'ai faites à cette compagnie aſſemblée, d'exprimer mes ſentimens pour V. M., de parler de ſa gloire & de ſes ouvrages, & le public a toujours fait *chorus*; car ce public, Sire, a pour vous la vénération que vous

méritez comme guerrier & comme Roi, & l'admiration que vous méritez encore comme écrivain & comme philoſophe.

On me mande, Sire, qu'il y a actuellement à Berlin un jeune ſavant, nommé Mr Muller, qui vient de publier en allemand une excellente hiſtoire de la Suiſſe, que cette hiſtoire a été traduite en françois, qu'elle eſt pleine de philoſophie & de vérités courageuſes, que l'auteur eſt en état d'écrire en françois, qu'il défireroit ſe fixer dans les États de V. M., & que l'académie feroit en lui une excellente acquiſition, ſi V. M. jugeoit à propos de l'y attacher, en le fixant d'abord par une modique penſion de 400 écus, dont il ſe contenteroit jusqu'à ce qu'il eût mérité par ſon travail d'obtenir une plus forte récompenſe. V. M. pourroit prendre des informations au ſujet de cet homme de lettres; & comme je m'intéreſſe au bien de ſon académie, je prends la liberté de demander à V. M. ſes bontés pour Mr Muller, en cas qu'après les informations elle le juge digne de les obtenir.

Il ne me reſte d'eſpace, Sire, que pour renouveler à V. M. les vœux ardens que je ne

ceſſe de faire pour ſon bonheur, pour l'accroiſſement de ſa gloire, ſi cet accroiſſement eſt poſſible, pour ſa ſanté, ſon repos, & ſa conſervation. On m'écrit que V. M. ſe porte mieux que jamais, & je réponds avec cette ancien: *Les Dieux ſont donc quelquefois juſtes.*

Je ſuis avec la plus tendre vénération &c.

A Paris, ce 9 Février 1781.

SIRE,

La dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, m'a laiſſé des inquiétudes pour vous, & ſur le préſent & ſur l'avenir. Quelqu'un qui avoit eu l'honneur de voir aſſez long-temps V. M., m'avoit écrit qu'il ne l'avoit jamais trouvée ſi bien portante. Je me ſuis empreſſé de l'en féliciter, & dans le temps que je me réjouiſſois avec tous mes amis de cette bonne nouvelle, V. M. en étoit au troiſième accès violent de goutte, dont elle a été attaquée cet hiver. Quoiqu'elle ait la bonté de m'apprendre qu'elle en eſt à préſent délivrée, je crains, Sire, une nouvelle rechute, ce long

& maudit hiver n'étant pas encore fini à beaucoup près, ſurtout à cinq degrés plus nord que Paris, où nous nous chauffons encore. Plus je ſuis profondément touché de l'état de V. M., plus je ſuis tendrement reconnoiſſant de la bonté avec laquelle elle veut bien me parler à ce ſujet, en m'aſſurant que cette maudite goutte ne me privera pas de ſes lettres. Elles me ſont, Sire, plus néceſſaires que jamais; elles ſont toute ma conſolation, & raniment l'inſipidité de ma vie, devenue presque nulle par l'état de ma ſanté, qui m' interdit presque abſolument tout travail, ſi je veux conſerver le peu qui m'en reſte.

Mais j'aime bien mieux parler à V. M. d'elle que de moi; & après lui avoir ſait mon compliment dans ma dernière lettre ſur l'éloge ſi éloquent & ſi court qu'elle m'a écrit de l'Impératrice Reine, je prendrai la liberté de la féliciter dans cette lettre ſur un autre objet, ſur l'excellente réponſe qu'elle vient de faire à la requête des miniſtres luthériens de Berlin, au ſujet des innovations du catéchiſme & des cantiques. Si d'un côté l'importance que ces prêtres mettoient à l'objet de leur requête eſt

amuſante par le ridicule, la réponſe de V. M. eſt dictée par la ſageſſe même, armée de la plus fine & de la meilleure plaiſanterie. „Mon in-„tention eſt que chacun de mes ſujets puiſſe „*s'arranger* dans ſon culte comme il jugera à „propos, & que tous ſans exception ſoient les „maîtres *de chanter & de croire* ce qu'ils voudront, & comme ils voudront“ Ah! Sire, que Voltaire auroit ri, s'il avoit lu cette charmante réponſe! Quel uſage excellent il en auroit fait dans le premier pamphlet qu'il eût imprimé, ſoit en vers, ſoit en proſe! Que ces expreſſions, *s'arranger dans ſon culte, chanter & croire ce qu'ils voudront*, ſont heureuſes & de bon goût! Qu'elles ſont dignes de ſervir de modèle aux ſouverains, que les théologiens veulent mêler dans leurs querelles, & qui pour l'ordinaire s'y mêlent avec une facilité ſi aviliſſante pour eux, & ſi funeſte à leurs peuples! J'oſe aſſurer V. M. que ces mots ſi précieux à la raiſon ont fait ici autant de fortune que ſon bel éloge de l'Impératrice Reine, & qu'ils ſont en ce moment répétés avec de grands éclats de rire par tous ceux qui penſent, & qui, à l'exemple de V. M., mépriſent toutes les ſuperſtitions humaines &

toutes les billeveſées théologiques. Puiſſe la Deſtinée & la Goutte vous permettre, Sire, de donner encore long-temps un pareil exemple aux rois, qui pour la plupart en ont ſi grand beſoin, une ſi douce conſolation à la raiſon & au bon ſens, & une ſi efficace marque de mépris à l'abſurde & atroce fanatiſme!

Tout ce que V. M. me fait l'honneur de me mander ſur l'état actuel de la littérature allemande, eſt plein de goût & de lumières. Je ſouhaite & j'eſpère que les réformes propoſées & ordonnées par V. M. auront un ſuccès digne du héros philoſophe & réformateur qui les a preſcrites. Nos univerſités de France, & celle de Paris en particulier, auroient grand beſoin d'un légiſlateur tel que vous; car on y eſt encore bien encrouté de préjugés en tout genre, bien ignorant, & bien fanatique.

Je m'en rapporte entièrement à V. M. ſur le jugement qu'elle a porté de ce Mr Mayers dont j'avois eu l'honneur de lui parler. On m'en avoit écrit des merveilles & je les avois crues aſſez facilement pour demander à V. M. ſi elle connoiſſoit cet homme de lettres. Me voilà maintenant bien inſtruit de ce qu'il vaut,

& parfaitement tranquille ſur le parti que V. M. voudra prendre à cet égard. Je crois volontiers que les littérateurs allemands ſont encore bien malades de cette indiſpoſition que V. M. appelle ſi plaiſamment, une *diarrhée de paroles.* Il leur ſuffiroit d'entendre, ou plutôt d'écouter plus ſouvent & plus attentivement V. M., pour apprendre d'elle à ne dire que ce qu'il faut, & comme il le faut.

Ce précepte ſi ſage, Sire, m'avertit de finir moi-même tout mon bavardage philoſophique & littéraire; je le termine mieux qu'il n'a commencé, en renouvelant à V. M. l'hommage des ſentimens profonds de reconnoiſſance, de vénération & de tendreſſe avec leſquels je ſerai juſqu'au tombeau &c.

A Paris, ce 30 Mars 1781.

SIRE,

V. M. prétend, dans la dernière lettre dont elle a bien voulu m'honorer, que *nous faiſons chaque jour des pertes*, elle & moi, & que *nous envoyons notre gros bagage prendre les devans*,

assurés de le suivre dans peu. Cela n'est que trop vrai de mon frêle individu; mais permettez-moi, Sire, pour ce qui vous regarde, de n'être pas là-dessus de l'avis de V. M. Je crois au contraire, à en juger par ses lettres, qu'elle se fortifie & rajeunit tous les jours, tant ces lettres sont pleines de gaieté, & d'excellente plaisanterie. Tout ce que V. M. me fait l'honneur de m'écrire sur la querelle des ministres de Berlin, est du meilleur ton & du meilleur goût, digne de la cause soumise par eux à la décision de V. M., & digne de la sagesse d'un grand roi. Hélas! Sire, (& c'est la réflexion de tous ceux à qui j'ai lu cet endroit de votre lettre) pourquoi les autres souverains n'ont-ils pas eu, & n'ont-ils pas encore le même dédain que vous pour ces billevesées? Combien ils auroient épargné de sang & de malheurs à la sotte & déplorable espèce humaine! Voilà un évêque d'Amiens, fanatique, successeur de celui qui a demandé le supplice du Chevalier de la Barre, voilà, dis-je, cet évêque d'Amiens, nommé *Machault*, fils de l'ancien Contrôleur général des finances, qui vient de donner un mandement forcené contre

l'édition qu'on prépare des œuvres de Voltaire. Si on ſavoit en France impoſer ſilence à ces ſonneurs de tocſin, ils n'auroient ni partiſans, ni imitateurs. Peut-être à la fin ſentira-t-on la néceſſité de les réprimer, pour l'honneur de la raiſon, & le repos public. Dieu veuille qu'on y ſuive votre exemple!

Il me ſemble que l'Empereur d'aujourd'hui traite un peu leſtement les prêtres, les moines & le Pape. Il faut eſpérer que cette première hoſtilité impériale aura des ſuites plus ſérieuſes. Ainſi-ſoit-il!

Je ſuis avec la plus tendre & la plus profonde vénération &c.

A Paris, ce 11 Mai 1781, anniverſaire de la bataille de Fontenoi, dix ans avant le traité de Verſailles.

SIRE,

Je crois V. M. revenue maintenant de toutes ſes courſes militaires, & ſédentaire dans ſa retraite philoſophique. Je m'empreſſe donc d'avoir l'honneur de répondre à ſa dernière & charmante lettre, malgré l'impreſſion qui me reſte

reſte encore de deux ou trois accès de fièvre, qui m'ont laiſſé de la foibleſſe, mais qui peut-être m'auront fait quelque bien d'ailleurs, en me délivrant, comme diſent les médecins, de quelque matière *peccante & morbifique*. Les excellentes leçons que V. M. veut bien me donner ſur l'*hypocondrie* ou *hypocondrerie*, plus élégamment appelée *vapeurs*, me font craindre pour l'honneur de ma raiſon, que V. M. ne me croie attaqué de cette maladie; je la puis aſſurer qu'il n'en eſt rien, & que je vois d'un œil aſſez froid & philoſophique le dépériſſement de mes facultés corporelles & intellectuelles. Comme ce dépériſſement eſt une ſuite de mon âge de 64 ans, des longs travaux dont ma pauvre tête eſt fatiguée, (car toutes les têtes, Sire, & ſurtout la mienne, ne ſont pas de la même trempe que la vôtre) je me conſole en penſant que tel eſt le ſort de la condition humaine, & que celui qui, comme moi, chemine lentement vers l'autre monde ſans ſouffrir beaucoup d'eſprit ni de corps, eſt encore une des créatures humaines les mieux partagées par la divine providence.

Je n'ai pas le bonheur, Sire, de connoître, même de vue, ce Prince de Salm dont V. M.

me fait l'honneur de me parler; la vie que je mène me prive de l'avantage de rencontre rcette élégante eſpèce; mais des perſonnes qui connoiſſent ce Prince, m'en ont parlé exactement ſur le même ton que V. M. Les ſentimens qu'il lui a inſpirés ſont exactement les mêmes dont il eſt honoré à Paris par le peu de gens raiſonnables avec lesquels il ſe rencontre quelquefois. Ce ſont, Sire, ces meſſieurs-là qui laiſſent aux étrangers une idée ſi favorable de la nation françoiſe, qui pour ſon bonheur ne leur reſſemble pas toute entière; car je ne connois point de pays où il y ait, à la fois dans le même peuple deux nations plus différentes & plus évidemment diſtinguées, qui n'ont entr'elles rien de commun, comme ces rivières qui depuis leur confluent juſqu'à une très-grande diſtance coulent l'une auprès de l'autre ſans ſe mêler. Ce ſujet, Sire, fourniroit beaucoup; mais tout cela ne ſeroit bon à dire qu'à l'oreille de V. M., & malheureuſement j'en ſuis trop loin. Je puis ſeulement me permettre de lui dire, pour échantillon de notre double caractère national, que d'un côté les bons citoyens & les gens ſages ne

déſirent que la fin d'une guerre jusqu'à préſent très-ruineuſe ſans beaucoup d'avantage, & que de l'autre tous nos agréables ne ſont occupés que de la prompte réédification de l'opéra qui vient de brûler de fond en comble. V. M. s'amuſeroit fort auſſi de tous les propos contradictoires qu'elle entendroit dans nos ſociétés, ſur la retraite récente de Mr Necker, autre matière à grandes réflexions, mais qui ne doivent pas non plus paſſer par le canal des honnêtes commis qui liſent les lettres aux poſtes, & à qui Dieu conſerve les yeux, dont ils ſont un ſi digne & ſi noble uſage!

Le Céſar Joſeph, comme V. M. l'appelle, eſt actuellement, dit-on, incognito à Verſailles, ou doit y arriver inceſſamment, ſans ſe montrer à Paris. On raiſonne ou bavarde beaucoup ſur l'objet de ſon voyage: ſi c'eſt, comme on dit, pour négocier la paix, Dieu veuille l'exaucer & l'entendre! Il me ſemble, à en juger par les nouvelles publiques, que ce prince mal-mène un peu & le St père & ſa livrée, tant monaſtique que ſéculière; il va même, dit-on, jusqu'à accorder aux Juifs la liberté de conſcience & l'état de citoyen, ce

que les auguſtes Empereurs ſes ancêtres auroient regardé comme le plus grand des crimes. C'eſt à vous, Sire, que l'humanité & la philoſophie doivent rendre grâces de tout ce que les ſouverains font & feront encore pour favoriſer la tolérance, & réprimer la ſuperſtition; car c'eſt V. M. qui leur a donné la première ce grand exemple, ſi beau & ſi facile pour eux à imiter, & qu'ils ont néanmoins encore imité ſi peu. Prions le Roi des Rois, comme dit la ſainte Écriture, que leurs Majeſtés s'inſtruiſent & s'éclairent!

Je ſuis avec la plus profonde & la plus tendre vénération &c.

A Paris, ce 29 Juin 1781.

SIRE,

Je commencerai cette lettre par préſenter à V. M. un nouvel hommage qu'on lui rend, tout en faiſant l'éloge de Marie Thérèſe. C'eſt l'ouvrage d'un jeune écolier de 14 ans, de grande eſpérance, qui croit devoir, tout jeune qu'il

eſt, joindre ſa voix à celle de l'Europe, & qui à la page 6 de cette pièce, parle de V. M. en aſſez beaux vers, comme l'Europe en penſe. Si V. M. daignoit me charger d'un mot pour ce jeune homme, il *frapperoit*, comme Horace, *les cieux de ſa tête*, orgueilleuſe d'avoir obtenu le ſuffrage d'un ſi grand Roi, & moi, je dirois à V. M. avec le pſalmiſte David: *Vous avez reçu la louange de la bouche même des enfans.*

J'ai reçu, Sire, à peu de diſtance l'une de l'autre, deux lettres de V. M., qui ſont deux chef-d'œuvres de philoſophie pratique. Ceux qui liroient ces deux belles lettres ſans voir la ſignature, les croiroient d'Épictète, & ne ſe douteroient pas qu'elles ſont d'un Roi, qui après avoir rempli l'univers de ſon nom, voit avec tant de ſupériorité & de lumières tout le néant des grandeurs & des vanités humaines. Ces deux lettres, Sire, prouvent combien j'ai dit vrai dans ces deux vers que j'ai mis, avec d'autres, au bas de l'eſtampe de V. M.,

Modeſte ſur un trône orné par la victoire,
Il ſut apprécier & mériter la gloire.

Je ne ſais par quelle voie le Céſar Joſeph veut aller à cette gloire, ſi vaine & ſi recherchée; mais je crois qu'il ira plus ſurement en s'emparant des biens du clergé, qu'en s'emparant de la Bavière. V. M. a bien raiſon, la guerre, parmi tous les fléaux qu'elle amène, produira à la longue ce bien ſi déſirable; les princes feront payer leurs dettes aux prêtres & aux moines. La France, qui *écrit* ſur tout cela de ſi belles choſes, & qui en *fait* ſi peu, ſera je crois la dernière à faire juſtice; car il y a encore trop de prêtres à Verſailles; mais elle la fera pourtant enfin, ne fût-ce que par la honte de reſter toute ſeule à ne pas faire ce qui eſt raiſonnable. Cette engeance ſacerdotale, dont V. M. fait tout le cas qu'elle mérite, & qui, à la honte de la France, y conſerve encore tant de crédit, a quelquefois de plaiſantes aventures. On me contoit ces jours derniers qu'un évêque fanatique vouloit, il y a huit à dix ans, refuſer ce que nous appelons le *bon Dieu* à un pauvre diable de janſéniſte fanatique qui ſe mouroit; comme l'évêque appréhendoit que le curé de la paroiſſe, malgré ſa défenſe, ne communiât le janſéniſte, il envoya un de ſes grands vicai-

res *consommer*, (c'est-à-dire manger) toutes les hosties qui étoient dans le tabernacle, afin qu'il n'en restât pas une pour le pauvre malade. Le grand vicaire obéit, et n'en laissa pas une; mais comme le ciboire en étoit tout plein, le bon prêtre en eut une effroyable indigestion. Il envoya chercher le médecin, qui lui annonça un très-grand danger, auquel il n'y avoit de ressource que l'émétique. Le grand vicaire s'y refusa constamment, disant qu'il ne vouloit point vomir, au grand étonnement du médecin, qui ne pouvoit comprendre la raison que lui en donnoit le prêtre, que *sa conscience ne le lui permettoit pas*. Enfin le prêtre en mourut, martyr de son obéissance. Voilà, Sire, un bon conte que vous croirez si cela vous amuse. V. M. devroit bien le rimer, et le dédier à son ami Cristophe ou Cristophle de Beaumont. L'orateur dont j'ai eu l'honneur de vous envoyer l'oraison funèbre, ne se soucie point du tout que V. M. le confonde avec ce digne et savant prélat. Cet orateur s'appelle *Boismont*, et non pas *Beaumont*, et n'a de prêtre que ce qu'il en faut pour être *apte et idoine* à posséder des bénéfices.

L'Empereur devoit arriver le 28, non à Paris, mais à Versailles; si j'avois l'honneur de le rencontrer, (ce qui ne sera pas, car je ne vais pas plus à Versailles qu'à Bruxelles) je prendrois la liberté de lui recommander, au nom de V. M., le coffre-fort sacerdotal et monacal, et je me flatte que V. M. ne m'en désavoueroit pas. Le beau sermon qu'elle fait faire à Calvin, dans la dernière lettre dont elle m'a honoré, vaut mieux que toutes les déclamations de Bourdaloue; j'y répondrois, si je l'osois, par un autre sermon, qui sans doute ne le vaudroit pas, mais qui pourroit trop scandaliser la curiosité des maîtres de poste, depuis Paris jusqu'à Berlin, et je me souviens que l'évangile a dit, *malheur à celui par qui le scandale arrive*, de quoi je veux, comme dit Rabelais, me garder *curieusement*. Ce que j'aime encore mieux, Sire, de cet excellent sermon, c'est qu'il me prouve que V. M. est très-gaie, et par conséquent très-bien portante. Elle n'a pas besoin d'assurer qu'elle n'a pas de *vapeurs*, on le voit bien à cette charmante et excellente lettre. Il est temps, Sire, de finir la mienne qui n'est pas digne de la vôtre.

Je ſuis avec la plus tendre & la plus profonde vénération &c.

A Paris, ce 30 Juillet 1781.

P. S. J'apprends au départ de la poſte, que l'Empereur eſt arrivé hier à Paris. Il a fait quelques courſes dans la ville, & de là il eſt allé à cinq heures du ſoir à Verſailles, où on lui prépare des opéra, comédies, ballets, parades &c. &c. dont je crois qu'il ne ſe ſoucie guère. On dit que tout ce plaiſir ou cet ennui durera peu, & qu'il repartira Vendredi pour Vienne. On ajoute qu'il ne verra que la famille royale, Mr de Maurepas & Mr de Vergennes. Si c'étoit pour négocier la paix, il viendroit ici faire une bonne œuvre, car nous en avons grand beſoin, à la façon dont nous faiſons la guerre. Heureuſement nos ennemis ne la font pas mieux que nous. Je me ſouviens toujours du mot de Fontenelle, qui diſoit: *On ne parle en temps de guerre que de l'équilibre de puiſſance en Europe; il y a un autre équilibre auſſi efficace pour le moins, & auſſi propre à conſerver*

chaque puiſſance; c'eſt l'équilibre de ſottiſes.

Oſerois-je faire une ſupplication à V. M., qui la rendroit chère & reſpectable à toute notre jeuneſſe étudiante, comme elle l'eſt à tout ce qui a fini ou n'a point fait ſes études? Le jeune écolier de 14 ans, qui l'a louée en beaux vers latins, eſt, à ce qu'on vient de m'aſſurer, dans la plus extrême indigence; il ignore abſolument, ainſi que ceux qui prennent intérêt à lui, ce que j'ai l'honneur d'écrire en ce moment à V. M., qui par conſéquent eſt bien à ſon aiſe pour refuſer net ma petite requête; mais j'oſe croire, Sire, qu'un don très-léger, fait à ce jeune homme par V. M., pour l'encourager dans ſes études, ſeroit digne du grand Roi qui honore & protége les lettres d'un bout de l'Europe à l'autre, qui les encourage dans toutes les claſſes & dans tous les âges, & qui eſt béni, célébré, adoré par elles dans toutes les claſſes & dans tous les âges.

Mille & mille pardons, Sire, de tout ce bavardage. Heureuſement pour V.

M., la poſte m'avertit & m'oblige de le finir.

Ce 30 Juillet à dix heures.

SIRE,

V. M. me paroît ſi ſtupéfaite, & presque ſi ſcandaliſée de mon érudition hébraïque, davidique & prophétique, que je ſuis presque tenté d'en être honteux & d'en demander pardon au Roi philoſophe. Mais, Sire, ce Roi philoſophe me pardonnera d'avoir tant de ſottiſes dans la tête, quand il ſaura que j'ai eu le malheur d'être élevé par des dévots, qui me faiſoient réciter force pſeaumes, que Dieu m'a doué d'une mémoire qui n'a pu les expulſer de ma tête depuis cinquante ans, & que je me conſole au moins par l'uſage que j'en ai fait à la louange de V. M.

J'ai reçu la gratification que V. M. a bien voulu accorder à ce jeune homme. Je n'ai pu encore lui faire ſavoir les bontés dont V. M. l'honore, parce que les colléges ſont actuellement en vacances pour un mois, & que le

jeune homme eſt allé, je ne ſais où, paſſer ces vacances dans ſa pauvre & obſcure famille, qui habite à cent lieues de Paris dans je ne ſais quel village; mais j'ai remis cette gratification au profeſſeur du jeune homme, qui la lui remettra à ſon retour. Toute l'univerſité, Sire, eſt inſtruite par moi de ce que vient de faire V. M. pour aider & encourager ce pauvre jeune homme dans ſes études; elle en eſt pénétrée de reconnoiſſance, & je ſuis ſûr que les louanges de V. M. vont être chantées dans tous nos colléges, en latin, en grec, peut être en hébreu, & en françois même, quoique le françois ſoit la langue que nos pédans ſavent le moins.

V. M. a bien raiſon contre Salomon, qui prétend qu'*il n'y a rien de nouveau ſous le ſoleil.* Je ſerois bien de moitié avec V. M. pour lui donner un démenti; & ſans ſortir même de cette année, je trouverois plus d'une choſe nouvelle, dont le monarque aux ſept cents concubines n'avoit point d'idée. Mais j'imite V. M., & je me tais. Je déſirerois pourtant de ſavoir ce qu'elle penſe ſur la lettre que le Céſar Joſeph II vient, dit-on, d'écrire au

très-saint père Pie VI, pour lui demander *en toute humilité* de fixer *une bonne fois pour toutes* les limites *des deux puissances*, à cette fin *qu'il n'en soit plus parlé.* C'est, comme on dit, un *chat aux jambes* que S. M. impériale jette à sa sainteté. Je suis en peine pour cette dernière; car ce Joseph me paroît ne pas y aller de main morte, & ne pas entendre raillerie.

Grâce à Dieu, V. M. n'a pas besoin de proposer à un vieux prêtre de pareils cas de conscience. Le Parnasse, comme elle le dit fort bien, est son saint siége & sa sorbonne tout à la fois, & Horace, Virgile, Voltaire, ses casuistes. Puisse le Ciel lui conserver long-temps cette gaieté précieuse, si nécessaire à sa conservation, & par conséquent au bonheur de l'Europe! En lisant les lettres qu'elle me fait l'honneur de m'écrire, je deviens presque gai moi-même, quoiqu'en tout autre temps je n'en aye guère d'envie. Mais il suffit, Sire, à ma consolation, que V. M. se porte bien, qu'elle jouisse encore long-temps de sa gloire, & qu'elle veuille bien me conserver ses bontés.

Un homme de lettres de ma connoissance, instruit, honnête, & sans fortune, désireroit,

Sire, de s'attacher à V. M., ſoit dans ſon académie, ſoit dans toute autre fonction. Il ne demanderoit pas des appointemens conſidérables, & pourroit être utile par la variété de ſes connoiſſances. Cet homme de lettres, Sire, ſe nomme *Dubois*. Il eut l'honneur en 1778, étant à Berlin, de faire préſenter à V. M., par l'imprimeur de la cour Decker, un ouvrage eſtimable de ſa compoſition, intitulé: *Eſſai ſur l'hiſtoire littéraire de Pologne*, & V. M. lui fit l'honneur de lui répondre avec bonté. Il a ſéjourné ſix ans à Varſovie, où il a occupé une chaire d'hiſtoire & de droit public que ſa ſanté l'a obligé de quitter. Il eſt inſtruit en littérature françoiſe, en antiquités militaires, en phyſique, & en hiſtoire naturelle; il ſait l'allemand, l'italien & le polonois; il a envoyé à l'académie de Berlin différentes obſervations inſérées dans ſes mémoires; il fait actuellement imprimer à Paris la traduction d'un ouvrage de Mr. Achard ſur les pierres précieuſes; il eſt lié avec pluſieurs membres de l'académie; la mort de Mr de Francheville, la retraite de Mr Béguelin, pourroient faciliter ſon entrée dans cette compagnie, où il ne ſeroit pas déplacé; à moins

que V. M n'aimât mieux l'employer ou dans ſon cabinet, ou dans ſa chancellerie, ou comme ſecrétaire de légation. Je le crois également propre à tous ces objets par la variété des connoiſſances qu'il a acquiſes. Si les ſervices de cet homme de lettres, Sire, peuvent convenir à V. M., il attend à ce ſujet ſes ordres & ſes intentions.

Je ſuis avec la reconnoiſſance & la vénération la plus tendre &c.

A Paris, ce 10 Septembre 1781.

SIRE

Je commence par mettre aux pieds de V. M. la reconnoiſſance du jeune étudiant qu'elle a bien voulu honorer de ſes bontés. Vous trouverez, Sire, l'expreſſion de cette reconnoiſſance dans la lettre que ce jeune homme a l'honneur d'écrire à V. M., & qu'il m'a remiſe il y a deux jours au retour de ſes vacances. Sa pauvre famille, ſes maîtres, l'univerſité de Paris dont il eſt l'élève, partagent, Sire, tous les ſentimens dont ce jeune homme eſt pénétré pour les bon-

tés de V. M., & répétent avec lui après Horace le ſouhait qu'il fait, que V. M. aille le plus tard qu'il ſera poſſible rejoindre dans l'Olympe les Auguſte & les autres princes protecteurs des lettres, & qu'elle borne long-temps ſon bonheur à être appelé *Père* encore plus que *Prince*.

Je félicite d'avance la philoſophie, conjointement & de concert avec V. M., des beaux jours qu'elle verra luire, peut-être quand je ne ſerai plus, mais dont je ne déſeſpère pas cependant que V. M. & moi ne voyions au moins l'aurore, tant il me ſemble que le Céſar fouette rudement les chevaux ou les ânes qui tirent la voiture pontificale, dont la charpente mal aſſemblée menace de ſe briſer bientôt. On dit que le St ſiége commence à être inquiet, & à voir que l'affaire eſt ſérieuſe. Encore une fois, Sire, c'eſt à V. M., toute hérétique qu'elle eſt, que l'Allemagne & les autres peuples auront cette obligation, par le bel exemple qu'elle a donné aux princes, catholiques & autres, de la tolérance à la fois, & du mépris pour toutes les ſuperſtitions humaines. Ce qui vaut encore mieux, Sire, & pour l'Allemagne & pour l'Europe, c'eſt la

gaieté

gaieté ſi philoſophique & ſi charmante avec laquelle V. M. penſe, écrit, & parle; parce que cette gaieté annonce en elle un principe de vie encore très-animé, & que tout ce qui penſe en ce bas monde, j'oſerois presque dire tout ce qui reſpire, au moins en Europe, a beſoin de votre conſervation. Pour moi, dont la frêle & chétive exiſtence n'eſt malheureuſement néceſſaire à perſonne, j'imite autant que je puis l'exemple ſi bon à ſuivre de V. M., de rire de toutes les ſottiſes, grandes & petites, qui ſe diſent & qui ſe font dans ce bas monde, & j'éprouve que ma ſanté s'en trouve mieux.

Je connois aſſez Mr Dubois, & depuis aſſez long-temps, pour aſſurer V. M. que c'eſt un homme de lettres inſtruit, verſé dans l'hiſtoire ancienne & moderne, qui a des connoiſſances du droit public, & qui a vu différentes parties de l'Europe. J'ai tout lieu de croire auſſi que c'eſt un homme de bonnes mœurs & de bonne conduite, dont V. M. auroit ſujet d'être ſatisfaite dans les différens emplois dont elle pourroit le charger. Il a profeſſé à Varſovie l'hiſtoire & le droit public, & n'a quitté cette place que par des raiſons de ſanté, & avec les atte-

ſtations les plus avantageuſes & les plus authentiques, que j'ai vues & lues, de ſa capacité & de ſa bonne conduite. Mrs Bitaubé & Thiebault, qui le connoiſſent tous deux, ainſi que l'imprimeur Decker, & pluſieurs autres perſonnes, pourront rendre témoignage de lui à V. M., ſi elle juge à propos de les interroger à ce ſujet. Mr Bernoulli fait de lui une longue & honorable mention dans le volume de ſes voyages où il parle de la Pologne. Si d'après ces différens renſeignemens V. M. croit pouvoir employer Mr Dubois, je la prie de me donner ſes ordres à ce ſujet, pour ſon départ & pour ſon voyage.

V. M. eſt ſans doute déjà informée que notre Reine eſt accouchée d'un Prince le 22 de ce mois.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, & la plus vive reconnoiſſance &c.

A Paris, ce 26 Octobre 1781.

SIRE,

Une indiſpoſition aſſez douloureuſe, qui m'a fait craindre un commencement de néphrétique, ou *nefrétique*, & qui n'eſt ceſſée que d'hier, m'empêche depuis huit jours d'avoir l'honneur d'écrire à V. M., & ce n'eſt pas le moindre mal que cette indiſpoſition m'ait fait éprouver. Je commence aujourd'hui par répondre à la dernière des deux lettres dont V. M. m'a honoré, à peu de diſtance l'une de l'autre. Quelque accoutumé que je ſois, Sire, aux bontés infinies & de toute eſpèce dont V. M. me comble depuis trente années, elles me pénètrent toujours d'une nouvelle reconnoiſſance; & je ſuis infiniment touché de la nouvelle marque qu'elle vient de m'en donner, en admettant Mr Selis dans l'Illuſtre académie que V. M. protége avec tant d'éclat & de ſuccès. Quoique V. M. ait la bonté de me dire qu'elle a bien voulu en cette occaſion avoir égard à ma recommandation en faveur de Mr Selis, j'oſe aſſurer V. M. qu'il eſt digne de cette faveur par ſes ouvrages, (comme V. M. peut s'en

aſſurer elle-même,) par ſes talens pour l'éducation de la jeuneſſe confiée à ſes ſoins, & par les principes ſains de littérature & de morale qu'il lui enſeigne. Il m'a chargé de mettre aux pieds de V. M. les juſtes ſentimens dont il eſt pénétré pour elle, qu'il inſpire à ſes élèves, & qu'elle trouvera exprimés dans la lettre qu'il a l'honneur d'écrire à V. M. Il ſe propoſe de faire honneur à ſon choix, en envoyant à l'académie quelques diſſertations ſur des objets intéreſſans de littérature, & en tâchant de les rendre dignes d'être inſérées dans les mémoires de cette ſavante compagnie. V. M. ne peut imaginer la reconnoiſſance & l'émulation qu'elle vient d'exciter dans l'univerſité de Paris par les bontés dont elle a honoré le maître & le diſciple. Ainſi les études, comme les ſciences & les lettres, lui ſeront redevables de leurs progrès, en France comme dans ſes propres États.

V. M. s'exprime avec la philoſophie la plus vraie, & en même temps la plus aimable, ſur les louanges que le jeune écolier lui a données. Mais cette philoſophie, Sire, ſi digne d'un grand homme qui apprécie tout, n'empêche pas la philoſophie elle-même de dire, *l'Enfant*

dit vrai, & d'applaudir à la juſtice qu'il rend à V. M.

Je penſe bien comme elle que ce n'eſt pas l'amour de la philoſophie qui fait faire au Céſar Joſeph tant d'entrepriſes contre les moines, les prêtres, & la cour de Rome; je crois que ces entrepriſes couvrent de plus grands intérêts, qui ne tarderont pas à éclore bientôt; & malgré ma néphrétique, & mon âge de 64 ans, je ne déſeſpère pas de voir un jour l'Empereur vraiment *Roi des Romains*, & le ſucceſſeur de St. Pierre réduit à n'être qu'évêque de Rome. Malheureuſement, Sire, pour le progrès de la raiſon, les prêtres conſervent encore ailleurs que dans les États autrichiens un crédit bien nuiſible aux lumières. V. M. croira-t-elle que l'archevêque de Paris (qui par parenthèſe ſe meurt en ce moment d'hydropiſie) a *demandé* & *obtenu* que dans les pièces de théâtre nouvelles le mot de *prêtres* ne fût pas prononcé; car la conſcience de ces gens-là les perſuade qu'on parle d'eux, quand on dit du mal des prêtres d'une autre religion. Ils reſſemblent à ce valet de comédie ivre, qui entendant prononcer le mot de *maraud*, dit naï-

vement: *Maraud; voilà quelqu'un qui me connoit.* On vient de retrancher dans une pièce nouvelle, dont la ſcène eſt au quatorzième ſiècle, du temps de l'Empereur Louis de Bavière & de Jean XXII, ce vers: le *ſacerdoce altier lutte contre l'Empire*, quoiqu'il n'exprime qu'un fait, malheureuſement trop vrai dans ces ſiècles déplorables; ainſi, quoique notre jeune, ſage, & vertueux monarque n'accorde aux prêtres aucune confiance, quoiqu'il connoiſſe tout le mal que cette engeance peut faire, on abuſe indignement de ſon autorité pour cacher au peuple, s'il eſt poſſible, que les prêtres ont été long-temps les plus grands ennemis des rois, & qu'ils le ſont même encore. Car quand ils diſent que l'autorité royale vient de Dieu, c'eſt parce qu'ils croient repréſenter l'Être ſuprême, & par-là mettre des entraves, s'ils le peuvent, à l'autorité la plus légitime, quand elle ſera contraire à leurs vues. J'apprends qu'en Eſpagne on vient de brûler il y a ſix mois une malheureuſe femme pour *héréſie* de *quiétiſme*. Quelle horreur & quelle imbecillité tout à la fois! Auſſi l'Eſpagne croupit-elle dans la plus mépriſable ignorance. Les ſuccès de

cette nation devant Gibraltar en ſont la triſte preuve.

J'ai lu à Mr Dubois la réponſe que V. M. m'a fait l'honneur de m'adreſſer à ſon ſujet. Il en eſt pénétré de reconnoiſſance; mais quoiqu'il ſente bien que V. M. ne peut lui promettre de l'employer ſans l'avoir auparavant mis à l'épreuve, la crainte de ne pouvoir, après cette épreuve, convenir à V. M., & la ſituation où le mettroit ce malheur, ne lui permet pas de faire les frais du voyage dans cette incertitude; & il ſent très-bien d'un autre côté que V. M. ne peut faire elle-même ces frais ſans ſavoir s'il pourra lui être utile. Ainſi il renonce avec le plus grand regret à l'honneur dont il s'étoit un moment flatté.

Je ſerai, Sire, cette année comme toutes les autres, avec la plus tendre vénération &c.

A Paris, ce 14 Décembre 1781.

SIRE,

Depuis la dernière lettre dont V. M. m'a honoré, j'ai eu des inquiétudes, bien ou mal fon-

dées, mais toujours très-grandes pour moi, ſur ſa ſanté. On m'écrivoit d'Allemagne qu'elle n'étoit pas bonne, que du moins elle avoit ſouffert quelques altérations pendant le rude hiver qu'on dit avoir régné dans le nord. Heureuſement Mr le Baron de Goltz a diſſipé ces alarmes, & m'a aſſuré que V. M. étoit auſſi bien qu'on pût le déſirer. Je n'ai donc plus qu'à vous témoigner, Sire, toute ma ſatisfaction & toute ma joie. Cette conſolation me dédommage des contradictions que ma pauvre machine éprouve, & qui commencent même à me faire croire qu'il faudra peut-être bientôt ſonger à faire mon paquet; mais, Sire, ma ſanté & ma vie même ne ſont rien pour moi, tant que je n'aurai point à craindre pour la vôtre.

Vos bienfaits, Sire, pour le jeune étudiant que j'avois pris la liberté de recommander à votre bienfaiſance, ont augmenté l'émulation & l'ardeur que montroit déjà ce jeune homme intéreſſant; il n'a point quitté depuis cinq mois les premières places de ſa claſſe; & fera tous ſes efforts pour ſe montrer digne des bontés que V. M. a bien voulu avoir pour ſes talens naiſſans.

Ce que V. M. me fait l'honneur de m'écrire au ſujet de la querelle du *Céſar* avec le *très-ſaint père*, eſt plein de raiſon, d'humanité & de juſtice. Il eſt ſûr que ce pauvre prêtre qui deſſèche les marais Pontins, n'eſt pas coupable des ſottiſes de Grégoire VII, d'Innocent IV, & de tant d'autres de ſes prédéceſſeurs. Mais la juſtice *ſouveraine* a fait payer au genre humain le péché d'un ſeul, & la juſtice *impériale* fera payer à un ſeul le péché de pluſieurs. Nous avons vu ici les capucinales repréſentations du prêtre Électeur de Trèves, & les réponſes très-militaires du Céſar. Je ne ſais ſi je me trompe, Sire; mais je crois que le Céſar n'en reſtera pas là, & que tous ces préliminaires ne ſont, comme l'on dit, que pour *peloter en attendant partie.* Malheureuſement pour St Pierre, la partie ne ſera pas égale entre les joueurs. Il me ſemble que tous les évêques des États du Céſar, ſoit politique, ſoit ſatisfaction de ne plus dépendre de Rome, ſont très-ſoumis aux volontés impériales. Ils le ſeroient de même partout, ſi les ſouverains ſavoient dire, *je veux*, à cette troupe récalcitrante quand on la prie, mais très-docile quand on lui com-

mande. Le St père ſe conſolera de ſes déſaſtres *germaniques* avec la ſoumiſſion *italienne*, la fidélité *eſpagnole*, & la catholicité *françoiſe*. Car nous ne ceſſerons pas ſitôt d'avoir l'honneur d'être très-*catholiques*, non plus que les Italiens d'être très-*ſoumis*, & les Eſpagnols d'être très-*fidelles*.

Voilà pourtant, Sire, ces Eſpagnols, qui malgré leur inquiſition, viennent de prendre Port-Mahon. Ils ſont, ce me ſemble, plus heureux que ſages, & les Anglois un peu plus ineptes qu'ils n'étoient du temps de Marlborough & de Milord Chattam. On commence à croire que ces pauvres Eſpagnols, malgré leurs ſottiſes multipliées *au camp de St Roch*, finiront auſſi par prendre Gibraltar, qui, à la vérité, montre un peu plus les dents que Port-Mahon n'a fait. *Ce camp de St Roch* n'en fait pas plus, ce me ſemble, que la *neutralité armée*, dont nous attendons toujours, & juſqu'à préſent aſſez en vain, les efforts ſérieux pour réprimer l'inſolence angloiſe. Elle feroit bien mieux encore, ſi elle pouvoit déterminer les Anglois à la paix, dont ils ont beſoin ainſi que nous. Mais je crains, Sire, que cette

paix ne ſoit pas auſſi prochaine qu'elle eſt déſirable.

Nos politiques des Thuilleries, qui ſavent rarement ce qu'ils diſent, parlent d'une menace d'invaſion dans les États du vénérable Sultan, de la part de deux de vos voiſins. Il ſeroit plaiſant que le Céſar voulût à la fois chaſſer le Pape & le grand Turc; cela m'eſt fort indifférent, ſi le repos de V. M. n'en ſouffre pas. Car je ne lui ſouhaite plus que le repos. Et qu'a-t-elle beſoin de gloire?

Cette planète ou comète qu'on voit au ciel depuis long-temps, annonce peut-être de grands événemens politiques. Malheureuſement, il n'eſt point du tout certain qu'elle ſoit comète; auquel cas, comme le ſait très-bien V. M., elle n'auroit pas l'honneur d'annoncer même de la pluie ou du beau temps. Elle eſt *véhémentement* ſoupçonnée d'être une pauvre planète, que ſa petiteſſe & ſa diſtance avoient tenue juſqu'ici dans l'obſcurité; mais il faudra du temps encore pour que les aſtronomes puiſſent lui *donner un état, & faire*, comme on dit, *ſa maiſon.*

En attendant, Sire, conſervez-vous, daignez me continuer vos bontés, & recevoir l'hommage du profond reſpect avec lequel je ſerai jusqu'au tombeau &c.

A Paris, ce 1 Mars 1782.

SIRE,

J'ai reçu, presque en même temps, deux lettres dont V. M. m'a honoré, à peu de jours l'une de l'autre, en réponſe à deux lettres que j'avois eu auſſi l'honneur de lui écrire; je vois par la première des deux réponſes que V. M. a daigné me faire, qu'elle a été attaquée cet hiver, comme presque tous les précédens, de cette maudite goutte, qui en la faiſant ſouffrir comme Épictète, ne l'empêche pas d'être gaie comme Démocrite, ſans qu'elle ait pourtant la morgue ſtoïcienne & abſurde de ne pas regarder la goutte comme un mal. Je liſois ces jours paſſés la morale d'Épictete, plus grande que nature, exagérée, & faite pour l'homme imaginaire, & je dis de tout ce bel étalage, ſi peu à l'uſage de notre foible nature, ce que

le bon la Fontaine, tout converti qu'il étoit par le vicaire de ſa paroiſſe, diſoit des épîtres de St Paul à ſon confeſſeur: *Votre St Paul n'eſt pas mon homme.*

La philoſophie de V. M. eſt plus vraie, parce qu'elle eſt plus aſſortie à la nature humaine, & plus digne d'un véritable ſage, qui voit les maux & les biens tels qu'ils ſont; qui jouit de ceux-ci, & ſouffre ceux-là, ſans ſe louer & ſans murmurer de ſa deſtinée. Je profite, le mieux qu'il m'eſt poſſible, des leçons & ſurtout de l'exemple de V. M., & quand ma veſſie me fait ſouvenir qu'*elle n'eſt pas une lanterne*, comme dit le proverbe, je relis les lettres du Roi philoſophe, & cette lecture me ſoulage & me conſole.

Voilà donc le St père à Vienne, communiant le Céſar qui le perſifle, & qui le renverra comme il eſt venu. Il n'aura eu d'autre ſatisfaction que de faire baiſer ſa mule aux capucins & aux belles dames, & de donner force bénédictions à la canaille. Je voudrois que Grégoire VII & l'Empereur Henri IV puſſent être témoins de ce ſpectacle, & du progrès que la raiſon a fait depuis ſept cents ans. Le temps

eſt un peu long, il eſt vrai, mais enfin la raiſon a cheminé comme l'aiguille d'une montre; ſans avoir fait de grands pas, elle a toujours avancé, & la voilà en beau chemin. Gare la ſuite de ces événemens pour la Ste Égliſe catholique, apoſtolique & romaine. Je ne ſais ſi le ſucceſſeur de St Pierre s'appelle dans ſon voyage *l'abbé du midi;* mais il ſemble que dans ce beau voyage, il a été chercher, comme on dit, *midi à quatorze heures.*

V. M. n'eſt pas exactement informée ſur le compte de l'abbé Raynal. Il a été décrété, il eſt vrai, par Noſſeigneurs du parlement, plus ignorans que la ſorbonne, & plus intolérans que les capucins. Mais devançant cet arrêt foudroyant, l'abbé Raynal s'eſt mis à couvert & hors de France; ainſi il n'eſt ni au Châtelet, ni à la Baſtille, mais en ſureté à Bruxelles ou ailleurs; car on dit qu'il voyage en ce moment en Allemagne, qu'il a été même très-accueilli d'un vénérable prélat, l'Électeur de Maïence; j'imagine qu'il n'oubliera pas dans ce voyage de voir le monarque philoſophe qui vaut mieux à voir que tous les électeurs & même tous les céſars, & je ne doute pas que V. M. ne le con-

ſole des perſécutions que le fanatiſme lui a fait éprouver.

L'état de notre nouvelle planète ou comète eſt encore indécis, & *ſa maiſon* eſt difficile à lui faire; on commence à croire pourtant qu'elle reſtera planète, deux fois plus éloignée du ſoleil que Saturne, & faiſant ſa révolution en 82 ans. Le temps nous éclaircira davantage; mais voilà, pour le préſent, tout ce que je puis en apprendre à V. M.

Que dit-elle de la priſe de Mahon, enlevé presque ſans coup férir par un général médiocre, & par les Eſpagnols? Il étoit écrit que cette place ne ſeroit priſe que par de pauvres généraux; Richelieu le premier, & Crillon le ſecond; ce Crillon eſt le père de celui que V. M. vit il y a quelques années à Berlin avec le Prince de Salm. On dit qu'il va être chargé du ſiége de Gibraltar, qui pourra être de plus dure digeſtion. Mais enfin il faut eſpérer en la providence; ſurtout en voyant les ſottiſes multipliées des Anglois, ſur terre, ſur mer, & dans le miniſtère. Puiſſent ces ſottiſes bien répétées les forcer à la paix! Car pour nous, nous ne demandons pas mieux que de la faire.

V. M. m'a rendu juſtice en me croyant très-innocent de l'ennui que lui a cauſé le mauvais livre de phyſique qu'on s'eſt aviſé de lui envoyer comme de ma part. Elle doit avoir reçu un autre livre que j'ai eu l'honneur de lui envoyer, mais en l'avertiſſant bien que ce livre n'étoit pas fait pour être lu par elle, & que c'étoit ſeulement un hommage de l'univerſité de Paris, pleine d'admiration pour le monarque philoſophe, & de reconnoiſſance pour l'encouragement qu'il a bien voulu donner à un de ſes élèves.

Je ſuis avec le plus profond & le plus tendre reſpect &c.

A Paris, ce 3 Mai 1782.

SIRE,

Ce que V. M. me fait l'honneur de m'écrire ſur la philoſophie exaltée & exagérée des ſtoïciens, eſt ſans comparaiſon plus à mon uſage que cette philoſophie gigantesque & imaginaire. Je ne conviendrai jamais avec ces Meſſieurs, non plus que V. M., que la douleur *ne ſoit*

ſoit point un mal; & ma triſte veſſie ne me dit que trop ſouvent pluſieurs fois par jour qu'ils en *ont menti.* Je dirois volontiers, comme le Roi Alphonſe diſoit du monde, que ſi Dieu m'eût appelé à ſon conſeil quand il fabriqua la veſſie humaine, je lui aurois donné de bons avis. Je ne ſuis pourtant pas plus mal de la mienne que je ne l'étois il y a deux mois; mais je crains toujours, & avec raiſon, que mon état n'empire avec l'âge. D'un autre côté je me dis, pour me tranquilliſer, ce vers de Racine:

Je ne veux point prévoir les malheurs de ſi loin.

En voilà trop ſur cet ennuyeux objet, dont je n'ai parlé que pour répondre à la bonté avec laquelle V. M. s'y intéreſſe. Vivez, Sire, portez-vous bien, n'ayez point de douleur, & qu'il arrive de moi ce qu'il plaira à la deſtinée & à la nature. Je ſerai content, ou du moins conſolé.

Le St père me paroît avoir fait, comme l'on dit, *bonne mine à mauvais jeu.* Il a donné beaucoup de louanges à la *piété* de Sa Majeſté impériale, il lui a donné la communion le jeudi ſaint, à ce que diſent les gazettes; grand

bien leur faſſe à tous deux! Reſte à ſavoir ce que deviendront les moines ſupprimés. Quelques lettres d'Allemagne, & ſurtout de Flandre, paroiſſent donner des doutes ſur l'entier accompliſſement de ſon projet *impérial* & *anti-monaſtique:* On prétend que depuis ſon entrevue avec le Pape, la deſtruction des couvens ſupprimés traîne en longueur. Ce ſeroit tant pis pour lui. Il vaudroit mieux n'avoir rien fait du tout, que de faire à moitié ce qu'il a annoncé. Mais, Sire, ce qui m'intéreſſeroit beaucoup davantage, ce ſeroit que nous euſſions en France le courage d'imiter cette réforme. Hélas! comme ſe dit très-bien V. M., nous n'en ferons rien, & tout en mépriſant les prêtres & les moines, nous leur ferons l'honneur de les craindre & de les épargner. Nous avons écrit là-deſſus, & depuis long-temps, les plus belles choſes du monde; mais nous écrivons, & nous ne faiſons pas. Les autres font, & n'écrivent point. Nous ſommes ſur ce point comme pour la guerre & pour la muſique, nous barbouillons des livres, & nous nous en tenons là. A propos de guerre, que penſe V. M. de notre déconfiture aux Antilles? Cette affaire du

12 Avril eſt, ce me ſemble, le chef-d'œuvre de l'ignorance & de la bravoure françoiſe. Dieu nous donne la paix dont nous avons ſi grand beſoin, ainſi que nos ennemis, qui de leur côté, n'ont guère moins fait de ſottiſes que nous! Cette paix ſeroit peut-être bientôt faite, s'il ne plaiſoit pas au grand protecteur de l'inquiſition de s'opiniâtrer à ce beau ſiége de Gibraltar, où la nation eſpagnole & ſon Roi acquièrent depuis quatre ans une gloire ſi brillante.

V. M. me paroît avoir très-bien jugé l'abbé Raynal. Il eſt trop ſûr de ſon fait dans tout ce qu'il avance, & ſoutiendroit presque à chaque ſouverain & à chaque État de l'Europe, qu'il ſait mieux que lui-même ſes forces & ſes revenus. Mais d'ailleurs ſon ouvrage eſt utile, & lui a valu chez les étrangers, & dans ſa patrie même, une célébrité qui le dédommage de la perſécution excitée contre lui par les fanatiques. On me mande qu'il eſt enchanté de V. M, & je n'ai pas de peine à le croire. Je ſais par expérience qu'elle renvoie avec cette diſpoſition tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher.

Nous avons eu ici pendant un mois Mr le Comte & Mme la Comteſſe du nord. Ils ſont partis il y a deux jours pour Breſt, & paroiſſent fort contens de leur ſéjour à Paris, & de l'accueil que tous les états ſe ſont empreſſés de leur faire. Ils ont de leur côté très-bien réuſſi par la politeſſe dont ils ont été pour tout le monde. Mr le Comte du nord m'a fait l'honneur de venir chez moi, avant même que j'euſſe pris la liberté de me préſenter chez lui. Il m'a dit les choſes les plus honnêtes ſur le déſir qu'on avoit eu de *me poſſéder* à Pétersbourg, ce ſont les termes dont il s'eſt ſervi; & ſur les regrets qu'il avoit eus en particulier de ne *m'y point voir*. Je ſuis très-touché de ſes regrets, mais je ne me repens point du tout, & peut-être moins que jamais, de n'avoir pas accepté ce qu'on m'offroit, & je n'oublierai de ma vie la converſation, très-intéreſſante pour moi, que j'eus à ce ſujet avec V. M. à Clèves en 1763.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, l'hommage le plus ſincère de la tendre vénération avec laquelle je ſerai toute ma vie &c.

A Paris, ce 21 Juin 1782.

P. S. J'ignore ſi V. M. a reçu l'ouvrage que j'ai eu l'honneur de lui envoyer de la part du collége de Louis le grand, & de l'univerſité de Paris, non pour être lu, mais comme un hommage de leur profond reſpect & de leur vive reconnoiſſance.

SIRE,

Je viens d'apprendre par les nouvelles publiques la mort de la Reine Douairière de Suède, ſœur de V. M. Votre attachement pour elle a dû vous rendre cette perte fort ſenſible, & je ſupplie V. M. d'être perſuadée de toute la part que je prends à ſa juſte douleur. Cette reſpectable princeſſe m'avoit même anciennement honoré de ſes bontés, en me faiſant membre d'une académie qu'elle avoit raſſemblée dans ſon palais, & que les troubles de ce malheureux royaume ont empêché de ſubſiſter. Ainſi par reconnoiſſance pour ſa mémoire, par mon attachement, Sire, pour votre auguſte maiſon, & ſurtout par mon tendre & reſpectueux intérêt pour tout ce qui peut toucher V. M., je

dois à la perte de la Reine de Suède les juſtes regrets que je mets aux pieds de mon bienfaiteur.

Après m'être acquitté de ce devoir, ou plutôt après cet épanchement ſincère de mon cœur, je dois, Sire, une réponſe détaillée à l'excellente lettre philoſophique dont V. M. m'a honoré ſur les maux que j'endure. Que de vérité & de ſageſſe dans tout ce qu'elle dit ſur cette philoſophie des ſtoïciens plus grande que nature, & ſi peu propre avec ſes grands mots & ſes principes exagérés à ſoulager ceux qui ſouffrent! Heureuſement je commence à avoir moins beſoin de cette étrange pharmacopée. Mes douleurs ſont beaucoup moindres, & presque ceſſées entiérement, grâce à la *maladie du nord*, qui en me valant un gros rhume & un violent rhumatiſme, a tranſporté ſur ma poitrine & ſur mes membres ce que je ſouffrois à la veſſie. Dieu veuille que ce ne ſoit pas une ſimple trève, & qu'après la fin de mon rhume, l'ennemi ne vienne reprendre ſon premier camp, où je le trouvois ſi mal placé!

C'eſt entretenir trop long-temps V. M. de mes miſères; j'aime bien mieux lui dire que

ſa bonne ſanté me conſole de la foibleſſe de la mienne, que cette bonne ſanté, comme l'aſſurent tous ceux qui vous voient, Sire, vous promet & promet à l'Europe encore pluſieurs années d'une vie qui ne ſera jamais trop longue pour le bien de vos peuples, pour le repos de l'Allemagne, pour l'honneur & le ſoutien de la philoſophie, & ſurtout pour moi le dernier des philoſophes, mais le premier & le plus zélé de vos admirateurs.

Cette philoſophie, Sire, a plus beſoin que jamais de protecteurs & de modèles tels que vous. On la joue actuellement, d'une manière auſſi plate qu'indécente, ſur le theâtre françois; & cette ſottiſe, qui n'avilit que ſes auteurs, a l'honneur d'avoir des protecteurs importans, qui ſoupçonnent au fond de leur ame le profond mépris que la philoſophie a pour eux, quoiqu'elle ne s'en vante pas. Mais à force d'eſprit ils s'en doutent, & eſſayent pour s'en venger, des moyens auſſi dignes d'eux par leur nature que par leur ſuccès.

V. M. a bien raiſon ſur le parti qu'a pris le Céſar Joſeph d'épargner les mendians, ces vampires de l'État & du peuple. Il falloit détruire

également, & les fainéans opulens, & les fainéans qui mendient. Nous ignorons en France, où nous ne nous intéreſſons qu'aux ſpectacles de la foire, quels ſont les progrès de la *ſuppreſſion impériale*, ordonnée contre l'engeance monaſtique. On a répandu que des évêques & des moines avoient formé contre l'Empereur une conſpiration qui avoit été découverte à temps. Je crois néanmoins que toute cette engeance eſt bien moins à craindre qu'elle ne paroît, pour un prince qui a trois cent mille hommes & une volonté ferme, qu'on fait à l'Égliſe bien de l'honneur de la craindre, & qu'elle ne peut jamais faire de mal qu'à ceux qui ont la foibleſſe de la redouter. Je ſuis bien ſûr que ſi V. M. la mettoit à la raiſon pour quelque ſottiſe qu'elle voudroit faire, elle pourroit ſe promener ſans armes au milieu d'une proceſſion, & ſans avoir rien à redouter. La proceſſion de la ligue n'auroit pas eu beau jeu ſous un autre monarque que Henri III, & ſous un prince tel que Fréderic.

On nous a dit que l'abbé Raynal avoit été ſérieuſement malade. Je ſouhaite qu'il vive aſſez pour finir ſon utile ouvrage ſur la révoca-

tion de l'Édit de Nantes. Hélas! Sire, V. M. a bien raiſon; cet ouvrage viendra trop tard pour le bonheur de la France; mais peut-être au moins ſervira-t-il d'inſtruction & d'exemple aux malheureux princes, qui dans la ſuite des ſiècles, voudroient haſarder de pareilles ſottiſes. Peut-être nous éclairera-t-il ſur l'abſurdité actuelle de nos lois au ſujet des proteſtans, que l'amour de la patrie fait reſter encore en France, avec la crainte de voir leurs malheureux enfans déclarés illégitimes & privés des droits de citoyen. Quelle honte pour notre ſiècle qu'il faille croire en France à la *tranſſubſtantiation*, (voilà un terrible mot à prononcer & à écrire,) pour avoir le droit de recueillir l'héritage de ſes pères!

Nos princes ſont allés à Gibraltar. J'aimerois mieux, pour les Eſpagnols & pour nous, y voir V. M.; je ſerois plus ſûr du ſuccès de ce ſiége, qui aura duré, ſi même il réuſſit, presque auſſi long-temps que celui de Troie, quoique les Eſpagnols ne ſoient pas Grecs; on aſſure que le 28 de ce mois 990 bouches à feu tâcheront d'écraſer ce rocher. Dieu le veuille, & ſurtout Dieu accorde bientôt la paix à ceux qui

en ont ſi grand beſoin, & qui ſavent ſi peu faire la guerre!

Je ſuis avec la plus profonde & la plus tendre vénération &c.

A Paris, ce 9 Août 1782.

SIRE,

V. M. a bien raiſon de dire que le mauvais tonneau de Jupiter, celui qui verſe les maux ſur les hommes, eſt plus grand & plus plein que celui qui leur verſe les biens. Ma triſte veſſie ne me le fait que trop ſentir, car j'en ai bien ſouffert depuis un mois, au point de craindre une inflammation. Je me ſuis mis entre les mains du plus habile médecin de ce pays-ci, & dans ce moment la nature ou lui me ſoulagent. Dieu ſait jusqu'où cela durera. Mais c'eſt trop entretenir V. M. de ce que je ſouffre; j'aime bien mieux lui dire, ou plutôt lui répéter, tout ce que je ſens pour elle depuis près de quarante années que j'ai commencé à éprouver ſes bontés. Les lettres dont elle veut bien m'honorer en ſont un nouveau témoi-

gnage, qui m'eſt d'autant plus précieux, que dans l'état où je ſuis, je ne puis plus eſpérer d'aller moi-même lui en porter l'hommage. Au moins, Sire, ces lettres me conſolent des maux que je ſens, & me dédommagent en partie du bien dont je ſuis privé, d'entendre de la bouche même de V. M. ce qu'elle a la bonté de m'écrire. J'oſe dire que votre ſiècle, qui vous appelle depuis ſi long-temps le Roi philoſophe, & avec tant de juſtice, ne ſait pas autant que moi à quel point vous l'êtes. Il n'a pas, comme moi, l'avantage de lire dans vos lettres la morale ſi vraie, ſi ſaine, ſi utile dont elles ſont remplies, cette morale à la portée de l'homme, & non pas gigantesque & exagérée comme celle des ſtoïciens & d'Épictète; cette morale qui vous a rendu plus grand encore dans les revers que dans les ſuccès, cette morale enfin dont vous êtes à la fois pour moi la leçon & l'exemple.

J'ai prié, Sire, Mr le Marquis d'Éterno, qui vient de partir pour réſider en qualité de miniſtre de France auprès de V. M., de mettre à ſes pieds, s'il en trouvoit l'occaſion, tous les ſentimens dont je ſuis pénétré pour elle, & ma

douleur de ne pouvoir aller moi-même les lui exprimer. Mr le Marquis d'Éterno eſt un homme ſage, honnête, vertueux, & inſtruit; j'ai lieu de croire que V. M. en ſera contente. Puiſſe-t-il continuer à entretenir la bonne intelligence qui a été ſi long-temps entre la France & V. M., qu'une femme & un preſtolet avoient détruite, & qui paroît être revenue, ou à peu près, dans ſon état naturel! Hélas! Sire, vous jouiſſez de la paix & de toute votre gloire, & notre pauvre France n'a en ce moment ni l'une ni l'autre. Que penſe V. M. de la belle équipée que nous venons de faire devant Gibraltar, de ces *batteries flottantes* qui menaçoient de tout abymer, & qui ſe flattoient que *les boulets rouges* ne les *bruleroient pas*? Jamais peut-être il n'y a eu un plus triſte exemple de la jactance & de la légéreté françoiſe, & ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt que cette équipée recule peut-être la paix, ſi néceſſaire & à nous & à nos ennemis. On ne déſeſpère pourtant pas qu'elle ne ſe faſſe cet hiver, attendu l'impuiſſance où ſont les deux nations de continuer à s'égorger, parce qu'on ne s'égorge qu'à prix d'argent, & que ce *nerf*

de la guerre manque à tous ceux qui la font aujourd'hui.

On dit que l'abbé Raynal s'établit dans les États de V. M.; il a beſoin, pour écrire ſon hiſtoire de la révocation de l'Édit de Nantes, de l'écrire dans un pays où il ſoit à l'abri des fanatiques. Mais par malheur, comme l'obſervoit très-bien V. M. dans une de ſes dernières lettres, ce livre ne fera que montrer à la France toute la grandeur du mal qu'elle s'eſt fait à elle-même par cette révocation; il eſt trop tard pour le réparer. Nous ne penſons pas même à en empêcher les ſuites, en permettant au moins le mariage aux proteſtans. Nous ſerons les derniers à faire ce que nous avons écrit, & ce que les autres nations exécutent. Dieu veuille enfin nous éclairer!

En attendant, nos grands Seigneurs font ici des banqueroutes ſcandaleuſes & incroyables. Mr le Prince de Rohan Guémené, grand Chambellan du Roi, & mari de la gouvernante des enfans de France, en fait une de 20 millions au moins. Il met à l'aumône des milliers de citoyens, qui ont placé ſur lui leur fortune. L'indignation & le cri public contre cette abo-

minable action ſont extrêmes, & le coupable n'eſt point puni. Toute la France crie qu'il le ſeroit dans les États de V. M., & il le ſeroit même chez nous, ſi notre Roi n'écoutoit que les principes de juſtice & de vertu qui ſont au fond de ſon ame, & ne cédoit pas aux prières des Rohans, qui ſacrifient le public à leur vanité.

Tout cela, Sire, ne ſera pour moi qu'un mal léger, tant que j'aurai le bonheur de conſerver V. M. Je la ſupplie de prendre de nouvelles précautions à l'approche de l'hiver, pour prévenir les attaques de goutte dont elle eſt ordinairement tourmentée dans cette ſaiſon, & pour ſe conſerver à ſes peuples, à l'Europe, à l'humanité, à la philoſophie, aux lettres, & à moi qui ai ſi grand beſoin qu'elle vive.

Je ſuis avec la plus tendre vénération &c.

A Paris, ce 11 Octobre 1782.

SIRE,

J'ai prié Mr le Baron de Goltz de faire à V. M. mes très-humbles excuſes, ſi je n'avois pas

l'honneur de répondre plutôt à la charmante lettre que j'ai reçue d'elle en date du 30 Octobre dernier. Ces excuſes, Sire, ne ſont, malheureuſement pour moi, que trop légitimes. J'ai cruellement ſouffert de ma maudite veſſie durant une aſſez grande partie du mois de Novembre; je ne ferai point à V. M. l'ennuyeux détail de mes douleurs, il me ſuffira de lui dire qu'elles ſont fort diminuées, & que je profite du premier moment où elles me permettent d'écrire, pour renouveler à V. M. l'hommage de ma reſpectueuſe reconnoiſſance & de tous les autres ſentimens que je lui dois à tant de titres, & que je lui ai voués depuis ſi long-temps. Les réflexions de V. M. ſur toutes les miſères auxquelles la nature humaine eſt ſujette, & ſur le contraſte de ces miſères avec notre pitoyable & ridicule vanité, ſont bien dignes d'un Roi philoſophe, qui plane d'en haut ſur toutes les ſottiſes de notre eſpèce, & mériteroient d'être ſignées, *Marc-Aurèle Fréderic*. Je plains pourtant V. M. ſi elle commence, comme elle le prétend, à perdre la mémoire; il y a long-temps que j'ai commencé à la perdre auſſi; mais la mémoire eſt plus indiſpenſable à

un prince qu'à un pauvre individu obſcur & iſolé. Puiſſe la nature, Sire, vous la conſerver, & pour vous, & pour tant d'êtres à qui vous êtes néceſſaire, & puiſſe-t-elle en même temps vous épargner ces douleurs de goutte, que je voudrois pouvoir vous épargner moi même, fût-ce aux dépens de ma veſſie!

Je ſuis ravi que V. M. ait jugé Mr le Marquis d'Éterno tel que j'avois eu l'honneur de le lui annoncer. J'ai tout lieu de croire qu'elle ſe confirmera dans ce jugement, à meſure qu'elle le connoîtra davantage, & qu'elle le trouvera comme il eſt, ſage, inſtruit, honnête & modeſte.

J'ignore à qui eſt la faute du mauvais ſuccès de nos batteries flottantes; j'ignore auſſi par quelle fatalité cinquante vaiſſeaux tant françois qu'eſpagnols, en ont laiſſé paſſer & repaſſer, ſans coup férir, 34 anglois deux ou trois fois à leur barbe; mais je ſais que ce maudit ſiége de Gibraltar, ſi ridiculement entrepris, & plus ridiculement prolongé, a été la principale cauſe de nos malheurs ou de nos ſottiſes, a prolongé la guerre de deux ou trois ans, & retardé d'autant la paix avantageuſe que nous aurions pu faire. Enfin, grâce à Dieu, & ſelon

même

même toute apparence, on nous fait eſpérer cette paix, on la dit même arrêtée & conclue. Que le deſtin en ſoit loué; pourvu que la grande Catherine & le Céſar Joſeph ne ſuſcitent pas une nouvelle guerre par l'invaſion de la Turquie! Puiſſe ſurtout, Sire, cet aveugle deſtin ne vous pas engager dans cette guerre nouvelle, inutile à votre gloire, & funeſte à votre ſanté & à votre repos! Nous avons lu avec édification dans les nouvelles publiques la déclaration de V. M. au clergé catholique de Siléſie, le *Te-Deum* que l'Égliſe romaine a fait chanter pour remercier Dieu d'avoir trouvé en vous un protecteur, & l'émigration d'une volée de religieuſes autrichiennes, qui ſont venues vous demander aſyle. Aſſurément quand V. M. a recommandé la tolérance aux ſouverains, on peut bien dire qu'elle leur a prêché d'exemple, ſurtout & plus que jamais dans cette conjoncture. Mais l'Égliſe romaine n'en ſera pas moins perſécutrice & intolérante quand elle pourra l'être. Voilà nos prêtres qui viennent de préſenter une requête au Roi contre les ſouſcripteurs de la nouvelle édition qu'on prépare de Voltaire; cette requête eſt bien adreſſée; car le Roi eſt un

des ſouſcripteurs. On ne ſait ſi l'on doit rire, ou être indigné de cette plate ſottiſe.

L'ouvrage de l'abbé de Raynal, fût-il auſſi bon qu'il peut l'être, ſur la révocation de l'Édit de Nantes, viendra trop tard pour la France. Elle ne recouvreroit pas, quand elle le voudroit, tout ce qu'elle a perdu par cette abſurde & funeſte révocation; je crains bien même que cet ouvrage ne lui épargne pas de nouvelles ſottiſes en ce genre, ſi l'occaſion ſe préſente d'en faire quelques unes; car corrige-t-on les hommes, & ſurtout les nations, avec des livres?

Je crois bien, Sire, qu'on fait chez vous des banqueroutes, comme ailleurs; mais on n'en fait pas d'auſſi monſtrueuſes, d'auſſi atroces, d'auſſi impudentes, d'auſſi ſcandaleuſes, que celle du Prince, qu'on n'appelle plus ici Rohan-Guémené, mais ** - ***. Je le répète, Sire, toute la France crie qu'il auroit été puni chez vous exemplairement; il ne l'eſt ici que par la perte de ſes places, qu'il étoit impoſſible de lui laiſſer. Mille familles peut-être ſont à l'aumône par cette banqueroute, qu'on fait monter à près de 40 millions, tant en France qu'en pays étranger; elles crient

en vain. Le crédit du * * & des ſiens eſt plus fort que leurs cris.

Nous allons, Sire, entrer dans une nouvelle année, qui eſt la quarante troiſième de votre glorieux règne, & la trente ſeptième des bontés dont V. M. m'honore. Puiſſent vos ſujets, Sire, conſerver encore quarante années un pareil monarque, & puiſſent vos bontés me conſoler encore, non pas quarante ans, mais jusqu'à la fin de ma vie! Puiſſiez-vous jouir encore long-temps de la gloire que vous avez acquiſe, & du repos que vous avez ſi bien acheté!

Je ſuis avec la plus tendre vénération &c.

P. S. Un homme de lettres eſtimable, Mr de Villars, me prie de préſenter à V. M. cette lettre, & le proſpectus d'un journal qu'il ſe propoſe d'imprimer, Sire, dans vos États à Neuchâtel; il demande la protection de V. M., & tâchera de s'en rendre digne.

A Paris, ce 15 Décembre 1781.

SIRE,

Ma ſanté n'eſt depuis plus de trois mois qu'une alternative continuelle de ſouffrances plus au moins longues, mais toujours très-vives, & de quelques jours de repos. Je profite, Sire, avec ardeur d'un de ces derniers momens pour mettre aux pieds de V. M. les ſentimens que je lui dois à tant de titres, & ſurtout pour lui témoigner ma vive reconnoiſſance des lettres ſi conſolantes qu'elle a la bonté de m'écrire. C'eſt le meilleur baume que je puiſſe mettre ſur mes douleurs, & le ſeul adouciſſement à ma triſte exiſtence. La douleur d'une part, & de l'autre l'affaiſſement & l'abbattement qui la ſuit, ne me permettent plus de prendre intérêt à rien, qu'au bonheur de V. M., à ſa conſervation, & aux bonnes nouvelles que Mr le Baron de Goltz me donne de ſa ſanté. Puiſſé-je enfin, quoique je ne m'en flatte guère, faire la paix avec ma veſſie, comme nous venons de la faire avec l'Angleterre, qui en avoit, je crois, autant de beſoin que nous pour le moins. Nous voilà donc en paix, jusqu'à ce que quelque ſottiſe

politique, de quelque part qu'elle vienne, ramène la diſcorde. Les Eſpagnols doivent être bien heureux de recouvrer Mahon & les deux Florides, après la manière ridicule & plate dont ils ſe ſont comportés. Leur ineptie en tout genre ne les empêche pas de donner la loi partout, jusque ſur notre théâtre françois, où l'Ambaſſadeur d'Eſpagne empêche dans ce moment de jouer une tragédie qui a pour ſujet *la mort de Don Carlos*. Vous n'auriez pas cru, Sire, qu'il dût un jour être défendu de peindre ſur le théâtre de France le plus cruel & le plus abominable ennemi des François, l'exécrable Philippe II; mais cette perſécution qu'éprouvent les lettres eſt la ſuite de l'horrible inquiſition à laquelle on les a ſoumiſes. Par bonheur ou par malheur pour moi, ma veſſie, qui eſt aujourd'hui mon premier intérêt, m'empêche d'être indigné ni même affligé de toutes ces vexations qui ne vont pas jusqu'à moi, quoique j'aye dans mes portefeuilles bien des rapſodies à donner, quand il plaira à Dieu de me faire piſſer ſans douleur.

On nous menace toujours de troubles du côté de la Turquie. Puiſſent ces troubles, Sire,

ne pas venir jusqu'à nous! Puiſſent-ils auſſi, ce qui eſt malheureuſement plus difficile encore, ne pas vous intéreſſer aſſez pour troubler la paix dont vous jouiſſez avec tant de gloire!

Nous attendons avec impatience la nouvelle édition de Voltaire, qui paroîtra, à ce qu'on aſſure, dans le courant de cette année, s'il plaît à nos Argus fanatiques de la laiſſer entrer en France. Leur ineptie, comme le dit très-bien V. M., fera gagner aux Allemands & aux Hollandois l'argent que la France perdra de gaieté de cœur. C'eſt ſon affaire, & bien peu la mienne.

V. M. a bien raiſon ſur la plate aſtuce des prêtres, qui en criant & en faiſant ſemblant de croire que les princes ſont ſur la terre les images de la Divinité, veulent perſuader aux ſouverains imbécilles que l'Égliſe eſt la ſauve-garde de leur trône & de leur couronne. Hélas! Ils ne crient aux oreilles des rois *que la royauté vient de Dieu*, qu'afin de ſe ſoumettre plus habilement & plus facilement les rois mêmes; leur petit ſyllogiſme ou ſophiſme ſera bientôt fait. *Vous tenez*, diront-ils aux rois, *votre puiſſance de Dieu; il pourra donc vous l'ôter*

quand il lui plaira; or c'eſt nous, Miniſtres du Dieu vivant, qui annonçons ſur la terre ſes volontés. C'eſt donc de nous que votre pouvoir dépend. Tel a été le raiſonnement des Grégoire VII & des Innocent IX; & tel ſera toujours l'argument de la cohorte ſacerdotale, quand les rois & les ſots peuples voudront bien l'écouter. J'ai été auſſi affligé qu'indigné de l'incroyable démence & ſottiſe de l'auteur du *ſyſtème de la nature*, qui bien loin de montrer les prêtres pour ce qu'ils ſont, les véritables, les ſeuls, les plus redoutables ennemis des princes, les repréſente au contraire comme les appuis & les *alliés* de la royauté. Jamais peut-être la philoſophie n'a dit une abſurdité plus bête, ni une fauſſeté plus notoire, quoiqu'elle ait été en bien d'autres occaſions menteuſe & abſurde. Si je l'avois oſé, j'aurois réfuté par écrit, avec toute la force dont je ſuis capable, cette bêtiſe ſi préjudicable aux rois & aux philoſophes. Mais les prêtres auroient trouvé moyen de faire ſupprimer mes réflexions; tant ils ont en France de crédit, malgré tout le mal qu'ils y font, & toutes les impertinences qu'ils y débitent.

Je lis actuellement une traduction d'Euripide, faite par un membre de l'académie de Berlin; cet ouvrage me paroît estimable; on m'a dit que V. M. en pensoit de même, & je me félicite d'être de son avis.

Je suis avec la plus tendre vénération &c.

A Paris, ce 16 Février 1783.

SIRE,

Je suis presque honteux d'entretenir sans cesse V. M. de mon malheureux état, & il y a longtemps que j'aurois gardé le silence sur ce triste objet, si l'intérêt que votre bonté veut bien y prendre, ne me faisoit un devoir de l'en instruire. Je veux au moins abréger ce détail, en me bornant à dire à V. M. que cet état est toujours à peu près le même; douleurs périodiques & vives, relâchement ensuite, quoique toujours avec souffrance, très-peu de sommeil en tout temps, abâttement & foiblesse presque continuelle. Les lettres seules dont V. M. veut bien m'honorer me procurent quelque consolation; & j'ai reçu avec la plus tendre reconnoissance

le nouvel adouciſſement qu'elle a bien voulu apporter à mes maux, en chargeant Mr le Chevalier de Gölſeins, ſecrétaire d'ambaſſade de France, de venir à ſon arrivée à Paris ſavoir de mes nouvelles, & en inſtruire V. M. Il s'eſt aquitté, Sire, avec zèle & avec empreſſement de cette commiſſion, ſi flatteuſe & ſi douce pour moi; il a même eu la bonté de venir pluſieurs fois, & j'ai eu de mon côté le plaiſir ſi cher à mon cœur, de lui parler beaucoup plus de V. M. que de moi. J'ai vu avec la plus douce & la plus tendre ſatisfaction tous les ſentimens de reſpect, d'admiration, & de reconnoiſſance dont Mr le Chevalier de Goſſeins eſt pénétré pour V. M.; j'ai appris avec moins d'étonnement que de plaiſir tout ce qu'elle fait pour le bien de ſes peuples, & j'en ai vu encore l'intéreſſant détail dans un mémoire lu dernièrement par Mr de Hertzberg à l'académie de Berlin. J'ai lu ce détail à toute la ſociété d'amis qui ſe raſſemble auprès de ma ſouffrante perſonne, & je les ai renvoyés pénétrés de vénération pour un prince ſi précieux à ſes ſujets, & ſi digne de ſervir en tout de modèle aux autres monarques.

La philoſophie ſi conſolante & ſi douce dont V. M. veut bien remplir les lettres dont elle m'honore, eſt encore, Sire, un ſoulagement pour moi. Mais cette philoſophie n'a guère d'armes & de reſſource contre les maux phyſiques, que la patience, qui ne les guérit pas.

Voilà donc la paix faite; Dieu veuille qu'elle dure long-temps! Car outre que la guerre eſt un grand mal, ni nous ni nos ennemis ne ſavons la faire. On nous menace toujours qu'elle va bientôt renaître dans le nord & en Turquie. L'Europe n'a pas beſoin de ce nouveau fléau, & je déſire bien vivement qu'il épargne V. M., à qui il ne faut plus que du repos, & la jouiſſance paiſible de toute ſa gloire.

On travaille toujours très-ardemment à la nouvelle édition de Voltaire, qui ſe fait à Kehl; elle ſera magnifique, & de pluſieurs volumes plus riche que les précédentes. Elle paroîtra, dit-on, dans une année au plus tard, & peut-être plutôt. Je ſais auſſi qu'il paroît une hiſtoire de la Baſtille de Linguet, qui ne ait que mentir impudemment, & qui par con-

ſéquent pourroit bien encore ne pas dire vrai, même lorsqu'il a ſi beau jeu pour ne dire que ce qui eſt. Je connois l'ouvrage ſur les lettres de cachet; il ſeroit meilleur, ſi l'auteur, qui n'eſt pas Linguet, y avoit moins prodigué les lieux communs & les déclamations.

Le Céſar Joſeph continue, ce me ſemble, à traiter rigoureuſement la cohorte ſacerdotale. Il eſt bien ſûr que cet exemple ne ſera pas ſuivi en France, où les prêtres, quoique haïs & mépriſés par le gouvernement, conſervent cependant un grand crédit, parce qu'on a la ſimplicité de les craindre, comme s'ils pouvoient avoir d'autre force que celle que le gouvernement leur donne. V. M. a bien raiſon; l'erreur & la ſottiſe ſont faites pour l'eſpèce humaine, & il faut ſe réſoudre à l'y laiſſer croupir, puiſqu'elle veut & qu'elle fait tant de mal à ceux qui voudroient l'en tirer.

Je crois avoir déjà eu l'honneur de dire à V. M., que j'ai lu avec le même plaiſir qu'elle la traduction d'Euripide de Mr Prevôt, qui eſt un homme de beaucoup de mérite, & plein de connoiſſances en pluſieurs genres. Je ne connois point la traduction de l'Hiſtoire Augu-

ſte de Mr Moulines, & j'écris à Berlin pour me la procurer. Car cette hiſtoire eſt très-intéreſſante.

Comme il eſt aujourd'hui auſſi décidé qu'il le peut-être en médecine, que mon mal n'eſt point la pierre, je ne puis, ni ne dois faire uſage des remèdes qui ſe prétendent propres à cette maladie. La mienne eſt très-difficile à définir, & plus encore à guérir. Il y faudroit des remèdes contraires, car il y a à la fois relâchement & ſpaſme. Les docteurs y perdent leur latin, & moi l'eſpérance.

Je ſuis, malgré tous mes maux, avec la vénération la plus tendre &c.

A Paris, ce 28 Avril 1783.

LETTRES

DE

MONSIEUR DE FONTENELLE

AU ROI.

MONSEIGNEUR,

Il y a présentement bien des années qu'Alexandre alla visiter Diogène dans son tonneau, & je crois qu'il est à propos que ces traits-là soient rares, comme ils le sont effectivement; car en même temps que les princes qui font tant d'honneur aux philosophes en font de plus grands princes, il est à craindre que les philosophes n'en soient moins philosophes. J'en fais, Monseigneur, l'expérience par moi-même. Depuis qu'il a plu à V. A. R. de me faire dire que mon nom & mes ouvrages étoient connus d'elle, je sens que ma vanité en est fort augmentée. Elle a tant de fondement pour cette fois-ci, que je n'entreprendrai pas de la combattre, comme j'aurois fait peut-être en de moindres occasions. Un autre sentiment auquel je ne puis trop me livrer, c'est l'extrême reconnoissance que je dois à la bonté de V. A. R. & qui accompagnera toujours le profond respect avec lequel je suis &c.

A Paris, ce 20 Mars 1737.

MONSEIGNEUR,

Je n'ai pas osé faire plutôt à V. A. R. mes très-humbles remercimens sur la lettre dont elle m'a honoré. J'ai eu peur qu'un Prince qui pense si différemment de presque tous les autres Princes, ne fût pas aussi flatté qu'ils le sont d'ordinaire de l'excès d'empressement que les courtisans affectent de leur marquer en toute occasion, & j'ai cru qu'il falloit se conduire avec vous, Monseigneur, à peu près comme avec un très-honnête homme d'un rang beaucoup inférieur. Je suis sans vanité très-mauvais courtisan, & je serois même fâché qu'on me soupçonnât de l'être, parce qu'il me semble que ce seroit me soupçonner de bien des vices & surtout de fausseté. Je vis hier un Suisse, dont je ne pus savoir le nom, parce qu'il me vint voir seul; il venoit de voyager en Allemagne; je le fis parler sur ce pays-là, & tout naturellement il vous donna des louanges simples, sans aucun tour, sans intérêt, & qu'assurément il ne croyoit pas qui vous dussent revenir. Je défierois bien toute votre cour de vous

en

en donner d'une auſſi bonne eſpéce. Surtout vo-amour pour les ſciences plaiſoit fort à mon Suiſſe, qui ne ſe donnoit pourtant pas pour ſavant. Je ſentis que ma vanité me ſollicitoit de lui dire que j'avois l'honneur d'être connu de V. A. R. & même d'en avoir reçu une lettre; je réſiſtai à ce mouvement-là, mais je crains qu'il n'y ait encore beaucoup de vanité à me vanter d'un ſi grand effort de modeſtie. Je ſuis &c.

A Paris, ce 10 Juillet 1737.

MONSEIGNEUR,

On a dit anciennement qu'il faudroit pour le bonheur des États que les philoſophes fuſſent rois, ou que les rois fuſſent philoſophes. Mais ſeroit-ce la même choſe des deux façons? Pour moi je crois qu'il y a de la différence. Que les philoſophes ſoient rois, voilà de pauvres gens à qui la tête va tourner, ou du moins j'en ai grand' peur. Que les rois ſoient philoſophes, ce ſont des gens que leur bonne conſtitution a ſauvés d'un grand péril, & que je ſuis ſûr qui feront des merveilles. *Qui poteſt capere, capiat.*

Pour la philoſophie qui ne regarde que l'univers, & non pas nous, elle n'eſt pas fort difficile, & de très-petits hommes y peuvent être de grands hommes. Deſcartes & Newton en ont certainement été deux, du moins en ce ſens-là, & je ne prétends nullement en exclure un autre. J'ai eu l'audace de faire leur parallèle dans un des volumes que l'académie des ſciences donne tous les ans au public; & pour le parallèle de leurs ſyſtèmes en particulier, je l'ai fait dans un grand nombre de ces volumes, & le ferai encore apparemment, car cela ne vient que trop ſouvent à propos. L'*Attraction* ſur laquelle V. A. R. me fait l'honneur de m'interroger particulièrement, n'eſt point du tout de mon goût, je l'avoue: je ne puis croire que ce ſoit-là le mot d'énigme, à moins que ce mot ne dût être une énigme lui-même. Si un devin m'eût dit dans ma jeuneſſe, où je voyois l'attraction coulée à fond honteuſement, que je devois la voir revenir ſur l'eau pompeuſe & triomphante, j'aurois cru qu'il m'annonçoit une vie de pluſieurs ſiècles, & une nouvelle inondation de barbares. Le retour de cette attraction-là ſera quelque jour un mor-

ceau bien curieux, &, à ce que je crois, peu honorable dans l'hiſtoire de la philoſophie. Après une pareille révolution il n'y a rien qu'on ne puiſſe ou eſpérer ou craindre.

Je vous ennuierois, Monſeigneur, ſi je ſuivois cela plus loin. Et en effet ce n'eſt pas une matière à traiter par lettres. Il vaut mieux que je paſſe à vos brunes, que je ſuis ravi qui ſoient contentes de moi, & d'autant plus que je ſoupçonne qu'il y en aura bien quelqu'une à qui j'aimerai mieux avoir fait ma cour qu'à toutes les autres. Je l'aſſurerois ici de mes très-humbles reſpects, ſi j'oſois. Je n'ai jamais cru que la philoſophie & l'amour fuſſent auſſi incompatibles qu'on le dit ordinairement. Que l'un prenne un peu ſur l'autre, c'eſt à dire l'amour ſur la philoſophie, car aſſurément ce ne ſera pas la philoſophie qui prendra ſur l'amour, hé bien, il n'y aura pas grand mal; on en ſera plus aimable, & ſouvent on en vaudra mieux. Il y a ici une attraction plus proprement dite que l'autre, & qui fait des merveilles. J'en raiſonnerois auſſi plus volontiers, mais je tomberois de même dans l'inconvénient de trop diſcourir, & ſelon toutes les apparences d'en

parler à qui en ſait plus que moi, qui ſuis tout à fait hors d'exercice. Je ſuis &c.

A Paris, ce 29 Septembre 1737.

SIRE,

Je croyois qu'à votre avénement à la couronne je n'aurois qu'à féliciter V. M. ſur l'attente où étoit l'Europe entière de tout ce que promettoient vos grandes qualités, & les commencemens de votre vie. Mais j'apprends de toutes parts que votre caractère, impatient de ſe développer, a éclaté dès les premiers momens de votre règne, & par des diſcours, & par des actions véritablement dignes d'un Roi. Vous voilà donc engagé, Sire, & plus que jamais; mais heureuſement nous ne l'êtes qu'à ſuivre vos inclinations naturelles. Pourquoi ne puis-je pas eſpérer de jouir pendant toute ſa durée du beau ſpectacle que vous allez donner au monde? J'oſe me flatter que j'y aurois été bien ſenſible. Je ſuis avec le plus profond reſpect &c.

A Paris, ce 23 Juin 1740.

LETTRES
DE
MONSIEUR ROLLIN
AU ROI.

MONSEIGNEUR,

Les termes me manquent pour témoigner à V. A. R. la vive reconnoiſſance dont m'a pénétré l'honneur qu'elle m'a fait de ſe ſouvenir de moi, & de me prévenir d'une manière ſi noble & ſi obligeante. Ce que vous avez ordonné qu'on me déclarât de votre part, Monſeigneur, au ſujet de mes ouvrages, eſt le témoignage le plus flatteur que je puſſe ſouhaiter. Le comble des vœux d'un auteur, eſt de ſe voir eſtimé & loué par un Prince d'un goût ſi délicat, & qui écrit dans une langue étrangère avec tant d'élégance, de juſteſſe & de dignité. C'eſt pourtant, Monſeigneur, ce qui me touche le moins dans ce qu'il vous a plu d'écrire à mon ſujet. La bonté & l'effuſion de cœur avec laquelle V. A. R. s'exprime, & un vif amour du bien public qui paroît animer tous ſes ſentimens, me rempliſſent d'une bien plus juſte admiration, parce que ce ſont-là les grandes vertus d'un Prince. Tout ce que je dois craindre, Monſeigneur, c'eſt que ce bon cœur & cet amour du bien public ne vous aient aveuglé

en ma faveur. Mais, quand cela ſeroit ainſi, je me donnerois bien de garde de ſonger à vous tirer d'erreur. J'ai trop d'intérêt à conſerver une eſtime qui m'eſt ſi glorieuſe. J'oſe dire, Monſeigneur, que je la mérite, non par mes ouvrages, mais par la reſpectueuſe reconnoiſſance & la profonde vénération avec leſquelles j'ai l'honneur d'être &c.

A Paris, ce 9 Février 1737.

MONSEIGNEUR,

Souffrez que je prenne la liberté de préſenter à V. A. R. le onzième volume de mon Hiſtoire ancienne. Le bon accueil qu'elle a fait à ceux qui l'ont précédé, me donne lieu d'eſpérer qu'elle voudra bien encore recevoir favorablement celui-ci. Je ſouhaite fort, Monſeigneur, qu'il puiſſe ſoutenir auprès de vous la réputation de ſes aînés. Je me trouve heureux de pouvoir fournir à V. A. R. quelque lecture capable de l'amuſer agréablement dans des momens de loiſir, dont elle ſait faire un ſi bon uſage. Il eſt rare de trouver des princes

qui aient un goût ſi marqué pour tout ce qui regarde les belles-lettres & les ſciences. Outre le plaiſir qu'elles vous cauſent, Monſeigneur, (& en eſt-il un plus doux & plus ſolide?) elles vous rendent avec uſure une partie de l'honneur que vous leur faites, en vous procurant l'eſtime & l'admiration de tous ceux qui apprennent avec quelle ardeur & quel ſuccès vous vous y appliquez. La naiſſance fait les princes, mais le mérite ſeul fait les grands princes. Celui de cultiver & de protéger les ſciences & les ſavans, n'en eſt pas un médiocre; & quand il ſe trouve joint aux autres grandes qualités, il ne contribue pas peu à en relever le prix & l'éclat, comme on le voit dans le ſecond Scipion l'Africain. Vous ne me ſaurez pas mauvais gré, Monſeigneur, de vous comparer à cet illuſtre Romain, dans l'éloge duquel les hiſtoriens font entrer ce goût exquis pour les belles lettres qui vous eſt commun avec lui, & qui vous diſtingue de preſque tous les princes de notre temps. J'y trouve bien mon intérêt, puiſque c'eſt ce goût exquis qui m'a procuré les témoignages d'eſtime, j'ai penſé dire & d'amitié, que vous m'avez donnés d'une manière

ſi touchante. J'en conſerverai toute ma vie une vive reconnoiſſance, & je ferai toujours gloire d'être avec un profond reſpect & un parfait dévouement &c.

A Paris, ce 1 Avril 1737.

MONSEIGNEUR,

Je me rendrois indigne de toutes les bontés que V. A. R. a eues jusqu'ici pour moi, ſi je manquois à vous témoigner la part que j'ai priſe à tout ce que le Roi votre père a fait tout récemment en votre faveur. Toutes les grandeurs, toutes les fortunes du monde ne ſont rien ſans la paix de l'ame, & ſans une certaine douceur intime que répand dans le cœur une union parfaite entre des perſonnes que la nature & le ſang lient enſemble par des nœuds ſi étroits. Je ſouhaite, Monſeigneur, que cette union, qui fait tout le bonheur de la vie, aille toujours en croiſſant, & ne laiſſe rien dans votre eſprit qui en puiſſe troubler la tranquillité & la joie.

V. A. R. ne ſe trouvera-t-elle point à la fin importunée & accablée de mes livres, qui vont ſi fréquemment ſe préſenter devant elle? S'ils deviennent trop libres & trop hardis, j'oſe le dire, Monſeigneur, c'eſt votre faute, & la ſuite du trop bon accueil que vous leur faites. Reçus ſi gracieuſement par un Prince que ſon goût exquis pour les ſciences & pour toutes les productions de l'eſprit ne diſtingue & ne relève pas moins que ſa haute naiſſance, ils croient valoir quelque choſe, & paroiſſent avec confiance devant V. A. R. J'ai intérêt qu'elle les ſouffre toujours avec la même patience & la même bonté.

Mais ne dois-je pas craindre moi-même d'en abuſer en prenant la liberté, Monſeigneur, de faire paſſer ſous vos yeux les programmes de pluſieurs exercices qu'un jeune homme de qualité a ſoutenus dans un collége dont j'ai été long-temps Principal. Ce jeune homme porte un nom bien connu dans notre hiſtoire. C'eſt un prodige, & je n'ai jamais rien vu de ſemblable, ni qui en approchât. Dans ces exercices, qui ſe ſont faits devant de nombreuſes aſſemblées, je l'ai interrogé, toujours à l'ou-

verture du livre, & ſouvent en me contentant de lui lire moi-même pluſieurs endroits des auteurs grecs, qu'il expliquoit très-bien en me les entendant ſeulement lire. Outre ce qui eſt indiqué dans les programmes, il a vu en hébreu les cent premiers pſeaumes de David, & les deux premiers livres des Rois. Comme cette étude eſt étrangère à celle des belles-lettres, auxquelles on ſe borne dans les colléges, on ne lui a permis d'y mettre par jour qu'un ſeul quart d'heure. Ce jeune homme eut treize ans accomplis la veille du dernier exercice qu'il a ſoutenu.

Pardonnez-moi, Monſeigneur, toutes mes importunités & toutes mes impoliteſſes. Elles ne diminuent rien du profond reſpect & du parfait dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être &c.

MONSEIGNEUR,

V. A. R., par les marques d'eſtime & de bonté qu'elle m'a données jusqu'ici, m'a mis en droit de lui préſenter avec confiance tous les ouvrages que je pourrai compoſer dans la ſuite. Je

prends donc la liberté, Monſeigneur, de vous envoyer les deux derniers tomes de l'Hiſtoire ancienne, & le premier de l'Hiſtoire romaine. J'ai grand intérêt que ce nouvel ouvrage trouve auprès de V. A. R. un accès auſſi favorable que le premier. Les lettres obligeantes qu'il vous a plu de m'écrire au ſujet de l'Hiſtoire ancienne, ont été pour moi l'approbation la plus flatteuſe que je puſſe ſouhaiter. Beaucoup de perſonnes à qui je les ai lues, m'ont fort preſſé de les rendre publiques en les joignant à mes livres, & j'y étois aſſez porté de moi-même. Peut-être, Monſeigneur, que l'amour propre, qui eſt bien ſubtil, m'inſpiroit ce déſir; car rien ne pouvoit me faire plus d'honneur. Il me ſemble pourtant que mon principal motif étoit de faire connoître, dans tous les pays où mes livres ſont portés, un Prince qui penſe & parle en Prince, & qui, à toutes les autres qualités dignes de ſa naiſſance, en joint une aſſez rare, Monſeigneur, dans les perſonnes de votre rang, qui eſt d'aimer les belles-lettres & les ſciences, de les cultiver avec goût & ſuccès, ſans préjudice aux devoirs eſſentiels de leur état, de protéger & d'honorer ceux qui en

ſont profeſſion, & par-là de les porter à ſe rendre de plus en plus utiles au public. C'étoient-là, Monſeigneur, ſi je ne me trompe, mes vues. Mais le reſpect que je dois à V. A. R., & la crainte de lui déplaire, m'ont arrêté tout court. Les mêmes raiſons m'ont empêché de donner communication de ces lettres par écrit à qui que ce ſoit, quoique j'en aie été fort ſollicité, excepté à la Reine ſeule, qui, après m'en avoir demandé la lecture, a ſouhaité que je lui en donnaſſe copie. Que ne devrois-je point faire, & quels intérêts ne devrois-je point ſacrifier pour me conſerver l'eſtime d'un Prince, qui oubliant ce qu'il eſt & ce que je ſuis, m'a prévenu avec une bonté & une amitié, (car j'oſe me ſervir de ce terme,) dont je ne perdrai jamais le ſouvenir. J'ai l'honneur d'être avec le plus profond reſpect &c.

A Paris, ce 27 Août 1738.

MONSEIGNEUR,

Quoique V. A. R. connoiſſe parfaitement l'hiſtoire dont je prends la liberté de lui envoyer

le ſecond tome, qui ſera bientôt ſuivi du troiſième, je me perſuade néanmoins que les grandes qualités des héros qu'elle vous remet ſous les yeux, & qui ſont ſi fort de votre goût, vous en rendent toujours la lecture agréable & nouvelle. Vous y reconnoîtriez une grande reſſemblance de caractère entre V. A. R. & pluſieurs des plus fameux Romains, ſi votre modeſtie ne vous rendoit diſtrait ſur ce point. Ils connoiſſoient bien en quoi conſiſtent la ſolide gloire & la véritable grandeur, & ils ne ſe laiſſoient pas éblouir par le vain éclat de certaines qualités & de certains avantages extérieurs, qui peuvent exciter l'admiration du vulgaire, mais qui dans le fond ne rendent point les hommes plus eſtimables, parce qu'à proprement parler c'eſt par le cœur que les hommes ſont tout ce qu'ils ſont. Les lettres dont V. A. R. a daigné m'honorer, me paroiſſent toutes remplis de ces ſentimens. Je les garde très-ſoigneuſement comme un titre de nobleſſe pour moi, & une preuve bien glorieuſe des marques d'eſtime & de conſidération que mes ouvrages m'ont attirées de votre part. Quoique je m'en ſente peu digne, comme je com-

pte n'en être redevable qu'à votre bonté, j'eſpère que V. A. R. voudra bien me les continuer. Je ſuis avec la plus vive reconnoiſſance & le plus parfait dévouement &c.

A Paris, ce 10 Juin 1739.

SIRE,

Quand ma vive reconnoiſſance pour toutes vos bontés ne m'engageroit pas à témoigner à V. M. la part que je prends avec toute l'Europe à ſon avénement à la couronne, je me croirois obligé de le faire pour l'intérêt & comme au nom des belles lettres & des ſciences, que vous avez non ſeulement protégées jusqu'ici, mais cultivées d'une manière ſi éclatante. Il me ſemble qu'elles ſont montées en quelque ſorte avec vous ſur le trône, & je ne doute point que V. M. ne ſe propoſe de les faire régner avec elle dans ſes États, en les y mettant en honneur & en crédit. Mais, Sire, un autre objet bien plus important m'occupe dans ce grand événement: c'eſt la joie que je ſai qu'aura V. M. de faire le bonheur des peuples que la providence vient

vient de confier à ſes ſoins. Permettez-moi de le dire à mon tour. Les lettres, Sire, dont V. M. m'a honoré, & que je conſerve bien ſoigneuſement, m'ont fait connoître le fond de ſon cœur, entièrement éloigné de tout faſte, plein de nobles ſentimens, qui ſait en quoi conſiſte la vraie grandeur d'un Prince, & qui a appris par ſa propre expérience à compatir au malheur des autres. C'eſt un grand avantage pour V. M. d'être bien convaincue qu'elle n'eſt placée ſur le trône que pour veiller de là ſur toutes les parties de ſon royaume; pour y établir l'ordre, & y procurer l'abondance; & ſurtout pour employer ſon autorité à y faire connoître & reſpecter celui de qui ſeul elle la tient, & de qui elle a l'honneur de tenir la place ſur la terre. *Les richeſſes, la gloire, la puiſſance ſont en ſes mains. C'eſt lui qui donne le conſeil, la prudence, la force. C'eſt par lui que les rois règnent, & que les légiſlateurs rendent la juſtice.* Qu'il lui plaiſe, Sire, de vous combler, vous & tout votre royaume, de ſes plus précieuſes bénédictions; &, pour les renfermer en un mot, qu'il lui plaiſe de vous rendre *un Roi ſelon ſon cœur!* C'eſt ce que je ne ceſſerai de

lui demander pour vous, perſuadé que je ne puis mieux vous témoigner avec quel profond reſpect & quel parfait dévouement je ſuis &c.

A Paris, ce 17 Juin 1740.

SIRE,

Mes livres oſent paroître devant votre trône, avec quelque crainte à la vérité, mais avec encore plus de confiance. Ils ne ſe préſentent pas néanmoins devant V. M. pour en être lus, mais ſeulement pour en être vus, & pour lui faire ma cour. Bien d'autres ſoins vous occupent maintenant. Inſtruit à fond des actions vertueuſes & des grandes qualités des rois tant anciens que modernes, vous ſongez, Sire, à les égaler, &, s'il ſe peut, à les ſurpaſſer. L'Europe paroît attendre de V. M. qu'elle lui donnera le modèle d'un prince attentif à remplir exactement tous les devoirs de la royauté: & ils ſont grands! C'eſt l'agréable eſpérance dont ſe flatte auſſi &c.

A Paris, ce 22 Juillet 1740.

SIRE,

Je prends encore une fois la liberté d'écrire à V. M., en lui envoyant l'édition *in quarto* de mon Traité des Études, qui ſera bientôt ſuivie de l'Hiſtoire ancienne. Quelque honneur & quelque plaiſir que me faſſent les lettres de V. M., je ne dois pas abuſer de la bonté qu'elle a de répondre régulièrement aux miennes, & je me crois obligé déſormais à ménager avec plus de ſoin que je n'ai fait jusqu'ici un temps devenu ſi néceſſaire & ſi précieux pour tout un royaume. Mes livres ſeront donc mes lettres. Ils vous parleront pour moi; & quand vous y lirez de belles actions de quelque grand prince, V. M. ſuppoſera, s'il lui plaît, que ce ſont de ma part autant de complimens pour elle, ou du moins autant de vœux. Je les chargerai de vous bien témoigner mon reſpect, ma vénération, ma reconnoiſſance, & ſurtout mon tendre attachement: car cette expreſſion me devient permiſe. V. M., non ſeulement me permet, mais m'ordonne de l'aimer toujours. Et

comment pourrois-je ne le pas faire? Comment pourrois-je n'être pas vivement touché & attendri de l'effuſion de cœur avec laquelle vous avez bien voulu m'écrire depuis votre avénement à la couronne? Les rois ne ſe piquent pas d'ordinaire d'avoir des amis, & il eſt rare qu'ils en aient de véritables. L'intervalle qu'ils mettent entr' eux & le reſte des hommes, eſt trop grand pour donner lieu à l'amitié, laquelle en effet ſuppoſe une ſorte d'égalité. V. M. n'en uſe pas ainſi. Elle deſcend du trône jusqu'à ſon ſerviteur, & par-là trouve le moyen de le mettre de niveau avec elle, pour en faire ſon ami. Oui, Sire, je le ferai toute ma vie. Mais c'eſt trop peu pour moi: que me reſte-t-il encore de temps à vivre? Je ſouhaite l'être pendant toute l'éternité. Cet unique vœu dit beaucoup de choſes. Je ſuis avec des ſentimens que je ne puis exprimer avec aſſez de force & d'énergie &c.

A Paris, ce 14 Septembre 1740.

LETTRES
DU
MARQUIS DE CONDORCET
AU ROI.

SIRE,

L'ami de Mr d'Alembert oſe ſe flatter que V. M. daignera ne pas déſapprouver la liberté qu'il prend de lui parler d'une douleur qu'elle partage. Honoré de la confiance intime de cet homme illuſtre, je ſais, Sire, quelle étoit pour lui l'eſtime & j'oſe dire l'amitié de V. M. Cette expreſſion ſemble autoriſée en quelque ſorte par l'égalité avec laquelle V. M. a toujours traité les hommes d'un génie ſupérieur, parce qu'elle n'a pu ſe diſſimuler ſans doute qu'eux ſeuls étoient véritablement dignes d'être vos égaux.

Mr d'Alembert, qui avoit paru craindre les ſouffrances & les infirmités de la vieilleſſe, a vu venir la mort avec un courage tranquille & ſans faſte. Dans ſes derniers jours il s'amuſoit à ſe faire lire les énigmes du Mercure & les devinoit. Il a corrigé la ſurveille de ſa mort une feuille

de la nouvelle édition qu'il préparoit de ſa traduction de Tacite. Il s'occupoit avec autant de ſang froid que de bonté des moyens d'aſſurer après ſa mort des récompenſes à ſes domeſtiques, des ſecours à ceux que ſa bienfaiſance faiſoit ſubſiſter. C'eſt dans cette vue qu'il a bien voulu me choiſir pour ſon héritier, & me donner cette dernière marque de ſon amitié & de ſa confiance.

Il n'a voulu payer aucun tribut, même extérieur, aux préjugés de ſon pays, ni rendre hommage en mourant à ce qu'il avoit fait toute ſa vie profeſſion de mépriſer.

J'affligerai peut-être V. M., ou plutôt j'exciterai ſon indignation, en l'inſtruiſant de ce qui a ſuivi la mort d'un homme, l'honneur de ſa patrie. Son curé n'a pas oſé à la vérité lui refuſer la ſépulture. Il ſavoit que j'aurois le courage d'invoquer contre cet acte de fanatiſme l'autorité des lois, & que cette réclamation ſeroit écoutée; le prêtre s'eſt donc borné à refuſer la ſépulture dans l'égliſe, diſtinction abſurde en elle même, mais encore en uſage parmi nous, qu'on ne refuſe point à ceux

qui la payent, & à laquelle les amis de Mr d'Alembert attachoient quelque prix, parce qu'elle leur donnoit le droit de lui ériger un monument. Le curé a joint à ce refus celui de tous les petits honneurs qu'il pouvoit ne pas accorder ſans ſe compromettre, & Mr d'Alembert a été porté ſans appareil au milieu d'un peuple étonné que ſes prêtres traitaſſent avec tant d'indécence un homme dont ces mêmes prêtres n'avoient jamais en vain ſollicité la bienfaiſance dans les beſoins extraordinaires des pauvres.

Mr d'Alembert a laiſſé un volume d'ouvrages de mathématiques, & pluſieurs volumes de philoſophie & de littérature, prêts à être imprimés. Je me propoſe de donner une édition complète de ſes œuvres philoſophiques & littéraires, & j'oſe demander à V. M. la permiſſion de la faire paroître ſous ſes auſpices. C'eſt au nom ſeul de Mr d'Alembert que je ſollicite cette grâce, le mien eſt trop obſcur & trop peu connu de V. M.

Mr d'Alembert m'a remis la ſurveille de ſa mort ſa correſpondance avec V. M. & tous ſes

papiers. Il a conſervé pendant cette opération, qui a été longue, & bien douloureuſe pour l'amitié, une fermeté, une préſence d'eſprit, un calme dont il étoit impoſſible de n'être pas attendri, en admirant ſon courage. Les lettres de V. M. ont ſeules paru dans ce cruel inſtant lui cauſer des regrets, & réveiller ſa ſenſibilité. Son intention étoit depuis long-temps que ce dépôt fût confié après ſa mort à Mr Watelet de l'académie françoiſe, ſon ancien ami. Le paquet, cacheté en préſence de Mr d'Alembert, a été remis à Mr Watelet dans le même état.

Il a laiſſé d'autres marques précieuſes des bontés de V. M. & n'a diſpoſé que d'un des portraits qu'il avoit reçus d'elle, en faveur de Mme Deſtouches, la veuve de ſon père, femme reſpectable, qui depuis l'enfance de Mr d'Alembert n'a ceſſé de lui donner des marques d'amitié & de conſidération.

Je regarde les autres portraits comme un dépôt dont je ferai l'uſage que V. M. daignera me preſcrire.

La raiſon, Sire, a fait en Europe depuis quelques années des pertes multipliées & très-

difficiles à réparer. Il lui reſte encore un appui bien honorable pour elle, & tous ceux qui s'intéreſſent à ſes progrès, font des vœux pour la conſervation de V. M. Je ſuis &c.

A Paris, ce 22 Décembre 1783.

SIRE,

Monſieur l'Évêque accepte avec reconnoiſſance la place à laquelle V. M. a bien voulu le deſtiner. J'oſe me flatter qu'il la remplira bien. Il eſt à la fois diſciple de Locke & diſciple des anciens; & joindra à la juſteſſe & à la préciſion de l'analyſe moderne cette vigueur de principes qui nous plaît tant encore dans la philoſophie morale des Grecs & de Romains. Je ne me conſolerois point du malheur d'avoir mal répondu à la confiance de V. M. la première fois qu'elle m'en a honoré.

Nous venons de perdre Mr Watelet, de l'académie françoiſe & de celle de V. M. Il étoit le dépoſitaire des lettres qu'elle a écrites à Mr

d'Alembert, & il n'a fait aucune diſpoſition. Elles ſeront vraiſemblablement remiſes à Mr le Duc de Nivernois. J'ai cru, par reſpect pour V. M. & par intérêt pour la mémoire de Mr d'Alembert, devoir l'inſtruire de ces détails, & veiller autant qu'il eſt en moi ſur ce dépôt précieux pour les lettres, la philoſophie & l'humanité, jusqu'à ce que V. M. ait daigné faire connoître ſes intentions ſur cet objet.

Je ſuis avec le plus profond reſpect &c.

SIRE,

L'ouvrage que j'ai l'honneur de préſenter à V. M. traite d'objets très-importans. J'ai cru qu'il pourroit être utile d'appliquer le calcul des probabilités à celle des déciſions rendues à la pluralité des voix, & comme j'ai toujours aimé presque également les mathématiques & la philoſophie, je me ſuis trouvé heureux de pouvoir ſatisfaire deux paſſions à la fois.

Je n'oſe déſirer que V. M. daigne jeter les yeux ſur un diſcours, beaucoup trop long peut-être, où j'ai expoſé les principes & les réſultats de l'ouvrage, dégagés de tout l'appareil du calcul. Je prendrai ſeulement la liberté de lui parler de deux de ces réſultats. L'un conduit à regarder la peine de mort comme abſolument injuſte, excepté dans les cas où la vie du coupable peut être dangereuſe pour la ſociété. Cette concluſion eſt la ſuite d'un principe que je crois rigoureuſement vrai: c'eſt que toute poſſibilité d'erreur dans un jugement eſt une véritable injuſtice, toutes les fois qu'elle n'eſt pas la ſuite de la nature même des choſes, & qu'elle a pour cauſe la volonté du légiſlateur: or comme on ne peut avoir une certitude abſolue de ne pas condamner un innocent, comme il eſt même très-probable que dans une longue ſuite de jugemens un innocent ſera condamné: il me paroît en réſulter qu'on ne peut ſans injuſtice rendre volontairement irréparable l'erreur à laquelle on eſt néceſſairement & involontairement expoſé.

Le ſecond réſultat eſt l'impoſſibilité de parvenir, par le moyen des formes auxquelles les déciſions peuvent être aſſujetties, à remplir les conditions qu'on doit exiger, à moins que ces déciſions ne ſoient rendues par des hommes très-éclairés: d'où l'on doit conclure que le bonheur des peuples dépend plus des lumières de ceux qui les gouvernent que de la forme des conſtitutions politiques; & que plus ces formes ſont compliquées, plus elles ſe rapprochent de la démocratie, moins elles conviennent aux nations où le commun des citoyens manque d'inſtruction ou de temps pour s'occuper des affaires publiques; qu'enfin il y a plus d'eſpérance dans une monarchie que dans une république de voir la deſtruction des abus s'opérer avec promptitude & d'une manière tranquille.

Les conſéquences peuvent être importantes, ne fût-ce que pour les oppoſer à cette eſpèce d'exagération qu'on a voulu porter dans la philoſophie; mais j'ai cru qu'il falloit ſe borner à les indiquer dans un ouvrage ſorti des preſſes d'une imprimerie royale.

Je demande pardon à V. M. de lui parler ſi long-temps de mes idées, & je la ſupplie de ne regarder la liberté que je prends de lui préſenter mon ouvrage que comme un témoignage de mon admiration & de mon reſpect.

Je ferai tous mes efforts pour répondre à la confiance dont V. M. m'a honoré. Je ne puis encore lui propoſer qu'un ſeul ſujet qui pourroit remplacer Mr Thiebault dans l'académie & donner des leçons de grammaire. C'eſt Mr Dupuis; il eſt profeſſeur depuis long-temps dans l'univerſité de Paris. Sa conduite & ſon amour pour le travail lui ont mérité l'eſtime générale; mais ſon goût dominant pour l'érudition l'a conduit à entreprendre un grand ouvrage ſur les Théogonies anciennes, ſur l'origine des conſtellations, & il ne peut continuer ce travail & le publier ſans offenſer des gens qui ont encore ici quelque crédit. Ce n'eſt pas qu'il veuille attaquer directement les choſes établies, mais les conſéquences qui réſultent de ſes diſcuſſions, ne peuvent pas toujours ſe concilier avec les idées communes. Il n'a pu même, en voilant ces conſéquences, au haſard

d'affoiblir le mérite de ſon travail, éviter de déplaire à une partie des membres de notre académie de belles lettres, qui ont voulu l'engager à faire ſa profeſſion de foi ſur l'antiquité du monde. Dans cette poſition cruelle pour un homme ſage mais honnête & ferme, il accepteroit avec reconnoiſſance une place dans votre académie, & une chaire dans votre école militaire. Un ſeul obſtacle l'arrête; il ſeroit dans dix huit mois ce qu'on appelle émérite, & auroit une retraite aſſurée de 1400 livres de notre monnoie; au lieu qu'en quittant aujourd'hui il perdroit dix huit ans de ſa vie employés dans l'eſpérance de cette retraite. Mais V. M. pourroit applanir cet obſtacle. Les profeſſeurs qui voyagent par ordre du Roi peuvent conſerver leur titre en ſe faiſant remplacer; & ſi V. M. paroiſſoit y prendre quelque intérêt, cet ordre ne ſeroit pas difficile à obtenir.

Par là elle acquerroit un très-bon profeſſeur de grammaire, un académicien d'une érudition très-diſtinguée, & qui a ſu y porter de l'eſprit & une philoſophie très-rare parmi cette claſſe

claſſe de ſavans. Je pourrois propoſer à V. M. d'autres hommes de mérite, mais aucun qui fût du même ordre. D'ailleurs une longue habitude d'enſeigner, & une conduite exempte de reproches dans un corps où ſes opinions & ſon mérite lui ont fait des ennemis & des jaloux, ſemblent des avantages que bien peu d'hommes de lettres auroient au même degré.

Mr Beauzée, dont V. M. m'a fait l'honneur de me parler, eſt âgé, aſſez dévot, très-flatté de ſiéger à l'académie françoiſe, & quoique peu riche, il a pour lui-même & pour ſes enfans des eſpérances qui le retiennent ici.

J'eſpère pouvoir bientôt remplir les intentions de V. M. pour un profeſſeur de philoſophie & de belles lettres: mais elle connoît trop bien l'état de notre littérature & de notre philoſophie pour ne pas me pardonner un peu de lenteur dans l'exécution de cette partie de ſes ordres. Je ſuis avec le plus profond reſpect &c.

A Paris, ce 2 Mai 1785.

SIRE,

Je n'ai reçu la lettre dont V. M. m'a honoré que depuis peu de jours, au retour d'un voyage que j'ai fait en Bretagne & en Berry pour y examiner des projets de navigation.

J'eſpère que Mr Dupuis obtiendra de notre gouvernement la grâce pour laquelle V. M. a daigné témoigner quelque intérêt. Le corps de l'univerſité, loin de s'y oppoſer, a paru flatté de l'honneur que reçoit Mr Dupuis & qui réjaillit ſur le corps même. L'intrigue de quelques hommes médiocres, jaloux de Mr Dupuis, qui ſont d'ailleurs bien ſûrs de n'être jamais appelés hors de leur collége, a fait naître quelques légers obſtacles, mais Mr le Comte de Vergennes pourra aiſément les lever.

J'ai en vue un homme de mérite pour la place de profeſſeur de belles lettres & de philoſophie; mais avant d'avoir l'honneur de le propoſer à V. M., je dois prendre encore quelques informations.

Nous ſommes malheureuſement encore bien éloignés en France de ne punir de mort que pour des crimes atroces. Nos lois aſſujettiſſent à cette peine pour pluſieurs eſpèces de vols, & ces vols ont été claſſés non d'après des principes fixes, mais par des motifs particuliers, & d'après ce qu'ont paru exiger des circonſtances paſſagères. Notre jurisprudence criminelle eſt inférieure à celle de la plupart des nations de l'Europe. Au commencement de ce ſiècle l'Angleterre ſeule avoit ſur nous quelque avantage. Un des premiers ſoins de V. M. a été de perfectionner cette partie de la législation dans la monarchie qu'elle gouverne, & pluſieurs ſouverains depuis ont ſuivi ſon exemple.

Une ſeule conſidération m'empêcheroit de regarder la peine de mort comme utile, même en ſuppoſant qu'on la réſervât pour les crimes atroces, c'eſt que ces crimes ſont préciſément ceux pour leſquels les juges ſont le plus expoſés à condamner des innocens. L'horreur que ces actions inſpirent, l'eſpèce de fureur populaire qui s'élève contre ceux qu'on en croit les

auteurs, troublent trop ſouvent la raiſon des juges magiſtrats ou jurés, & il y en a eu des exemples trop fréquens en Angleterre comme en France.

Je ſuis avec le plus profond reſpect &c.

A Paris, ce 19 Sept. 1785.

SIRE,

La bonté avec laquelle V. M. a daigné accueillir quelques uns de mes Éloges académiques m'enhardit à lui offrir ceux des ſavans morts pendant l'année 1782. Cette année a été funeſte à l'académie & lui a enlevé la dixième partie de ſes membres.

V. M. trouvera dans ces Éloges celui de Vaucanſon, qu'elle a voulu appeler à Berlin au commencement de ſon règne, & qui n'a dû qu'à cette marque de ſon eſtime la fortune dont il a joui depuis dans ſa patrie: & c'eſt elle encore qui eut la bonté de nous avertir, quelque temps après, que Mr d'Alembert étoit un hom-

me de génie. Nous aurons ſouvent beſoin & en plus d'un genre des leçons de V. M.

Elle a trouvé un peu trop de familiarité dans les derniers Éloges de Mr d'Alembert. Les plus grands écrivains ſont expoſés à tomber dans ce défaut lorsqu'ils vieilliſſent. Voltaire lui-même n'en a pas été exempt, ſurtout dans ſes vers, & n'a pu le cacher dans ſa proſe qu'à force d'eſprit & de grâces. Nous y ſommes portés naturellement; nous ne l'évitons qu'en veillant continuellement ſur nous-mêmes, & cette vigilance continue nous laſſe & nous fatigue, lorsque nos organes commencent à perdre de leur force & de leur ſoupleſſe. J'eſpère avoir bientôt l'honneur de ſoumettre au jugement de V. M. le reſte de la collection des Éloges de mon illuſtre ami, & j'oſe me flatter qu'elle y trouvera un grand nombre de morceaux nobles ou piquans, dont la philoſophie fine & profonde obtiendra grâce pour les négligences qu'elle y remarquera.

Les gazettes nous avoient alarmés fauſſement. L'Europe entière n'attend que de V. M. le maintien de la tranquillité dont elle jouit.

C'eſt une gloire qui vous étoit réſervée & qu'aucun héros guerrier n'avoit encore méritée.

Je ſuis avec le plus profond reſpect &c.

A Paris, ce 11 Nov. 1785.

SIRE,

Je n'ai point ceſſé de faire tous mes efforts pour préſerver de toute eſpèce d'indiſcrétion la correſpondance de V. M. avec Mr d'Alembert. Mr Watelet étoit receveur général des finances; la chambre des comptes a mis le ſcellé ſur ſes papiers, & tout ce que la rigueur des formes a pu permettre, c'eſt que la correſpondance fût remiſe à Mr de Nicolaï, premier préſident de cette chambre, qui la gardera jusqu'à ce qu'une perſonne chargée des ordres de V. M. la réclame en ſon nom.

Si elle veut bien en charger Mr le Baron de Grimm, ou ſi elle daigne permettre que ce dépôt ſi précieux pour la gloire de mon ami & pour celle des lettres me ſoit confié, il ceſſera

d'être exposé aux différens genres d'indiscrétion qui peuvent se commettre. Je puis répondre à V. M. qu'il ne sorteroit jamais d'entre mes mains & que je prendrois les précautions les plus certaines pour qu'aucun événement ne pût l'exposer de nouveau.

Mr l'Évêque sera prêt à partir vers la fin d'Avril. Un homme de lettres, père de famille, très-peu riche, a besoin de plus de temps qu'un autre pour arranger ses affaires, quoique très-peu compliquées. Toute négligence peut être fatale à une petite fortune.

Mr Dupuis ne pourroit partir que vers le mois de Septembre. C'est alors qu'il deviendra libre. Car il a été impossible de lui obtenir une grâce que méritent ses talens, & que l'intérêt que V. M. a daigné lui témoigner lui auroit surement fait accorder, si des corps, & surtout des corps composés comme l'université de Paris, pouvoient se conduire comme des particuliers.

Je suis avec le plus profond respect &c.

A Paris, ce 26 Mars 1786.

SIRE,

Un capitaine d'artillerie, nommé Mr de Saint Remi, a propoſé un prix de ſix cents livres pour un Éloge de Mr d'Alembert au jugement de l'académie françoiſe. Quelques uns de ſes amis ſe ſont réunis avec Mr de Saint Remi pour faire frapper la médaille. Il n'en exiſte qu'une encore & j'ai cru devoir en faire hommage à V. M.

L'académie françoiſe n'a reçu aucun diſcours, & elle eſt obligée de remettre le prix à une autre année. J'en ai été affligé, non pour la gloire de Mr d'Alembert, mais pour notre littérature. La plupart de ceux qui travaillent ordinairement pour ces prix avoient des obligations de plus d'un genre à Mr d'Alembert, & leur ſilence les expoſe au reproche d'ingratitude, à moins qu'ils ne permettent de le regarder comme un aveu de leur ignorance. Cette ignorance eſt la plaie ſecrète de notre littéra-

ture & de notre philoſophie. On fait des phraſes, parce qu'on n'a point d'idées; on écrit d'un ſtyle extraordinaire, parce qu'on n'a que des choſes communes à dire, & on débite des paradoxes, faute de pouvoir trouver des vérités qui ne ſoient pas triviales.

Je ſuis avec le plus profond reſpect &c.

SIRE,

J'ai été vivement touché de la bonté avec laquelle V. M. a daigné me permettre de réclamer ſes lettres à Mr d'Alembert, & de conſerver entre mes mains ce dépôt précieux. Cette marque de ſa confiance me ſera toujours chère; j'en garderai une éternelle & reſpectueuſe reconnoiſſance; mais je n'aurai pas l'avantage d'en profiter.

V. M. verra par la lettre de Mr de Vergennes dont j'ai l'honneur de lui envoyer une copie, qu'il avoit déjà diſpoſé de ce dépôt, ce qu'il a trouvé plus prudent de deviner que

d'attendre les intentions de V. M. Mr de Nicolaï, premier préſident de notre chambre des comptes, qui avoit poſitivement promis de garder les lettres, qui ne les avoit reçues qu'à cette condition, ne s'eſt pas cru obligé de remplir ſes engagemens.

Il doit m'être permis d'en être affligé. V. M. eſt la ſeule perſonne qui puiſſe ne pas ſentir tout le prix de ſes lettres; & l'intérêt que je prends à la gloire de Mr d'Alembert peut-il me laiſſer voir avec indifférence la deſtruction du plus beau monument qui pût honorer ſa mémoire? Mais les regrets, loin de diminuer les ſentimens que la bonté, que la confiance de V. M. m'ont inſpirés, ne peuvent que les augmenter.

Daignez, Sire, en agréer l'hommage, & me permettre de vouer pour toujours à V. M. quelque choſe de plus que du reſpect & de l'admiration.

Oſerai-je joindre mes vœux à ceux de l'Europe? Il eſt ſans exemple qu'un Roi, qu'un héros ait excité chez les nations étrangères un intérêt ſi vif, ſi général, ſi profondément ſenti;

il a été unique comme le grand homme qui en étoit l'objet.

Je ſuis &c.

A Paris, ce 6 Mai 1766.

„J'ai reçu, Monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 1 de ce mois, & la copie de celle du Roi de Pruſſe que vous y avez jointe. C'eſt avec regret, Monſieur, que je me trouve dans l'impoſſibilité de ſatisfaire à la réclamation que vous formez. Inſtruit par des perſonnes dignes de foi que le Roi de Pruſſe déſiroit que la partie de ſa correſpondance recueillie à la mort de Mr Watelet ne fût point rendue publique, inſtruit d'ailleurs que ſa publicité ne pouvoit rien ajouter à la gloire de ce monarque, vu la nature des matières qui y étoient traitées, il a paru que le moyen le plus efficace pour aſſurer au préſent & à l'avenir l'effet de la volonté de Sa Majeſté pruſſienne, étoit de ſupprimer à jamais cette correſpondance. C'eſt ce que j'ai fait en préſence de Mr le premier Préſident de la chambre des comptes. Je n'ai pas négligé, Mon-

ſieur, d'en faire prévenir le Roi de Pruſſe, & je me flatte qu'il applaudira à cette prévoyance.

Je ne doute pas, Monſieur, que cette correſpondance n'eût été très-ſurement dans vos mains; mais les hommes ne ſont pas immortels, & leurs vues ne ſont pas toujours remplies par ceux qui leur ſuccèdent.

Je ſuis &c."

A Verſailles, le 3 Mai 1786.

612886